This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 814

ZAHAROFF
FUND

Bought from Zentralantiquariat der DDR

ŒUVRES
DE
M. GRESSET.
TOME PREMIER.

ŒUVRES

DE

M. GRESSET,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée, & considérablement augmentée.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

Chez EDOUARD KELMARNECK.

M. DCC. XLVIII.

1945.17980
TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 APR 1971
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES

DE M. ROUSSEAU,

Sur VER-VERT, *La* CHARTREUSE, *&c.*

A MONSIEUR DE LASSERE',

Conſeiller au Parlement.

J'AI lû le Poëme que vous m'avez envoyé, je vous avouerai ſans flaterie, Monſieur, que je n'ai jamais vû production qui m'ait autant ſurpris que celle-là. Sans ſortir d'un ſtile familier que l'Auteur a choiſi, il y étale tout ce que la Poëſie a de plus éclatant, & tout ce qu'une connoiſſance conſommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit paſſé toute ſa vie ; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, & je ſuis ravi de voir ſes talens affranchis de l'eſclavage d'une profeſſion qui lui convenoit auſſi peu.

Je ne ſçaurois trop vous remercier, Monſieur, de la peine que vous avez pris de me copier vous-même une Piéce ſi excellente : quelque longue quelle ſoit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aye lûe deux fois ; il me tarde déja de la pouvoir joindre à celle que vous promettez de la

même main. Je ne ſçai ſi tous mes Confreres modernes & moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier, que de le continuer, après l'apparition d'un Phénoméne auſſi ſurprenant que celui que vous venez de me faire obſerver, qui nous efface tous dès ſa naiſſance, & ſur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous ſerions trop heureux de ne pas avoir. Je ſuis, &c.

AU PERE BRUMOY, Jesuite.

PArmi les Phénoménes littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, & que vous venez de rendre au monde; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poëmes du Perroquet & de la Chartreuſe: je n'ai vû de lui que ces deux Ouvrages; mais en vérité, je les aurois admiré, quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude conſommée du monde & de la Langue Françoiſe. Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver nulle part plus de richeſſes jointes à une plus liberale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-ſix ans! & quel déſeſpoir pour tous nos prétendus beaux eſprits modernes! J'ai toujours trouvé Chapelle très-eſtimable, mais beaucoup moins, à dire vrai, qu'il n'étoit eſtimé: ici c'eſt le naturel de Chapelle; mais ſon naturel épuré, embelli, orné, & étalé enfin dans toute ſa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous ſommes.

A M. DE LASSERE.

A Ne juger que du mérite de l'Epître nouvelle * qu'en qualité d'Ouvrier, peut-être lui donnerois-je moins de louanges ; elle eſt plus négligée que les deux autres Piéces que j'ai admirées du même Auteur : mais à cela près, on reconnoît la même main & le même génie ; c'eſt-à-dire, l'un des plus heureux & des plus beaux qui ait jamais exiſté. Il ſeroit fâcheux que la trempe en fut altérée par le mauvais exemple de quelques petits eſprits d'aujourd'hui, qui comptent l'exactitude & la régularité pour rien, comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre faire de bons vers, & les faire bien ; & que pécher contre la rime en François, ne fut pas la même choſe que pécher contre la quantité en Latin. Cette fauſſe maxime des génies pareſſeux ou impuiſſans, doit être proſcrite chez les génies auſſi ſupérieurs que celui de notre jeune Auteur. Ce n'eſt point une excuſe de dire qu'on ne fait des vers que pour ſon plaiſir : c'eſt pour le plaiſir des Lecteurs qu'on en doit faire ; & ce plaiſir n'eſt point complet, quand on peut s'apercevoir qu'il manque quelque choſe à la façon. Il ne ſuffit pas qu'une boëte ſoit d'or, & que le deſſein en ſoit neuf & agréable, il faut qu'elle ſoit finie & achevée dans toute ſa perfection. Cet air facile qui fait le mérite d'un Ouvrage ne conſiſte point dans l'inobſervation des regles, au contraire, cette inobſervation fait voir l'impuiſſance où l'on eſt de ſurmonter les difficultés de l'Art ; & je ne veux point d'autre preuve de ma propoſition, que les vers mêmes de no-

* *Les Adieux.*

tre aimable Auteur, dont les plus corrects sont sans doute ceux où il regne un plus grand air de facilité; en un mot, le seul moyen de faire des vers faciles, c'est de les faire difficilement; & si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, vous en conviendrez avec notre maître Horace, dont voici les propres termes.

Nec virtute foret clariſve potentiùs armis,
Quam Linguâ Latium, ſi non offenderet unum.
Oemque Poëtarum limæ labor, & mora. Vos ô,
Pompilius ſanguis, carnem reprehendite quod non
Multa dies, & multa litura coërcuit, atque
Præfectum decies non caſtigavit ad unguem.

Tâchez, mon cher Monſieur, de lui inſpirer cette maxime, ſans lui dire qu'elle vienne de moi, car les conſeils d'un homme inconnu ne ſeroient peut-être pas auſſi bien reçus que les vôtres, quoiqu'ils ne partent que du zéle ſincére que j'ai pour ſa gloire & pour ſa reputation, qui m'eſt auſſi chére que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, Monſieur l'Evêque de Luçon de la bonté qu'il a eu de me communiquer par vos mains ces deux derniéres * Epîtres, que j'ai déja lûes trois fois depuis vingt-quatre heures, qu'il y a que je les ai reçues, & où je ne me laſſe point d'admirer le génie ſurprenant, & la riche fécondité qui les a produites. Si le Ver-Vert qui eſt imprimé vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaiſir de me l'envoyer, car je ne le poſſéde point en propre. Selon moi cet ouvrage a ſur ſes cadets l'avantage de l'invention, & même celui de l'exactitude. C'eſt un véritable Poëme, & le plus agréable badinage que nous ayons dans notre langue.

* *Les ombres & le Adieux.*

EPITRE

A L'AUTEUR.

SUR le Parnaſſe il eſt un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que ſon Diſciple fidéle
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'eſt là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,
Conforme aux loix d'Anacréon.
Ce réduit du ſacré Vallon
Eſt loin des glaces de * * *
Des fréquens éclairs de V * * *
Et des volcans de V * * *
On craint dans ce réduit paiſible
Le merveilleux & le terrible :
La Nature en fait les honneurs,
L'Art y vient rendre ſon hommage ;
Mais c'eſt dans le ſimple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfére un paiſage

Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & sage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergére,
Unie au son d'un chalumeau,
Y touche l'ame de maniére
A nous faire oublier Rameau.
C'est là que les Graces naïves
Qu'on vit regner au siécle d'or,
Cessent du moins d'être captives,
Et peuvent se montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Finesse d'esprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage,
Il obscurcit le sentiment.
Ce n'est qu'à la simple nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux;
Et la plus sçavante imposture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnasse
Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
Et sous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs
Croyant suivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace,

Sont venus surchargés de fleurs ;
Ces fleurs n'étoient point naturelles,
Et par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pû des sentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin GRESSET vient de paraître,
Nouveau César dans ce séjour ;
Venir, le voir, s'en rendre maître,
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour ;
Graces, Amours, à ce spectacle,
On crût revoir Anacréon :
C'est son air, son stile, son ton,
Il a même trompé l'oracle :
Et l'ancien Anacréon,
Qui se plaisoit au paralelle,
Se cachoit derriere Chapelle,
Chaulieu, La Fare, & Bachaumon.
O toi ! nouveau propriétaire
De ce séjour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux.
Cher Favori de la Nature,
Enfant adoptif d'Epicure,
Qui joins l'exemple à la leçon,
Conduis toi-même ma raison,
Forme mon goût sur ta maniére,

Tes expreſſions, tes couleurs,
Ton art de répandre des fleurs,
Sans en accabler la matiére.
Du moins, l'Editeur de VER-VERT
Doit obtenir le privilége
De trouver l'attellier ouvert;
Non pour qu'une main ſacrilége
Oſe y prophaner ton pinceau,
Mais pour le former à connaître
Tous les deſſeins d'un ſi grand Maître,
Et les premiers traits du vrai Beau.

VER-VERT.

A MADAME L'ABBESSE D***

CHANT PREMIER.

VOUS, près de qui les Graces solitaires
Brillent sans fard, & regnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit né pour la vérité,
Sçait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiseau la touchante disgrace,
Soyez ma Muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressans,

Ces tendres ſons que forma votre lyre,
Lorſque Sultane, * au printems de ſes jours,
Fut enlevée à vos triſtes amours,
Et deſcendit au ténébreux Empire :
De mon Héros les illuſtres malheurs
Peuvent auſſi ſe promettre vos pleurs.
Sur ſa vertu par le ſort traverſée,
Sur ſon voyage & ſes longues erreurs,
On auroit pu faire un autre Odiſſée,
Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs :
On auroit pu, des Fables ſurannées,
Reſſuſciter les Diables & les Dieux,
Des faits d'un mois, occuper des années,
Et, ſur des tons d'un ſublime ennuyeux,
Pſalmodier la cauſe infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui ;
Mais trop de Vers entraînent trop d'ennui.
Les Muſes ſont des Abeilles volages :
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et ne prenant que la fleur d'un ſujet,
Vole bientôt ſur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puiſé ces maximes ;
Puiſſent vos loix ſe lire dans mes rimes !
Si trop ſincére, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les myſtéres ſecrets,

* *Epagneule.*

L'art des parloirs, la ſcience des grilles,
Les graves riens, les miſtiques vétilles,
Votre enjoûment me paſſera ces traits;
Votre raiſon, exempte de foibleſſes,
Sçait vous ſauver ces fades petiteſſes,
Sur votre eſprit ſoumis au ſeul devoir,
L'illuſion n'eut jamais de pouvoir:
Vous ſçavez trop qu'un front que l'art déguiſe,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchiſe.
Si la vertu ſe montroit aux mortels,
Ce ne ſeroit, ni par l'art des grimaces,
Ni ſous des traits farouches & cruels;
Mais ſous votre air, ou ſous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
Dans maint Auteur de ſcience profonde,
J'ai lû qu'on perd à trop courir le monde:
Très-rarement en devient-on meilleur:
Un ſort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au ſein de nos Lares,
Et conſerver, paiſibles Caſaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares:
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux deſtin du Héros que je chante,
En éterniſe une preuve touchante:
Tous les échos des parloirs de Nevers,

Si l'on en doute, atteſteront mes Vers.
A Nevers donc, chez les Viſitandines
Vivoit n'a guère un Perroquet fameux,
A qui ſon art & ſon cœur généreux,
Ses vertus même & ſes graces badines,
Auroient dû faire un ſort moins rigoureux,
Si les beaux cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT (c'étoit le nom du perſonnage)
Tranſplanté là, de l'Indien rivage,
Fut, jeune encor, ne ſçachant rien de rien,
Au ſuſdit Cloître enfermé pour ſon bien;
Il étoit beau, brillant, leſte & volage,
Aimable & franc comme on l'eſt au bel âge,
Né tendre & vif, mais encore innocent;
Bref, digne Oiſeau d'une ſi ſainte cage,
Par ſon caquet digne d'être en couvent.
Pas n'eſt beſoin, je penſe, de décrire
Les ſoins des Sœurs, des Nones c'eſt tout dire,
Et chaque Mere, après ſon Directeur,
N'aimoit rien tant; même dans plus d'un cœur,
Ainſi l'écrit un Chroniqueur ſincére,
Souvent l'Oiſeau l'emporta ſur le Pere.
Il partageoit, dans ce paiſible lieu,
Tous les ſirops dont le cher Pere en Dieu,
Grace aux bienfaits des Nonettes ſucrées,
Reconfortoit ſes entrailles ſacrées.
Objet permis à leur oiſif amour,

VER-VERT étoit l'ame de ce ſéjour :
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouſes ſurveillantes,
Il étoit cher à toute la maiſon.
N'étant encor dans l'âge de raiſon,
Libre, il pouvoit & tout dire & tout faire ;
Il étoit sûr de charmer & de plaire.
Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit & guimpes & bandeaux ;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, ſiffler, roſſignoler ;
Il badinoit, mais avec modeſtie,
Avec cet air timide & tout prudent,
Qu'une Novice a même en badinant.
Par pluſieurs voix interrogé ſans ceſſe,
Il repondoit à tout avec juſteſſe :
Tel autrefois Céſar, en même tems,
Dictoit à quatre, en ſtiles différens.
Admis par tout, ſi l'on en croit l'Hiſtoire,
L'Amant chéri mangeoit au Refectoire ;
Là, tout s'offroit à ſes friands déſirs ;
Outre qu'encor pour ſes menus plaiſirs,
Pour occuper ſon ventre infatigable,
Pendant le tems qu'il paſſoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquiſes douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.

Les petits ſoins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Viſitandines;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Penſionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loiſir:
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire;
Là, de cellule il avoit à choiſir:
Heureuſe encor, trop heureuſe la Mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par ſa préſence honorer le réduit!
Très rarement les antiques Diſcrettes
Logeoient l'Oiſeau; des Novices proprettes
L'alcove ſimple étoit plus de ſon goût;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque ſoir le jeune Anachorette
Avoit fixé ſa nocturne retraite,
Juſqu'au lever de l'Aſtre de Vénus
Il repoſoit ſur la boëte aux Agnus:
A ſon reveil, de la fraîche Nonette,
Libre témoin, il voyoit la Toilette.
Je dis Toilette & je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lû qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidéles,
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles:
Ainſi qu'il eſt pour le Monde & les Cours,
Un art, un goût de modes & d'atours,

Il eſt auſſi des modes pour le voile ;
Il eſt un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus ſimple toile.
Souvent l'eſſain des folâtres amours,
Eſſain qui ſçait franchir grilles & tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flotante ;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
Ceci ſoit dit, entre nous, en ſilence :
Sans autre écart revenons au Héros.
Dans ce ſéjour de l'oiſive indolence,
VER-VERT vivoit ſans ennui, ſans travaux,
Dans tous les cœurs il regnoit ſans partage,
Pour lui Sœur Thecle oublioit les moineaux ;
Quatre ſerins en étoient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépériſſoient d'envie & de langueur.
Qui l'auroit dit ! en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ſes mœurs ;
Qu'un tems viendroit, tems de crime & d'allarmes,
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,
Ne ſeroit plus qu'un triſte objet d'horreurs ?
Arrête, Muſe, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aſpect de ſes malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.

CHANT SECOND.

ON juge bien qu'étant à telle école
Point ne manquoit du don de la parole
L'Oiſeau diſert ; hormis dans les repas,
Tel qu'une None, il ne déparloit pas :
Bien il eſt vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en ſçavoir vivre.
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du ſiécle a rendus trop coquets,
Et qui, fiſlés par des bouches mondaines,
N'ignoroient rien des vanités humaines.
VER-VERT étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée,
Jamais du mal il n'avoit eû l'idée,
Ne diſoit onc un immodeſte mot :
Mais en revanche il ſçavoit des Cantiques,
Des *Oremus*, des Colloques miſtiques,
Il diſoit bien ſon *Benedicite*,
Et *notre Mere* & *votre Charité* ;
Il ſçavoit même un peu du Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque :
Il avoit eû dans ce docte manoir,
Tous les ſecours qui menent au ſçavoir.

Il étoit là maintes filles ſçavantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noëls anciens & nouveaux.
Inſtruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Eléve égala ſes Regentes ;
De leur ton même, adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuſe lenteur,
Les ſaints ſoupirs, les notes languiſſantes
Du chant des Sœurs, colombes gémiſſantes ;
Finalement, VER-VERT ſçavoit par cœur
Tout ce que ſçait une Mere de Chœur.
Trop reſſerré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin ſe fit connoître ;
Dans tout Nevers, du matin juſqu'au ſoir,
Il n'étoit bruit que des ſcènes mignones
Du Perroquet des bienheureuſes Nones ;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir :
Sœur Melanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oiſeau, d'abord aux ſpectateurs
Elle en faiſoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine ;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encor que le moindre mérite ;
On oublioit ſes attraits enchanteurs,
Dès que ſa voix frappoit les Auditeurs.

Orné, rempli de ſaintes gentilleſſes
Que lui dictoient les plus jeunes Profeſſes,
L'illuſtre Oiſeau commençoit ſon recit;
A chaque inſtant de nouvelles fineſſes,
Des charmes neufs varioient ſon débit:
Eloge unique, & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout ſon Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit ſa mémoire;
Lui, cependant, ſtilé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modeſtement:
Quand il avoit débité ſa ſcience,
Serrant le bec & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air ſanctifié,
Et laiſſoit là ſon monde édifié.
Il n'avoit dit que des phraſes gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médiſance, & tels propos de filles
Que par hazard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.
Ainſi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en ſaint, en ſage véritable,
Pere VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable;

Beau comme un cœur, ſçavant comme un Abbé ;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civiliſé, muſqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce tems d'affligeante mémoire,
Ce tems critique où s'éclipſe ſa gloire.
O crime ! O honte ! O cruel ſouvenir !
Fatal voyage aux yeux de l'avenir !
Que ne peut-on en dérober l'hiſtoire ?
Ah, qu'un grand nom eſt un bien dangereux !
Un ſort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire ;
Trop de talens, trop de ſuccès flateurs
Traînent ſouvent la ruine des mœurs.
Ton nom, VER-VERT, tes proüeſſes brillantes
Ne furent point bornés à ces climats ;
La renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire juſqu'à Nantes.
Là, comme on ſçait, la Viſitation
A ſon Berçail de Révérendes Meres,
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation,
A tout ſçavoir ne ſont pas les dernières ;
Parquoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on diſoit du Perroquet vanté,
Déſir leur vint d'en voir la vérité.
Déſir de fille eſt un feu qui dévore,
Déſir de None eſt cent fois pis encore.

Déja les cœurs s'envolent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiſeau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernois à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiſeau plein d'attraits,
Soit pour un tems, amené par la Loire ;
Et que, conduit au rivage Nantais,
Lui-même il puiſſe y jouir de ſa gloire,
Et ſe prêter à de tendres ſouhaits.
La Lettre part. Quand viendra la réponſe ?
Dans douze jours : quel ſiécle juſques-là !
Lettre ſur lettre, & nouvelle ſémonce :
On ne dort plus ; Sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'Epître.
Grave ſujet ; on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.
Perdre VER-VERT ! O Ciel, plûtôt la mort !
Dans ces Tombeaux, ſous ces Tours iſolées,
Que ferons-nous, ſi ce cher Oiſeau ſort ?
Ainſi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, & las de ſon loiſir
S'ouvroit encore à l'innocent plaiſir :
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre choſe
Que cette troupe étroitement encloſe,
A qui, d'ailleurs, tout autre Oiſeau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
L'avis pourtant des Meres aſſiſtantes,

De ce Sénat antiques Préſidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le Pupile charmant
Pour quinze jours ; car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obſtiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes ;
Ainſi jugea l'Etat embéguiné.
Après ce Bill des Milledis de l'Ordre,
Dans la Commune arrive grand déſordre :
Quel ſacrifice ! Y peut-on conſentir ?
Eſt-il donc vrai ? (dit la Sœur Seraphine)
Quoi nous vivons, & VER-VERT va partir !
D'une autre part, la Mere Sacriſtine
Trois fois pâlit, ſoupire quatre fois,
Pleure, frémit, ſe pâme, perd la voix :
Tout eſt en deüil ; je ne ſçai quel préſage,
D'un noir crayon, leur trace ce voyage.
Pendant la nuit, des ſonges pleins d'horreur,
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets ! L'inſtant funeſte arrive ;
Ja, tout eſt prêt ſur la fatale rive ;
Il faut enfin ſe réſoudre aux adieux,
Et commencer une abſence cruelle :
Ja, chaque Sœur gémit en Tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baiſers au ſortir de ces lieux
Reçut VER-VERT ! Quelles tendres allarmes !

On ſe l'arrache, on le baigne de larmes :
Plus il eſt prêt de quitter ce ſéjour,
Plus on lui trouve & d'eſprit & de charmes ;
Enfin, pourtant, il a paſſé le Tour :
Du Monaſtére, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon Fils, vole où l'honneur t'appelle,
Reviens charmant, reviens toujours fidéle ;
Que les Zéphirs te portent ſur les flots,
Tandis qu'ici dans un triſte repos,
Jè l'anguirai forcément éxilée,
Sombre, inconnue, & jamais conſolée ;
Pars, cher VER-VERT ; & dans ton heureux cours,
Sois pris par-tout pour l'Aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonain poupine,
Qui, pour diſtraire & charmer ſa langueur,
Entre deux draps avoit, à la ſourdine,
Très-ſouvent fait l'Oraiſon dans Racine,
Et qui, ſans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du Couvent, ſuivi l'Oiſeau parleur.
Mais c'en eſt fait, on embarque le Drôle,
Juſqu'à préſent vertueux, ingénu,
Juſqu'à préſent modeſte en ſa parole :
Puiſſe ſon cœur, conſtamment défendu,
Au Cloître, un jour, rapporter ſa vertu !
Quoiqu'il en ſoit, déja la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent ſouffle, on part, on eſt parti.

CHANT TROISIÉME.

LA même Nef légére & vagabonde
Qui voituroit le ſaint Oiſeau ſur l'onde,
Portoit auſſi deux Nimphes, trois Dragons,
Une Nourice, un Moine, deux Gaſcons:
Pour un Enfant qui ſort du Monaſtere,
C'étoit échoir en dignes compagnons!
Auſſi VER-VERT, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangére;
Nouvelle langue & nouvelles leçons.
L'Oiſeau ſurpris n'entendoit point leur ſtile;
Ce n'étoit plus paroles d'Evangile,
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible & d'Oraiſons mentales
Qu'il entendoit chez nos douces Veſtales,
Mais de gros mots, & non des plus chrétiens;
Car les Dragons, race aſſez peu dévote,
Ne parloient là que langue de Gargotte:
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du Vin;
Puis les Gaſcons & les trois Perronnelles
Y concertoient ſur des tons de ruelles;
De leur côté, les Bateliers juroient,

Rimoient en Dieu, blaſphêmoient & ſacroient ;
Leur voix ſtilée aux tons mâles & fermes,
Articuloit ſans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus embaraſſé,
VER-VERT gardoit un ſilence forcé ;
Triſte, timide, il n'oſoit ſe produire,
Et ne ſçavoit que penſer ni que dire.
Pendant la route on voulut par faveur
Faire cauſer le Perroquet rêveur ;
Frere Lubin, d'un ton peu Monaſtique,
Interrogea le beau mélancolique :
L'Oiſeau benin prend ſon air de douceur,
Et vous pouſſant un ſoupir méthodique,
D'un ton pédant répond, *Ave, ma Sœur* :
A cet *Ave*, jugez ſi l'on dût rire ;
Tous en *chorus* bernent le pauvre ſire ;
Ainſi berné, le Novice interdit,
Comprit en ſoi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il ſeroit mal mené des commères,
S'il ne parloit la langue des confréres :
Son cœur né fier, & qui juſqu'à ce tems
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne pût garder ſa modeſte conſtance
Dans cet aſſaut de mépris flétriſſans ;
A cet inſtant, en perdant patience,
VER-VERT perdit ſa premiére innocence.
Dès-lors ingrat, en ſoi-même il maudit

Les chères Sœurs ſes premiéres maitreſſes,
Qui n'avoient pas ſçu mettre en ſon eſprit
Du beau François les brillantes fineſſes,
Les ſons nerveux & les délicateſſes.
A les apprendre il met donc tous ſes ſoins,
Parlant très-peu, mais n'en penſant pas moins.
D'abord l'Oiſeau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux diſcours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours,
Tous les gaudés qui farciſſoient ſa tête ;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de None.
En moins de rien l'éloquent animal,
Hélas ! jeuneſſe apprend trop bien le mal !
L'animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il ſçut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier :
Il démentit les célébres maximes,
Où nous liſons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par dégrés. Il fut un ſcélérat
Profès d'abord, & ſans noviciat.
Trop bien ſçut-il graver en ſa mémoire
Tout l'alphabet des Bateliers de Loire ;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mot...*, VER-VERT faiſoit l'écho :

Lors applaudi par la bande ſuſdite,
Fier & content de ſon petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De ſçavoir plaire au monde ſuborneur,
Et dégradant ſon généreux organe,
Il ne fut plus qu'un Orateur profane:
Faut-il, qu'ainſi l'exemple ſéducteur,
Du Ciel au diable emporte un jeune cœur!
Pendant ces jours, durant ces triſtes ſcènes,
Que faiſiez vous dans vos Cloîtres déſerts,
Chaſtes Iris du Couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faiſiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, ſoumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faiſoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du Monaſtére
Etoit d'ennuis triſtement obſedé;
La grille étoit dans un deüil ſolitaire,
Et le ſilence étoit preſque gardé.
Ceſſez vos vœux, VER-VERT n'en eſt plus digne;
VER-VERT n'eſt plus cet Oiſeau revérend,
Ce Perroquet d'une humeur ſi bénigne,
Ce cœur ſi pur, cet eſprit ſi fervent;
Vous le dirai-je? Il n'eſt plus qu'un brigand,
Lâche apoſtat, blaſphémateur inſigne;
Les vents legers, & les Nimphes des eaux

Ont moiſſonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point ſa ſcience infinie :
Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
N'y penſez plus : l'infâme a, ſans pudeur,
Proſtitué ſes talens & ſon cœur.
Déja, pourtant, on approche de Nantes,
Où languiſſoient nos Sœurs impatientes :
Pour leurs déſirs le jour trop tard naiſſoit,
Des Cieux, trop tard, le jour diſparoiſſoit.
Dans ces ennuis, l'eſpérance flateuſe,
A nous tromper toujours ingénieuſe,
Leur promettoit un eſprit cultivé,
Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des ſentimens, un mérite achevé ;
Mais ô douleur ! O vaine & fauſſe attente !
La Nef arrive, & l'équipage en ſort.
Une Touriere étoit aſſiſe au port.
Dès le départ de la premiere lettre,
Là, chaque jour, elle venoit ſe mettre ;
Ses yeux errans ſur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaiſſeau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oiſeau madré la connut à la mine,
A ſon œil prude, ouvert en tapinois,
A ſa grand'coëffe, à ſa fine étamine,
A ſes gands blancs, à ſa mourante voix,

Et, mieux encore, à ſa petite Croix :
Il en frémit, & même il eſt croyable
Qu'en militaire, il la donnoit au Diable ;
Trop mieux aimant ſuivre quelque Dragon,
Dont il ſçavoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La Réverence & les Cérémonies :
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte déteſté.
Malgré ſes cris la Touriere l'emporte :
Il la mordoit, dit-on, de bonne ſorte,
Chemin faiſant ; les uns diſent, au cou ;
D'autres, au bras : on ne ſçait pas bien où ;
D'ailleurs qu'importe ? A la fin, non ſans peine,
Dans le Couvent la Béate l'emmeine ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premiéres nouvelles
La cloche ſonne. On étoit lors au chœur :
On quitte tout, on court, on a des aîles :
C'eſt lui, ma Sœur, il eſt au grand Parloir.
On vole en foule, on grille de le voir ;
Les vieilles même, au marcher ſimétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeûnit ; & la Mere Angélique
Courut alors pour la premiére fois.

CHANT QUATRIÉME.

ON voit enfin, on ne peut ſe repaître
Aſſez les yeux des beautés de l'Oiſeau:
C'étoit raiſon, car le fripon pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau.
Cet œil guerrier, & cet air Petit-Maître
Lui Prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, Grand Dieu, que ſur le front d'un traître,
Brillent ainſi les plus tendres attraits!
Que ne peut-on diſtinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits?
Pour admirer les charmes qu'il raſſemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes enſemble;
En entendant cet eſſain bourdonner,
On eût, à peine, entendu Dieu tonner:
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un ſcandale à la Communauté.
En ſecond lieu, quand la Mere Prieure,
D'un air auguſte, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiſeau libertin;

Pour premiers mots, & pour toute réponſe,
Nonchalamment, & d'un air de dédain,
Sans bien ſonger aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu ! Que les Nones ſont folles ?
L'hiſtoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint Auguſtin,
D'un air ſucré, voulant le faire taire,
Et lui diſant : Fi donc, mon très-cher Frère !
Le très-cher Frère indocile & mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jeſus ! Il eſt ſorcier, ma Mere,
Reprend la Sœur ; Juſte Dieu ! quel coquin :
Quoi ! C'eſt donc là ce Perroquet divin ?
Ici VER-VERT, en vrai gibier de Gréve,
L'apoſtropha d'un *La peſte te creve.*
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacune eut ſon paquet ;
Turlupinant les jeunes précieuſes,
Il imitoit leur courroux babillard ;
Plus déchaîné ſur les vieilles grondeuſes,
Il bafoüoit leur ſermon nazillard :
Ce fut bien pis, quand d'un ton de Corſaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colére,
Il entonna tous les horribles mots

Qu'il avoit ſçu rapporter des bateaux ;
Jurant, ſacrant d'une voix diſſolue,
Faiſant paſſer tout l'enfer en revûe,
Les B, les F voltigeoient ſur ſon bec.
Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu ! ... mor ! ... mille pipes de diables !
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur ; les Nonettes ſans voix
Font, en fuyant, mille ſignes de croix :
Toutes penſant être à la fin du monde,
Courent en poſte au caves du Couvent ;
Et, ſur ſon nez, la Mere Cunegonde
Se laiſſant cheoir, perd ſa derniére dent.
Ouvrant à peine un ſepulchral organe ;
Pere Eternel ! dit la Sœur Bibiane,
Miſéricorde ! Ah ! Qui nous a donné
Cet Antechriſt, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! En quelle conſcience
Peut-il ainſi jurer comme un damné ?
Eſt-ce donc là l'eſprit & la ſcience
De ce VER-VERT ſi chéri, ſi prôné ?
Qu'il ſoit banni, qu'il ſoit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la Sœur-Ecoute,
Quelles horreurs ! Chez nos Sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t'on ce langage pervers ?
Quoi ! c'eſt ainſi qu'on forme la jeuneſſe !
Quel hérétique ! O divine ſageſſe !

Qu'il n'entre point ; avec ce Lucifer,
En garniſon nous aurions tout l'enfer.
Concluſion. VER-VERT eſt mis en cage ;
On ſe reſout, ſans tarder davantage,
A renvoyer le parleur ſcandaleux.
Le Pélerin ne demandoit pas mieux :
Il eſt proſcrit, déclaré déteſtable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des ſaintes Sœurs : toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable ;
Car, quel malheur qu'il fût ſi dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de ſon âge,
Et qu'il portât ſous un ſi beau plumage,
La fiére humeur d'un eſcroc achevé,
L'air d'un Payen, le cœur d'un reprouvé.
Il part enfin, porté par la Tourriére,
Mais ſans la mordre, en retournant au port ;
Une cabane emporte le compère,
Et ſans regret, il fuit ce triſte bord.
De ſes malheurs telle fut l'Iliade.
Quel déſeſpoir ! Lorſqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille ſérénade,
Pareil ſcandale en ſon premier ſéjour.
Que reſoudront nos Sœurs inconſolables ?
Les yeux en pleurs, les ſens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,

Au

Au Diſcrétoire, entrent neuf Vénérables ;
Figurez-vous neuf ſiécles aſſemblés.
Là, ſans eſpoir d'aucun heureux ſuffrage,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans ſa cage,
VER-VERT paroît ſans gloire & ſans appui.
On eſt aux voix ; déja deux des Sybilles,
En billets noirs ont crayonné ſa mort ;
Deux autres Sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent, qu'en proie à ſon malheureux ſort,
On le renvoye au rivage prophane
Qui le vit naître avec le noir Bracmane :
Mais, de concert, les cinq derniéres voix,
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abſtinence,
Trois de retraite, & quatre de ſilence,
Jardins, toilette, alcoves & biſcuits,
Pendant ce tems, lui ſeront interdits.
Ce n'eſt point tout ; pour comble de miſére,
On lui choiſit pour garde, pour géoliére,
Pour entretien, l'Alecton du Couvent,
Une Converſe, infante douairiere,
Singe voilé, ſquéléte octogenaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un Pénitent.
Malgré les ſoins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loiſirs ſouvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air ſenſible,

De ſon exil ſuſpendoient les rigueurs.
Sœur Roſalie, au retour de Matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines ;
Mais, dans les fers, loin d'un libre deſtin,
Tous les bonbons ne ſont que chicotin.
Couvert de honte, inſtruit par l'infortune,
Ou las de voir ſa compagne importune,
L'Oiſeau contrit ſe reconnut enfin :
Il oublia les Dragons & le Moine ;
Et pleinement remis à l'uniſſon
Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus devot qu'un Chanoine.
Quand on fut ſûr de ſa converſion,
Le vieux Divan déſarmant ſa vengeance,
De l'Exilé borna la pénitence.
De ſon rappel, ſans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégreſſe,
Tous ſes inſtans donnés à la tendreſſe,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je ? Hélas ! O plaiſirs infidéles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs ;
Caffé parfait, chanſons, courſe légère,
Tumulte aimable & liberté pleniére,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;
Mais de nos Sœurs, ô largeſſe indiſcrette !

Du ſein des maux d'une longue diette,
Paſſant trop-tôt dans des flots de douceurs,
Bouré de ſucre & brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant ſur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ſes roſes changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & ſon dernier ſoupir;
Ce doux excès hâtant ſa deſtinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le ſein du plaiſir.
On admiroit ſes paroles derniéres.
Venus enfin, lui fermant les paupiéres,
Dans l'Eliſée, & les ſacrés boſquets,
Le méne au rang des héros Perroquets,
Près de celui dont l'Amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illuſtre mort
Fut regretté! La Sœur Dépoſitaire
En compoſa la lettre circulaire,
D'où j'ai tiré l'hiſtoire de ſon ſort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sçut lui donner une ſeconde vie
Par les couleurs & par la broderie;
Et la douleur, travaillant à ſon tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.

On lui rendit tous les honneurs funébres,
Que l'Hélicon rend aux Oiſeaux célébres.
Au pied d'un mirthe on plaça le tombeau,
Qui couvre encor le Mauſole nouveau ;
Là, par la main des tendres Arthémiſes,
En lettres d'or ces rimes furent miſes
Sur un porphire environné de fleurs,
En les liſant on ſent naître ſes pleurs.

Novices, qui venez cauſer dans ces Bocages
A l'inſçu de nos graves Sœurs,
Un inſtant, s'il ſe peut, ſuſpendez vos ramages,
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taiſez : ſi c'eſt trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre :
Un mot vous inſtruira de nos tendres douleurs ;
Ci gît VER-VERT, *Ci giſſent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma gloſe
En peu de mots) que l'Ombre de l'Oiſeau
Ne loge plus dans le ſuſdit tombeau ;
Que ſon eſprit dans les Nones repoſe,
Et qu'en tout tems, par la Métempſicoſe,
De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet
Tranſportera ſon ame & ſon caquet.

VERS

ADRESSÉS

A MONSEIGNEUR L'EVEQUE

DE LUÇON.

VOus dont l'eſprit héréditaire,
Et par les Graces même orné,
Aux talents d'un illuſtre pere
Joint l'agrément de SEVIGNE';
Vous dont le tendre caractére
Sçait unir par d'aimables nœuds
A l'avantage d'être heureux
Le plaiſir délicat d'en faire;
Mortel plus charmant que les Dieux,
D'une Muſe reſſuſcitée
De vos ſoins généreux, de vous-même enchantée,
Et qui n'a point encor paré l'autel des Grands,
Recevez le premier encens;

Protéger Euterpe & Minerve,
Parmi les noms fameux que Clio nous conſerve,
Ses faſtes en comptent plus d'un :
Mais être, aux bords de l'Hypocrène,
Aſſis entre les Rois amis de Melpomène,
Et des tendres Auteurs des accens les plus doux,
Horace à la fois & Mecène,
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'Eloge commence à vous.

ADIEUX AUX JESUITES.

A Monſieur l'Abbé MARQUET.

LA prophétie eſt accomplie,
Cher Abbé je reviens à toi;
La métamorphoſe eſt finie,
Et mes jours enfin ſont à moi.
Victime, tu le ſçais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du Berceau ſur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel....
Nos goûts ſont nos deſtins, l'Aſtre de ma naiſſance,
Fut la paiſible Liberté;
Pouvois-je en fuir l'attrait? Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long-tems ſouffrir la violence
D'une lente captivité?
C'en eſt fait; à mon ſort ma raiſon me ramène:
Mais, ami, t'avourai-je un tendre ſentiment
Que ton cœur généreux reconnoîtra ſans peine:
Oui, même en la briſant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me ſuis vu libre qu'en ſoupirant:
Je dois tous mes regrets aux Sages que je quitte,
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux:
Et ſi dans leurs foyers déſormais je n'habite:

Mon cœur me ſurvit auprès d'eux :
Car ne les crois point tels que la main de l'Envie
Les peint à des yeux prévenus :
Si tu ne les connois que ſur ce qu'en publie
La ténébreuſe Calomnie,
Ils te ſont encore inconnus ;
Lis, & vois de leurs mœurs des traits plus ingénus :
Qu'il m'eſt doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'Intérêt, la Crainte, & l'Eſpoir ſont exclus !
A leur ſort le mien ne tient plus,
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des Mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu ;
J'ai vu des eſprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la Patrie, à leurs Rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux inſenſibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et ſouvent bienfaiteurs paiſibles
De leur plus fougueux ennemis :
Trop eſtimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine inſenſée,
En reproches injurieux,
Cherchent en les quittant, à les rendre odieux :
Pour moi, fidéle au vrai, fidéle à ma penſée,
C'eſt ainſi qu'en partant je leurs *fais mes adieux.*

LE CARESME IN-PROMPTU.

SOus un Ciel toujours rigoureux,
Au ſein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il eſt une Iſle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuple, moitié ſauvage,
Dont les Habitans malheureux
Séparés du reſte du monde,
Semblent ne connoître que l'Onde,
Et n'être connus que des Cieux :
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement ſur ces bords ;
On n'y ſçait que par avanture,
Et par de très-tardifs rapports
Ce qui ſe paſſe ſur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui ſont les vivans & les morts.
De cette étrange réſidence

Le Curé, ſans trop d'embarras,
Enſeveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de Baptême & de trépas,
Et d'Offices qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Iſle,
Il eſt regardé comme habile,
Quand il peut dire quelquefois,
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penſer que j'exagére,
Et que j'outre ce caractére;
„ Quelle apparence, dira-ton;
„ Quelle Iſle aſſez abandonnée
„ Ignore le tems de l'année?
„ Non, ce trait ne peut être bon.
„ Que dans une Iſle imaginée
„ Par le fabuleux Robinſon.
De grace, Cenſeur incrédule,
Ne jugez point ſur ce ſoupçon;
Un fait narré ſans fiction
Va vous enlever ce ſcrupule,
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le Curé de l'Iſle ſuſdite,
Vieux Papa, bon Iſraëlite,
(N'importe quand advint le cas,)
N'avoit point, avant les étrennes,

Fait apporter de nos climats
De *Guid'anes* ni d'Almanachs,
Pour le guider dans ſes Antiennes,
Et regler ſes petits Etats.
Il reconnut ſa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La ſaiſon ne permettoit pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée aux noirs frimas,
La mer n'étoit plus pratiquable,
Et l'on n'eſpéroit les bons vents
Qui rendent l'Onde navigable,
Et le Continent abordable,
Qu'à la naiſſance du Printems.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire ſans Calendrier?
Comment placer les jours de Fêtes?
Comment les différencier?
Dans une pareille mépriſe
Quelqu'autre Curé plus ſçavant
N'auroit pu régir ſon Egliſe;
Et peut-être, dévotement,
Bravant les fougues de la biſe,
Se ſeroit livré, ſans remiſe,
Aux périls du moite Elément:
Mais pour une telle imprudence;
Doué d'un trop bon jugement,

Notre bon Prêtre assurement,
Chérissoit trop son existence ;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui dans sa décrépitude,
Dégoisoit Pseaumes & Leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A son Assistance Chrétienne,
De ne point finir la semaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles ;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sçauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux,
Il décida ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zéphir,
Lui même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées ;
Il crut cet avis selon Dieu,

Ce fut celui de ſon Vicaire,
De Javotte ſa Ménagére,
Et de ſon Magiſter Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci poſé, Janvier ſe paſſe;
Plus agile encor dans ſon cours,
Février fuit, Mars le remplace,
Et l'Aquilon règnoit toujours:
Du Printems avec patience,
Attendant le prochain retour,
Et, ſur l'annuelle abſtinence,
Prétendant cauſe d'ignorance,
Ou bonnemens & ſans détour,
Par faute de réminiſcence,
Notre vieux Curé, chaque jour,
Se mettoit ſur la conſcience
Un Chapon de ſa baſſe-cour:
Cependant, pourſuit la Chronique,
Le Carême, depuis un mois,
Sur tout l'Univers Catholique
Etendoit ſes auſtères loix:
L'Iſle ſeule, grace au bon-homme,
A l'Abri des ſtatuts de Rome,
Voyoit ſes libres Habitans
Vivre en gras pendant tout ce tems:
De vrai, ce n'étoit fine chére;
Mais cependant chaque Inſulaire,

Mi-Payſan, & mi-Bourgeois
Pouvoit parer ſon ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytére,
Tous dans cette erreur ſalutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin, pourtant, le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée;
Voyant qu'il étoit plus que tems
D'inſtruire nos impénitens,
Le Diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le Printems;
C'étoit lui, qui, par ſtratagême,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faiſant,
Leur eſcamoter un Carême,
Pour ſe divertir en paſſant.
Le calme rétabli ſur l'onde,
Mon Curé, ſelon ſon ſerment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque ſans retardement;
S'étant bien leſté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de refléxion;
Car de la ſainte quarantaine
Déja la cinquiéme ſemaine

Venoit de commencer ſon cours.)
Il vient : il trouve avec ſurpriſe
Que dans l'empire de l'Egliſe
Pâques revenoit dans dix jours.
„ Dieu ſoit loué ! prenons courage,
Dit-il, enfonçant ſon caſtor,
„ Grace au Seigneur, notre voyage
„ Se trouve fait à tems encor
„ Pour pouvoir dans mon hermitage
„ Fêter Pâques ſelon l'uſage.
Content, il rentre ſur ſon bord ;
Après avoir fait ſes emplettes
Et d'almanachs & de lunettes,
Il part, il arrive à bon port
Dans ſes ſolitaires retraites.
Le lendemain, jour des Rameaux,
Prônant avec un zéle extrême,
Il notifie à ſes Vaſſaux
La date de notre Carême ;
„ Mais, pourſuit-il, j'ai mon ſyſtême,
„ Mes frères nous n'y perdrons rien,
„ Et nous le ratraperons bien :
„ D'abord, avant notre abſtinence,
„ Pour garder l'uſage ancien,
„ Et bien remplir toute obſervance,
„ Le Mardi gras ſera Mardi,
„ Le jour des Cendres, Mercredi ;

„ Suivront trois jours de pénitence,
„ Dans toute l'Iſle on jeûnera ;
„ Et Dimanche unis à l'Egliſe,
„ Sans plus craindre aucune méprise,
„ Nous chanterons l'*Alleluia*.

LE LUTRIN VIVANT.

A Mr. L'ABBE' DE SEGONZAC.

DE mes Ecrits, aimable confident,
Cher SEGONZAC, ma Muſe ſolitaire,
De ſes ennuis briſant la chaîne auſtère,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en ſouviens, lorſqu'un ſort plus charmant
Nous uniſſoit ſur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours eſt l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au Temple de Mémoire,
Je placerois le Pupitre vivant,
Dont je t'appris la naiſſance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon ſerment;
A dire vrai, cette moderne Hiſtoire
Eſt un peu folle, il en faut convenir:
Eſt-ce un défaut? Non, ſi c'eſt un plaiſir.
Dans les langueurs de la mélancolie,

Quoi ! la ſageſſe eſt-elle de ſaiſon ?
Un trait comique, une vive ſaillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Conſolent mieux qu'une froide Oraiſon
Que prêche en vain l'ennuyeuſe raiſon.
Quoiqu'il en ſoit, ma Minerve ſévére
Adoucira ces groteſques portraits,
Et les voilant d'une gaze légére,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : Honni qui mal y penſe !
Attention : j'ai touſſé ; je commence.

Non loin des bords du Cher & de Lauron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Eſt un vieux Bourg dont l'Egliſe ſans vitres,
A pour Clergé le plus gueux des Chapitres ;
Là, ne ſont point de ces mortels fleuris,
Qui dans les bras d'une heureuſe indolence,
Exempts d'étude & libres d'abſtinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris ;
On ne voit là que pâles effigies
Qui du Champagne onc ne furent rougies,
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabbats fins & ſans triples mentons,
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque Office, & de chanter eux-mêmes.

Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un Chapelain & quatre enfans de chœur ;

Ces Jouvenceaux ont leur gîte arrêté
Chez Dame Barbe : elle leur ſert de Mere.
Et de ſoutien ; le public eſt leur pere.
Il faut ſçavoir, pour plus grande clarté,
Que Dame Barbe eſt une Octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui Douairiere
Qui, dès ſeize ans, d'un ſiécle corrompu
Craignant l'écueil : pour mettre ſa vertu
Mieux à couvert des Mondains & des Moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines ;
D'abord ſervante : enſuite, adroitement
Elle parvint juſqu'au gouvernement :
Déja trois fois elle a vû dans l'Egliſe
De Pere en Fils chaque Charge tranſmiſe.
Barbe, en un mot, au Chapitre ſuſdit,
De race en race a gardé ſon crédit.
Or, chez ladite, arriva notre hiſtoire :
En Juin dernier ; l'avanture eſt notoire.
Par cas fortuit, l'Enfant de Chœur Lucas
Avoit uſé l'étui des Pays-Bas :
Vous m'entendez, ſa culotte trop mûre
Le trahiſſoit par mainte découpûre ;
Déja la brêche augmentant tous les jours,
Démenteloit la Place & les Fauxbourgs.
Barbe le voit, s'attendrit ; mais que faire !
Elle étoit pauvre, & l'étoffe étoit chere ;
D'une autre part, le Chapitre étoit gueux ;

Et puis, d'ailleurs le petit malheureux,
Ouvrage né d'un Auteur anonime,
Ne connoiſſant Parens ni Légitime,
N'avoit en tout, dans ce ſtérile lieu,
Pour ſe chauffer, que la grace de Dieu.
Il languiſſoit dans une triſte attente,
Gardant la chambre & rarement debout:
Enfin, pourtant, l'habile Gouvernante
Sçut lui forger une armure décente,
A peu de frais & dans un nouveau goût:
Néceſſité tire parti de tout;
Néceſſité d'Induſtrie eſt la Mere.
Chez Barbe étoit un vieux Antiphonaire,
Vieux Graduel, ample & poudreux Bouquin,
Dont aux bons jours on paroit le Lutrin;
D'épaix lambeaux d'un parchemin gothique,
Formoient le corps de ce Grimoire antique:
De ces feuillets de la craſſe endurcis
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La Vieille crut qu'on pouvoit, ſans dommage;
Du Livre affreux détacher quelques pages;
Elle en prend quatre, & les coût proprement:
Pour relier un volume vivant:
Mais le hazard voulut que l'Ouvriere,
Très-peu ſçavante en pareille matiére,
Dans les feuillets qu'elle prit ſans façon,
Prit juſtement la Meſſe du Patron.

L'ouvrage fait, elle en coëffe à la diable,
L'humanité du petit miſerable :
Par quoi Lucas, chamarré de plein-chant,
Ne craignoit plus les inſultes du vent.
Or, cependant arrive la Saint Brice,
Fête du lieu, fête du grand Office.
Le Maître Chantre, Intendant du Lutrin,
Vient au grand Livre, il cherche, mais en vain,
A feuilleter il perd & tems & peines :
Il jure, il ſacre, & s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les Antiennes ;
Mais par bonheur, dans ce triſte embarras,
Ses yeux diſtraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le ſçavoir, portoit l'Office en croupe :
Le Chantre lit, & retrouve au niveau
Tous ſes Verſets ſur ce Livre nouveau.
Sur l'heure il fait ſon rapport au Chapitre ;
On délibére, on décide ſoudain
Que le Marmot, braqué ſur le Pupitre,
Y ſervira de Livre & de Lutrin.
Sur cet Arrêt, on le ſtile au ſervice ;
En quatre tours il apprend l'exercice ;
Déja d'un air intrépide & dévot,
Lucas s'accroche à l'Aigle du pivot ;
A livre ouvert, le Chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes

Très-gravement pourſuit ce chant fallot,
Concert groteſque & digne de Callot.
Tout alloit bien juſques à l'Evangile :
Ferme & plus fier qu'un Senateur Romain,
Lucas tenant ſa façade immobile,
Avec ſuccès auroit gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la coûture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le ſenſible Lutrin.
D'abord il ſouffre, il ſe fait violence,
Et tenant bon, il enrage en ſilence.
Mais l'aiguillon allant toujours ſon train,
Pour éviter l'inſecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin de-là, va partant comme un trait,
Pour ſe guérir, retourner le feuillet.
Le fait eſt ſûr, ſans peine on peut m'en croire ;
De deux Gaſcons je tiens toute l'Hiſtoire.
C'eſt pour toi ſeul, ami tendre & charmant,
Que j'ai permis à ma Muſe exilée,
Loin de tes yeux triſtement iſolée,
De s'égayer ſur cet amuſement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment,
Que loin de toi, jamais il ne tranſpire.
Si, par hazard, il vient à d'autres yeux,
Les eſprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement ſcrupuleux,

A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un ſourire
Ce libre effort d'un aimable délire,
Délaſſement d'un travail ſérieux.
Pour les bigots & les froids précieux,
Peuple ſans goût, gens qu'un faux zéle inſpire,
De nos chanſons critiques ténébreux,
Cenſeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attens à leur ire.
Déja j'en vois un trio langoureux
S'enſevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes Vers, foudroyer & proſcrire
Ce badinage, en faire un monſtre affreux;
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable & d'un ton doucereux:
„ Y penſe-t'il ? Quel écrit ſcandaleux !
„ Quel tems perdu ! Pourquoi, s'il veut écrire,
„ Ne prend-il point des ſujets plus pompeux,
„ Des traits moraux, des éloges fameux ? . . .
Mais dédaignant leur abſurde ſatire,
Aimable Abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainſi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de tems & des peines entr'eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidele au goût, au ſentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,

Tu n'iras point péſer ſtoïquement,
Au grave poids d'une raiſon chagrine,
Les jeux légers d'une Muſe badine.
Non, la raiſon, celle que tu chéris,
A ſes côtés laiſſe marcher les ris,
Et laiſſe au froc ces vertus trop fardées,
Qu'un plaiſir fin n'a jamais déridées.
Ainſi penſoit l'amuſant du Cerceau;
Sage enjoué, vertueux ſans rudeſſe;
Des Sages faux évitant la triſteſſe,
Il badina ſans s'écarter du beau,
Et ſans jamais effrayer la ſageſſe.
Ainſi les traits de ſon heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races
Vivront gravés dans les faſtes des Graces,
Et les Cenſeurs obſtinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédanteſque
D'un François fade ou d'un latin tudeſque,
Endormiront les ſiécles à venir.

LA CHARTREUSE.

EPITRE A M. D. D. N.

POURQUOI de ma ſage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raiſon, ſoit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muſes pour toujours,
J'allois racheter en ſilence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raiſon,
Et m'arracher malgré moi-même
Aux délicieuſes erreurs
De cet art brillant & ſuprême
Qui, malgré ſes attraits flateurs,
Toujours peu ſûr & peu tranquille,

Fait de ſes plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes, des ſots,
Et la victime des cagots.
Mais votre Epître enchantereſſe,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permeſſe,
Vient encore enyvrer mes ſens;
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légére des vents
Emportoit mes foibles ſermens;
Aminte, votre goût ranime
Mes accords & ma liberté:
Entre Uranie & Therpſicore,
Je reviens m'amuſer encore
Au Pinde que j'avois quitté:
Tel par ſa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il ſemble changer ſon cours,
Autour de la flamme infidéle
Le Papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légéres
Je vous offre des traits ſincéres
Du gîte où je ſuis tranſplanté;
Mais comment faire en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables

Egayer le ſombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y répandrai-je cette aiſance,
Ces ſentimens, ces traits diſerts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables Vers ?
Je ne ſuis plus dans ces bocages,
Où, plein de riantes images,
J'aimai ſouvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inſpirer.
Quand arraché de vos rivages
Par un deſtin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs ſauvages,
Dieux ! Quel contraſte douloureux !
Au premier aſpect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur ſecrette,
Mon cœur ſubitement flétri,
Dans une ſurpriſe muette
Reſta long-tems enſeveli :
Quoiqu'il en ſoit, je vis encore,
Et malgré vingt ſujets divers
De regrets & de triſtes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers :
De l'aſſoupiſſante Elegie

Je mépriſe trop les fadeurs,
Phœbus me plonge en léthargie
Dès qu'il frédonne des langueurs ;
Je ceſſe d'eſtimer Ovide,
Quand il vient ſur de foibles tons
Me chanter, pleureur inſipide,
De longues lamentations.
Un eſprit mâle & vraiment ſage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triſte avantage
De ſe faire plaindre d'autrui ;
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre & le ſort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais ſans cet aprêté ſtoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penſer,
Je ſçai me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer ;
Ainſi l'aimable Poëſie,
Qui dans le reſte de la vie
Porte aſſez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'auſtérité,
Et nous ſauve au moins par la Fable
Des ennuis de la vérité.

C'eſt par cette vertu magique
Du Téleſcope poëtique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée,
Où la bizarre deſtinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empeſtée,
Où la foule toujours crotée
De Preſtolets provinciaux
Trotte ſans cauſe & ſans repos,
Vers ces demeures odieuſes
Où régnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuſes;
Loin du ſéjour des agrémens:
Enfin pour fixer votre vûe,
Dans cette pédanteſque rue,
Où trente faquins d'Imprimeurs
Avec un air de conſéquence,
Donnent froidement audience,
A cent faméliques Auteurs,
Il eſt un édifice immenſe
Où dans un loiſir ſtudieux,
Les doctes ars forment l'enfance
Des fils des héros & des Dieux:
Là, du toit d'un cinquiéme étage
Qui domine avec avantage,
Tout le climat Grammairien,

S'éleve un antre aërien,
Un aſtrologique hermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain,
Le nid de quelque oiſeau ſauvage
Que la retraite d'un humain.
C'eſt pourtant de cette guérite,
C'eſt de ce céleſte tombeau
Que votre ami nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Panché ſur un lit ſans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffone aujourd'hui ſans fard,
Et peut-être ſans trop de ſuite,
Ces vers enfilés au hazard;
Et tandis que pour vous je veille
Long-tems avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux bourdon.
Si ma chambre eſt ronde ou quarrée,
C'eſt ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en ſçai ſans compas,
C'eſt que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage reſſerrée,
On peut former juſqu'à ſix pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une goutiére livrée

A d'interminables ſabats ;
Où l'Univerſité des chats,
A minuit, en robe fourée
Vient tenir ſes bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée,
Treſſés ſur deux vieux échalas ;
Voilà les meubles délicats,
Dont ma *Chartreuſe* eſt décorée,
Et que les freres de Borée
Bouleverſent avec fracas,
Lorſque ſur ma niche étherée
Ils préludent aux fiers combats,
Qu'ils vont livrer ſur vos climats ;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats,
Qui verſent ſur chaque contrée
Les catharres & le trépas.
Je n'outre rien ; telle eſt en ſomme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple Gnôme,
Des Sylphides & des follets ;
Telles on nous peint les tanniéres
Où giſſent, ainſi qu'au tombeau,
Les Pythoniſſes, les Sorciéres
Dans le donjon d'un vieux château ;

Ou tel eſt le ſublime ſiége,
D'où flanqué des trente-deux vents,
L'Auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'hiſtoire du beau tems,
Et fabrique avec privilége
Ses aſtronomiques Romans.
Sur ce portrait abominable,
On penſeroit qu'en lieu pareil,
Il n'eſt point d'inſtant délectable
Que dans les heures du ſommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable,
Ai péſé des foibles mortels,
Et les biens & les maux réels,
Qui ſçai qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux;
Que le Palais le plus pompeux
Souvent renferme un miſérable,
Et qu'un déſert peut être aimable,
Pour quiconque ſçait être heureux,
De ce Caucaſe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là dans la liberté ſuprême,
Sémant de fleurs, tous mes inſtans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du Printems.
Calme heureux! loiſir ſolitaire!
Quand on jouit de ta douceur,

Quel antre n'a pas de quoi plaire ?
Quelle caverne eſt étrangére
Lorſqu'on y trouve le bonheur ;
Lorſqu'on y vit ſans ſpectateur
Dans le ſilence littéraire :
Loin de tout importun jaſeur,
Loin des froids diſcours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuſes,
Où d'inſipides précieuſes
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens ;
Loin de ces plattes cotteries
Où l'on voit ſouvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigotterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la reforme en grand chapeau ;
Loin de ce médiſant infâme
Qui de l'impoſture & du blâme
Eſt l'impur & bruyant écho ;
Loin de ces ſots attrabilaires
Qui, confus de petits myſtéres,
Ne nous parlent qu'*incognito* ;
Loin de ces ignobles Zoïles,

De ces enfileurs de dactyles,
Coeffés de phraſes imbéciles
Et de claſſiques préjugés,
Et qui de l'envelope épaiſſe
Des pédans de Rome & de Grece
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite ſentence
Sur la rime & ſur les Auteurs,
Avec autant de connoiſſance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui dogmatiſant ſur des riens,
Apportent dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraiſon
De ces diſputes ſoldateſques,
Où l'on s'inſulte à l'uniſſon,
Pour des miſéres pédanteſques,
Qui ſont bien moins la vérité
Que les rêves creux & burleſques
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité chinoiſe
De ce vieux Druide empeſé,
Qui ſous un air ſymétriſé
Parle à trois tems, rit à la toiſe,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité;

Loin de tous ces faux Cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proſcrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques viſites
Porter leurs faces paraſites,
Et le dégoût de leurs Moutiers;
Loin de ces fauſſets du Parnaſſe
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne cauſent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégaſe & de Cupidon,
Et telles fadeurs ſynonimes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relegué dans l'ombre des claſſes,
N'eſt plus aujourd'hui de ſaiſon
Chez la brillante fiction;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent ſur un autre ton;
Et qu'enfin, de la foule obſcure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour ſauver ſes vers & ſon nom,
Il faut être ſans impoſture
L'interpréte de la nature,
Et le peintre de la raiſon:

Loin enfin, loin de la préſence
De ces timides diſcoureurs
Qui, non guéris de l'ignorance,
Dont on a pétri leur enfance,
Reſtent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame ſenſée
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la perſuaſion,
Oſe ſouſtraire ſa penſée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajoûter encor d'autres mœurs :
Mais ſur cette légere empreinte
D'un peuple d'ennuyeux cauſeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez ſi toute ſolitude
Qui nous ſauve de leurs vains bruits,
N'eſt point l'azile & le pourpris
De l'entière béatitude :
Que dis-je ? Eſt-on ſeul, après tout,
Lorſque touché des plaiſirs ſages
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût ?
Par une illuſion charmante
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux ;

Non ſous ces vêtemens funébres,
Non ſous ces déhors odieux,
Qu'apportent du ſein des ténébres
Les Phantômes des malheureux,
Quand vengeurs des crimes célébres,
Ils montent aux terreſtres lieux;
Mais ſous cette parure aiſée,
Sous ces lauriers vainqueurs du ſort
Que les citoyens d'Eliſée
Sauvent du ſouffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage,
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois ſortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre ſage,
Le Neſtor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours;
Epris de ſon doux badinage,
Horace accourt à ſes accens,
Horace l'ami du bon ſens,
Philoſophe ſans verbiage,
Et Poëte ſans fade encens.
Autour de ces Ombres aimables,
Couronnés de roſes durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshouliéres
Viennent unir leurs voix légéres
Et font badiner la raiſon,

Tandis que le Taſſe & Milton,
Pour eux des Trompettes guerriéres,
Adouciſſent le double ton.
Tantôt à ce folâtre Groupe
Je vois ſuccéder une troupe
De morts un peu plus ſérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux;
Je vois Saint Réal & Montagne
Entre Seneque & Lucien;
Saint Evremont les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumiére;
La Rochefoucault, la Bruyere
Viennent embellir l'entretien.
Bornant aux doux fruits de leurs plumes
Ma Bibliotheque & mes vœux,
Je laiſſe aux Sçavantas poudreux
Ce vaſte cahos de volumes,
Dont l'erreur & les ſots divers
Ont infatué l'Univers,
Et qui, ſous le nom de ſcience,
Semés & reproduits par tout,
Immortaliſent l'ignorance,
Les menſonges & le faux goût.
C'eſt ainſi que par la préſence
De ces morts vainqueurs des deſtins,
On ſe conſole de l'abſence,

De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher :
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur eſtime ni leur fortune
Ne me cauſent point un déſir :
Pourrois-je, en proie aux ſoins vulgaires,
Dans la commune illuſion,
Offuſquer mes propres lumiéres
Du Bandeau de l'opinion ?
Irois-je, adulateur ſordide,
Encenſer un ſot dans l'éclat,
Amuſer un Crœſus ſtupide,
Et Monſeigneuriſer un fat :
Sur des eſpérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité ?
Et vil client de la fierté,
A de mépriſables Idoles
Proſtituer la vérité ;
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais faſtueux,
Languir dans de folles fatigues,

Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oſer être vertueux ?
De la ſublime Poëſie,
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame maſſive, aſſoupie
Dans des organes impuiſſans,
Où livrée aux fougues des ſens,
Ignore les dons du Génie
Et les plaiſirs des ſentimens !
Irois-je pâlir ſur la rime,
Dans un ſiécle inſenſible aux Arts,
Et de ce rien qu'on nomme eſtime,
Affronter les nombreux hazards ?
Et d'ailleurs, quand la Poëſie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le ſceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau :
Pourrois-je, au char de l'immortelle,
M'enchaîner encor plus long-tems ?
Quand j'aurai paſſé mon printems,
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car, enfin, au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,

Dans de plus ſolides journées,
Voudrois-je me livrer encor ?
Perſuadé que l'Harmonie
Ne verſe ſes heureux préſens
Que ſur le matin de la vie,
Et que ſans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans :
Suivrois-je un jour à pas péſans
Ces vieilles Muſes douairiéres,
Ces meres Septuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui n'ayant été que Poëtes
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des ſiflets ?
Egaré dans le noir Dédale,
Où le phantôme de Thémis,
Couché ſur la Pourpre & les Lys,
Panche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris ;
Irois-je, Orateur mercénaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangére,
Vendre aux querelles du vulgaire,
Ma voix & ma tranquillité ;
Et, dans l'antre de la chicanne,
Aux Loix d'un tribunal profane

Pliant la loi de l'immortel,
Par une éloquence anglicane
Sapper & le trône & l'autel!
Aux ſentimens de la nature,
Aux plaiſirs de la vérité
Préférant le goût frélaté
Des plaiſirs que fait l'impoſture,
Ou qu'invente la vanité;
Voudrois-je partager ma vie,
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oiſiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le ſein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vû les chimères;
Sur leurs fortunes menſongéres
J'ai vû regner la folle erreur;
J'ai vû mille peines cruelles
Sous un vain maſque de bonheur,
Mille petiteſſes réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur?
Et j'ai dit au fond de mon cœur,

Heureux ! qui dans la paix ſecrete
D'une libre & sûre retraite
Vit, ignoré, content de peu,
Et qui ne ſe voit point ſans ceſſe,
Jouet de l'aveugle Déeſſe,
Ou dupe de l'aveugle Dieu !
A la ſombre miſantropie
Je ne dois point ces ſentimens :
D'une fauſſe philoſophie
Je hais les vains raiſonnemens,
Et jamais la bigotterie
Ne décida mes jugemens :
Une indifférence ſuprême,
Voilà mon principe & ma loi,
Tout lieu, tout deſtin, tout ſyſtême
Par-là, devient égal pour moi ;
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la deſtinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans oppoſer un goût rebelle
A ce domaine ſouverain,
Je me ſuis fait du ſort humain
Une peinture trop fidelle ;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.

En promenant vos rêveries
Dans le ſilence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau
Quitte ſa tige, tombe, vole
Sur la ſurface d'un ruiſſeau;
Là, par une invincible pente
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,
Et d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il ſurnage,
Souvent il eſt au fond des eaux;
Il rencontre ſur ſon paſſage
Tous les jours des pays nouveaux:
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive ſauvage
Et des déſerts abandonnés;
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue juſqu'au jour
Qui l'enſevelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme ſans retour.
Mais, qu'ai-je fait? Pardon, Aminte
Si je viens de moraliſer;
Dans une lettre ſans contrainte

Je ne prétendois que cauſer.
Où ſont, hélas ? ces douces heures
Où dans vos aimables demeures,
Partageant vos diſcours charmans,
Je partageois vos ſentimens ?
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour ?
Oui, dès que les déſirs aimables
Joints aux ſouvenirs délectables
M'emportent vers ce doux ſéjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin ſi magnifique
Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois ruſtique
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuſes
Où les paſſions faſtueuſes
Font regner le luxe & le bruit
Juſques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre aſile
Où, ſous des feuillages ſecrets
Le ſommeil repoſe tranquile
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aſpect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives

L'art ſçait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans des antres verds
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces ſons parfaits,
Où le goût brillant d'Auſonie,
Se mêle aux agrémens Français;
Je regrette les chanſonnettes,
Et le ſon des ſimples muſettes
Dont retentiſſent les côteaux,
Quand vos Bergères fortunées,
Sur les ſoirs des belles journées,
Raménent gaîment leurs troupeaux.
Dans ces Palais où la moleſſe
Peinte par les mains de l'amour,
Sur une toile enchantereſſe,
Offre les faſtes de ſa Cour;
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma Muſe plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux Diſeurs du nouveau ſtile,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,

Répandent ſur tous leurs diſcours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours;
Je regrette la bonhommie,
L'air loyal, l'eſprit non pointu
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'uſant point ſa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons ayeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Hiſtoire, les Héros, les Dieux,
Et toute la Mithologie
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainſi de mes plaiſirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappellant le règne charmant,
Je me redis inceſſamment;
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour;
Claire fontaine, aimable Iſore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels,
Près de ta ſource, avant l'Aurore,

Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des ſoins & des mortels ?
Dans cette gracieuſe attente,
Aminte, l'amitié conſtante
Entretenant mon ſouvenir,
Elle endort ma peine préſente
Dans les ſonges de l'avenir.
Lorſque le Dieu de la lumiére,
Echappé des feux du Lion,
Du Dieu qui couronne le liérre
Ouvrira l'aimable ſaiſon,
J'en jure le pélérinage :
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai ſoudain
Dans ce Parc d'éternel ombrage,
Où ſouvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Usbeck à la main ;
Ou bien ; dans ce vallon fertile
Où, cherchant un ſecret aſile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La Perdrix en vain fugitive
Rappelle ſa troupe craintive
Que nous chaſſons ſur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel ſans ſoin, ami ſans fard,
Penſant par goût, rimant ſans art,
Et vivant dans un calme extrême

Au gré du tems & du hazard :
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine Comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite République
Si long-tems projettée en vain.
Une Divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel Etat,
La franchise en sera le Code,
Les Jeux en feront le Sénat;
Et sur un Tribunal de roses,
Siége de notre Consulat,
L'Enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude,
La raison quittant son ton rude
Prendra le ton du Sentiment,
La Vertu n'y sera point prude,

L'Eſprit n'y ſera point pédant,
Le Sçavoir n'y ſera mettable
Que ſous les traits de l'agrément;
Pourvû que l'on ſçache être aimable,
On y ſçaura ſuffiſamment;
On y proſcrira l'étâlage
Des Phraſiers, des Rhéteurs bouffis;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage,
Mais, ſous le nom de badinage,
Il ſera quelquefois permis
De rimer quelques chanſonnettes,
Et d'embellir quelques ſornettes
Du poëtique coloris,
En répandant avec fineſſe
Une nuance de ſageſſe,
Juſques ſur Bacchus & les Ris.
Par un Arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaiſans,
Les Cagots fades & rampans,
Les Complimenteurs imbécilles
Et le peuple des froids Sçavans.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ſes Statuts
Que de nous ſouſtraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde.
Toujours ſur ces lieux enchanteurs,
Le Soleil levé ſans nuages,

Fournira ſon cours ſans orages,
Et ſe couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établiſſement,
Nul indiſcret, nul inconſtant
N'entrera dans la confidence;
Ce canton veut être inconnu:
Ses charmes, ſa béatitude
Pour baze ayant la ſolitude,
S'il devient peuple il eſt perdu.
Les Etats de la République
Chaque Automne s'aſſembleront,
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines ſeront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De Philoſophiques loiſirs,
Juſqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs, & nos plaiſirs.

LES OMBRES.

EPITRE A M. D. D. N.

DEs Régions de Sylphirie,
De ce ſéjour aërien,
Dont ma douce Philoſophie
Sçait bannir la mélancolie,
En rimant quelqu'aimable rien;
SALUT, ſanté toujours fleurie,
Solitude & libre entretien
A la République chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu Citoyen.
Dans votre Epitre ingénieuſe
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE,
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon leger & badin,

La carte du Claſſique empire,
Et les mœurs du peuple Latin,
A la gaité de nos maximes
Pour ajuſter ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La ſéchereſſe du ſujet,
Ecartons la Muſe empeſée
Qui, ſe guindant ſur de grands mots,
Préſide à la Proſe toiſée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Eliſée
Dans le plaiſir pur & parfait
De mon hermitage ſecret.
Par un contraſte aſſez bizarre,
Dans ce nouvel amuſement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non ſur un ton triſte & peſant;
Ennemi des Muſes plaintives,
Juſques ſur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.

UN peuple de jeunes eſclaves
Dans un ſilence rigoureux;
Des pleurs, des priſons, des entraves,
Un ſéjour vaſte & ténébreux;
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,

N'eſt-ce point la fidéle empreinte
Du triſte Royaume des nuits ?
N'en doutez point : ce que la Fable
Nous a chanté des ſombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'hiſtoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erebe & ſon cortége,
Confrontez ces antres divers,
Et, dans le portrait d'un Colége,
Vous reconnoîtrez les Enfers :
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette derniére nuit
Un ſonge offroit à mon eſprit,
Aminte, je me le rappelle ;
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et, ſi ma mémoire eſt fidéle,
Je vous entretenois ainſi.
Venez, de la docte pouſſiére
Oſez franchir les tourbillons,
Perçons l'infernale carriére
Des Scolaſtiques régions :
Là, comme aux ſources du Cocyte,

On ne connoît plus les beaux jours,
Sur cette demeure proscrite
La nuit semble regner toujours;
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure
N'ornent point ces lieux détestés,
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron;
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans son caractére
La triple rigueur de Cerbére
Et l'ame avare de Caron;
Ainsi que ces ombres légéres
Qui, pour leurs demeures premiéres
Formoient des regrets & des vœux:
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barriéres,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.
Entrons sous ces voûtes antiques
Et sous les lugubres portiques
De ces Tribunaux renommés;

Au lieu de ces voiles funébres
Qui, de l'empire des ténébres
Tapiſſoient les murs enfumés,
D'une longue ſuite de théſes
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaiſes,
Supplice éternel du bon ſens.
A la place des Tiſiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones
Qui, du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des tyrans nouveaux,
L'hyperbole aux longues échaſſes,
La Catachréſe aux longues faces,
Les Logogryphes effrayans,
L'impitoyable Syllogiſme
Que ſuit le ténébreux Sophiſme,
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inéxorable Mégére
Ici raſſemble, avant le tems,
Ces Mânes jeunes & tremblans,
Et ravis au ſein de leur mere!
Sur leurs déplorables deſtins,
Dans des lieux voués au ſilence,
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triſte puiſſance:
Un Sceptre noir arme leurs mains.
Ainſi Radamante aux traits ſombres,

Balançant l'Urne de la Mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du ſort.
Mais, quelles allarmes ſoudaines!
D'où partent ces longues clameurs?
Pourquoi ces priſons & ces chaînes?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels ſont ces brûlans ſoupiraux?
Que vois-je! quels nouveaux Tantales
Maudiſſent ces perfides eaux!
De ce parallele groteſque,
Moitié vrai, moitié romaneſque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon ſonge,
Un cruel oſant m'éveiller,
N'eût diſſipé ce doux menſonge
Et le preſtige officieux
Qui vous préſentoit à mes yeux;
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux,

Et dans l'horreur du Crépuſcule,
Tenant leur Conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux;
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte bruyant miniſtre,
Affublé de l'accoûtrement,
D'un précurſeur d'enterrement
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour, troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale
M'offre un jour plus noir que la nuit;
Et d'une bouche ſépulchrale,
M'annonce que l'heure fatale
Raméne le démon du bruit.
Par cet Arrêt impitoyable,
Arraché du ſein délectable
Et des ſonges & du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux Cieux je cherche envain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phœbus n'eſt point prêt encore
A quitter les Nymphes des mers.
Aſtre qui réglas ma naiſſance,
Pourquoi ta ſuprême puiſſance,
En formant mes goûts & mon cœur,
Y verſa-t-elle tant d'horreur
Pour la monachale indolence?

Plus reſpecté dans mon ſommeil,
Exempt des craintes du réveil,
Peuſſe, les deux tiers de ma vie,
Dormi ſans trouble, ſans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou ſur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéfain.
Il eſt vrai qu'un peu d'ignorance
Eût ſuivi ce deſtin flateur,
Qu'importe? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un ſommeil enchanteur
Il n'eût violé la conſtance:
Une éternité de ſcience
Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre miſſive charmante,
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéreſſante,
Ou quelqu'anecdote amuſante:
Mais que puis-je vous griffonner?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Thuilleries
Intéreſſent fort peu mes ſoins,
Vous amuſeroient encor moins;
Et d'ailleurs, ſelon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'inſtans,

Ni prendre une peine futile
A differter en grave ſtile
Sur les bagatelles du tems.
Qu'on faſſe la paix ou la guerre ;
Que tout ſoit changé ſur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront,
Exempts de ſoucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des paſſagers tranquiles
Qui, dans la chambre d'un vaiſſeau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reſte de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaiſir toujours nouveau ;
Sans ſçavoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux ſur les eaux,
Ils laiſſent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.
A tout le petit conſiſtoire,
Où ne ſont échos imprudens,
Rendez cette Lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y conſens :
Mais ſauvez-là des jugemens
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médiſante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,

Sur le champ, iroit ſans repos,
Dreſſant la crête & battant l'aile,
Glapir quelqu'allarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots :
Ou qui, pour parler ſans emblême,
Dans quelque parloir médiſant,
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec ſcandale,
De ce fiel miſtique & couvert
Que vient de verſer ſa cabale
Sur l'hiſtoire de DOM VER-VERT,
Faite en cette critique année
Où le Perroquet révérend
Alla jaſer publiquement,
Entraîné par ſa deſtinée,
Et ravi, je ne ſçai comment,
Au ſecret de ſon maître abſent.
Selon la gazette neuſtrique,
Cet amuſement poëtique
Surpris, intercepté, tranſcrit,
Sur je ne ſçai quel manuſcrit,
Par un Preſtolet famélique
Se vend, à l'inſçu de l'Auteur,
Par ce petit Collet profane
Et déja vaut une ſoutane
Et deux caſtors à l'Editeur.

Si ma main n'étoit pas trop laſſe,
Ce ſeroit bien ici la place
D'ajoûter un tome nouveau
Aux mémoires du ſaint Oiſeau;
De narrer comme quoi la piéce
Portée au ſortir de la Preſſe,
Au Parlement Viſitandin,
Cauſa dans leurs ſaintes brigades,
Une ligue, des barricades,
Et ſonna par tout le tocſin;
Comme quoi les Meres notables,
L'Etat major, les Vénérables
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Janſéniſtes, impardonnables,
Et notoirement impoſteurs;
Mais comme quoi des jeunes ſœurs
La Juriſprudence plus tendre,
A juſqu'ici paré les coups,
Ravi VER-VERT à ce courroux,
Et ſauvé l'honneur de ſa cendre.
Suivant le lardon médiſant,
Les jeunes ſœurs, d'un œil content,
Ont vu draper les graves Meres,
Les revérendes Douairiéres,

Et la grand'chambre du Couvent.
Une Nonne ſempiternelle
Prétend prouver à tout fidéle
Que jamais VER-VERT n'exiſta.
Vû, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du Perroquet Miſſionnaire,
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque habile
De la Cloîtriére Sibylle,
N'en déplaiſe à ſa Charité,
Sera de peu d'utilité;
Car dès que VER-VERT eſt cité
Dans les archives du Parnaſſe,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en ſoupçonner la vérité?
Toutefois ce procès myſtique,
Au carnaval ſe jugera;
Dans un chapitre œcumenique
L'Oiſeau défendeur paroîtra;
La vieille Mere Bibiane,
Contre lui doit plaider long-tems;
Et, dans le fort des argumens
Que hurlera ſon rauque organe,
Perdra ſes deux derniéres dents.
Mais la jeune Sœur Pulcherie,
Qui pour VER-VERT pérorera,

Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent là,
Très-sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire Harpie.
A plaider contre le printems,
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies;
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mêlanger:
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier:
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me désennuyer;
Ainsi, vous ne devez me lire,
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire:
L'esprit n'est jamais las d'écrire,
Lorsque le cœur est de moitié.

ENVOI

DE L'ÉPITRE SUIVANTE

A MADAME ***

SUR le ſage emploi de la vie,
Une aimable Philoſophie
A trop éclairé votre cœur,
Pour qu'il puiſſe me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur:
Je ne m'en défens point, Thémire,
La Pareſſe eſt ma Déïté:
Aux ſons négligés de ma Lyre,
Vous ſentirez qu'elle m'inſpire;
Et que d'un Chant trop concerté
Fuyant l'ennuieuſe beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté,
Moins délicatement flaté
De l'honneur de me faire lire
Que de l'agrément de m'inſtruire
Dans une oiſive liberté.

On ne doit écrire qu'en Maître ;
Il en coûte trop au bonheur :
Le titre trop chéri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être ;
Auſſi n'eſt-ce point ſous ce nom
Si peu fait pour mon caractére
Que je rentre au ſacré Vallon,
Moi qui ne ſuis qu'en Volontaire
Les Drapeaux brillans d'Apollon.
La Muſe qui dicta les Rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'eſt point de ces Muſes ſublimes
Qui pour amans veulent des Dieux ;
Elle n'a point les graces fiéres,
Dont brillent ces Nimphes altiéres
Qui diviniſent les Guerriers ;
La négligence ſuit ſes traces,
Ses tendres erreurs ſont ſes graces,
Et les roſes ſont ſes lauriers.
Ici ſur le ton des Préfaces,
Et des peſantes Dédicaces,
Thémire, je ne prétens pas
Vous implorer pour mes Ouvrages ;
Par vous le goût & les appas
Me gagneroient mille ſuffrages ;
Mais en faut-il tant à mes Vers ;
Mes Amis me ſont l'Univers.

EPITRE
A MA MUSE.

VOLAGE Muſe, aimable Enchantereſſe
Qui, m'égarant dans de douces erreurs
Viens tour à tour parſemer ma jeuneſſe
De jeux, d'ennuis, d'épines & de fleurs;
Si, dans ce jour de loiſible moleſſe,
Tu peux quitter les paiſibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la ſageſſe
M'appelle ici loin du bruyant Permeſſe,
Loin du vulgaire & des folles rumeurs.
Parois ſans crainte aux yeux d'une Déeſſe,
Qui regle ſeule & ma Lyre & mes mœurs:
Car ce n'eſt point cette pédante altiére,
Dont la vertu n'eſt qu'une morgue fiére,
Un faux honneur guindé ſur de vieux mots,
L'horreur du Sage & l'idole des Sots;
C'eſt cette Nimphe au tendre caractére,
Née au Portique, & formée à Cithére
Qui dédaignant l'orgueil des vains diſcours,

Brille sans fard, & rassemble près d'elle
La Vérité, la Franchise fidéle,
Et la Vertu dans le char des amours.
C'est à ses yeux, au poids de sa balance,
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,
De l'Art des Vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur:
Mais en ce jour, quelle pompe s'apprête?
Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu? Quelle brillante Fête
Peut t'inspirer ces transports inconnus?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute:
Mais instruis-moi; pourquoi triomphes-tu,
Comptes-tu donc, qu'à moi-même rendu,
Au Pinde seul je vais tourner ma route,
Ou, qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi seule idolâtre,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux?
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchante,
C'est t'endormir dans une vaine attente:
Sous d'autres loix mon sort se voit rangé;
Avec mon sort mon cœur n'a point changé,
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison & mes sens,
Et pour un tems avec toi je suppose
Que consacrant ma voix à tes accens,

J'aille t'offrir un éternel encens:
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes Autels que pourrois-je obtenir?
Que ferois-tu, capricieuſe Idole?
Par le paſſé décidons l'avenir.
Comme tes ſœurs, tu paîrois mes hommages
Du doux eſpoir des dons les plus chéris.
Tes Sœurs! que dis-je? Helas! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris?
Vaines Beautés, Sirénes homicides,
Dans tous les tems, par leurs accords perfides
N'ont-elles point égaré les vaiſſeaux
De leurs Amans endormis ſur les eaux?
Ouvre à mes yeux les faſtes de mémoire,
Ces monumens de diſgrace & de gloire;
Je lis les noms des Poëtes fameux;
Où ſont les noms des Poëtes heureux?
Enfans des Dieux, pourquoi leur deſtinée
Eſt-elle en proïe aux tyrans infernaux!
Pour eux la parque eſt-elle condamnée
A ne filer que ſur de noirs fuſeaux?
Quoi! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat paſſager,
Vivre iſolés ſans jouir de la vie,
Fuir l'Univers & mourir ſans Patrie,
Non moins errans que ce peuple léger,
Semé par tout, & par tout étranger!

De ces malheurs les Cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains ?
Et pour trouver ces lugubres deſtins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athéne,
Ou reveiller la cendre des Latins ?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Taſſe
Interroger les Mânes radieux,
Et reprocher leur biſarre diſgrace
Au fier caprice & des Rois & des Dieux ?
Non, n'ouvrons point d'étrangéres Archives,
Notre Hélicon, trop long-tems déſolé,
Ne voit-il pas ſes graces fugitives ?
Oui chaque jour la Muſe de nos rives,
Pleurant encor ſon Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce Phénix Lyrique,
Dont la jeuneſſe illuſtra ces Climats,
Revienne enfin de la rive Belgique
Se reproduire & renaître en ſes bras.
Voilà pourtant, Muſe, voilà l'hiſtoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes Sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire ;
Et j'envîrois tes trompeuſes faveurs !
J'en conviendrai, de ces Dieux du Permeſſe
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et défendu par ma propre foibleſſe,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs ;
Et ! Que ſçait-on ? un ſimple badinage

Mal entendu d'une prude ou d'un ſot,
Peut vous jetter ſur un autre rivage ;
Pour perdre un Sage, il ne faut qu'un Bigot.
Cependant, Muſe, à quelle folle yvreſſe
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment ?
Toujours fidéle à l'aimable pareſſe,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Juſqu'à ce jour tu cheriſſois la rime
Moins par fureur que par amuſement ;
Quel feu ſubit te tranſporte, t'anime,
Et d'un plaiſir va te faire un tourment ?
Hélas ! je vois par quel charme ſéduite,
Tu veux franchir la carriére des airs ;
De mille objets la nouveauté t'invite,
Et leur image autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des Vers :
Rendue enfin à la ſcène du monde,
Tu crois ſortir d'une éclipſe profonde,
Et voir éclorre un nouvel Univers ;
Autour de toi mille ſources nouvelles
A chaque inſtant jailliſſent juſqu'aux Cieux,
Pour t'enlever ſur leurs brillantes aîles
Tous les plaiſirs voltigent à tes yeux ;
Pour t'égarer, le Dieu du docte Empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts

Le brodequin, le cothurne, la lyre;
Le luth d'Euterpe & le clairon de Mars;
Un autre Dieu plus charmant & plus tendre,
Juſqu'à ce jour abſent de tes chanſons,
Sous mille attraits caché pour te ſurprendre,
Prétend mêler des ſoupirs à tes ſons:
De tant d'objets la pompe réunie,
A chaque inſtant redouble ta manie,
Et tu voudrois dans tes nouveaux tranſports,
Sur vingt ſujets eſſayer tes accords.
Tel dans nos champs au lever de l'Aurore,
Prenant ſon vol pour la premiere fois,
Charmé, ſurpris entre Pomone & Flore,
Le jeune oiſeau ne peut fixer ſon choix;
De la fougére à l'épine fleurie
Il va porter ſes déſirs inconſtans;
Il vole aux bois, il eſt dans la prairie;
Il eſt par tout dans les mêmes inſtans.
C'en eſt donc fait, Muſe, dans la carriére
Tu prétens voir ton char bien-tôt lancé:
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barriére,
Pour prévenir un écart inſenſé,
Va conſulter la ſage Deshouliere,
Et vois les traits dont ſa Muſe en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu ſerois à l'abri des diſgraces
Que le Génie entraîne ſur ſes traces,

Crain-

Craindrois-tu moins le bisarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,
D'Auteur montré le fade personnage ?
Que sçai-je enfin ? tous les soins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui.
Dès qu'un mortel, Auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mistére,
Où s'amusant & charmant sa langueur,
Dans quelques Vers il dépeignoit son cœur ;
Du goût public honorable victime,
Bien-tôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité :
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractére,
Toute son ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même indiscrette & légére
Le trahira sans croire lui déplaire ;
Et son secret, follement publié,
S'il est en Vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'Ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'Amis,
Au fier Censeur seront pourtant soumis.
Si par hazard, il trouve comme Horace

Quelque Mécène ou quelque tendre grace:
Tels que l'on voit aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans ſa philoſophie
L'eſprit d'Auteur que l'eſprit de la Vie,
Qu'un Sage aiſé, qui naturel, égal
Sçache éviter le ſtile théatral,
Les airs guindés du Peuple paraſite,
Des froids Pédans, des fades Rimailleurs,
Et dont les Vers ſoient le dernier mérite,
Que de dégoûts l'inveſtiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera ſous ſes pénibles fers,
Il eſſuira la contrainte importune
De l'entretien de mille ſots divers,
Qui prévenus de cette erreur commune,
Que quand on rime on ne ſçait que des Vers,
A ſon abord, prendront cet Idiome,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et de l'Auteur ne diſtinguant point l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuyront avec lui.
Tels ſont les maux où cet eſſor t'engage:
Mais l'Amour propre oppoſant ſon bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou ſçait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abuſant pour te plaire,

Il te redit dans tes nouveaux accés
Qu'on a daigné ſoûrire à tes eſſais,
Et qu'un Public diſtingué du vulgaire
T'appelle encore à de plus hauts ſuccès.
Mais connois-tu ce Public variable
Vain dans ſes dons, conſtant dans ſes dégoûts ?
En deux Printems, de ce juge peu ſtable
On peut ſe voir & l'Idole & la Fable :
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit ſur la mobile arène
Par les Zéphirs de l'heureuſe Hipocrène,
Eſt effacé par Eole en courroux,
Et quand les fleurs dont le Public vous pare,
Conſerveroient un éternel Printems,
Chez la Faveur, ſa Déeſſe biſarre,
Eſt-il des dons & des plaiſirs conſtans ?
Au ſein des mers, dans une Iſle enchantée,
Près du ſéjour de l'inconſtant Prothée,
Il eſt un Temple élevé par l'erreur,
Où la brillante & volage faveur,
Semant au loin l'eſpoir & les menſonges,
D'un air diſtrait fait le ſort des mortels ;
Son foible Thrône eſt ſur l'aile des ſonges ;
Les vents légers ſoutiennent ſes Autels :
Là, rarement la raiſon, la Juſtice
Ont amené les mortels vertueux ;

L'opinion, la mode & le caprice
Ouvrent le Temple, & nomment les heureux,
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poiſon,
La Déité daigne paroître aimable
Et d'un ſourire enyvre leur raiſon;
Au même inſtant, l'agile Renommée
Grave leur nom ſur ſon char lumineux;
Jouet conſtant d'une vaine fumée,
Le Monde entier ſe réveille pour eux;
Mais ſur la foi de l'onde pacifique
A peine ils ſont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur létargique
Qui leur fait voir dans des ſonges amis
Tout l'Univers à leur gloire ſoumis;
Dans ce ſommeil d'une yvreſſe riante,
En un moment, la faveur inconſtante
Tournant ailleurs ſon eſſor incertain,
Dans des déſerts, loin de l'Iſle charmante,
Les Aquilons les emportent ſoudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une Plage inconnue,
Qu'un monde obſcur ſans printems, ſans beaux jours
Et que des Cieux éclipſés pour toujours.
Muſe, crois-moi, qu'un autre ſacrifie
A la faveur, à l'eſtime, au renom;

Qu'un autre perde au Temple d'Apollon
Ce peu d'inſtans qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur eſclave faſtueux,
Toujours Auteur & jamais homme heureux:
Moi que le Ciel fit naître moins ſenſible
A tout éclat qu'à tout bonheur poſſible,
Je fuis du nom le dangereux lien,
Et quelques Vers échapés à ma veine,
Nés ſans deſſein & façonnés ſans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien:
Pluſieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au ſein fécond des Vergers renaiſſans,
Ne doivent point un tribut à l'Automne,
Tout leur deſtin eſt de plaire au Printems.
Ici pourtant de ma Philoſophie
Ne va point, Muſe, outrer le ſentiment;
Ne penſe pas que de la Poëſie
J'aille abjurer l'Empire trop charmant;
J'en fuis les ſoins, j'en crains la frénéſie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainſi, conduit ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permeſſe épand ſes eaux chéries,
Dans ces momens, mes vœux ne ſeront pas
D'être enlevé dans un char de lumiére

Sur ces Sommets où la Muſe guerriére
Qui chante aux Dieux les faſtes des combats,
La foudre en main enſeigna ſes myſtéres
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paiſible lieu,
Loin du Tonnere, & guidé par un Dieu,
Dans les détours d'un amoureux Bocage,
J'irai chercher ce ſolitaire ombrage,
Ce beau vallon où la Farre & Chaulieu
Dans les tranſports d'une volupté pure,
Sans préjugés, ſans faſtueux déſirs,
Près de Venus ſur un lit de verdure,
Venoient puiſer au ſein de la nature
Ces Vers aiſés, enfans de leurs plaiſirs;
Et ſans effroi du ténébreux Monarque,
Menant l'Amour juſqu'au ſombre Achéron,
Au ſon du Luth deſcendoient vers la barque
Par les Sentiers du tendre Anacréon.
Là, ſi je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les Poëtes des Graces;
Du mirthe ſeul chériſſant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous diſpenſe
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconſtance,
Je céderai les pénibles honneurs.

Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et s'immolant au soin de la memoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur?
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs & dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité?
Non, n'allons point, dans de lugubres veilles,
De nos beaux jours éteindre les rayons;
Pour enfanter de douteuses merveilles,
Tandis, helas! que l'on tient les crayons
Le Printems fuit; d'une main toujours prompte
La Parque file, & dans la nuit du tems
Ensevelit une foule d'instans
Dont le plaisir vient nous demander compte.
Qu'un Dieu si cher remplisse tous nos jours;
Et badinons seulement sur la Lyre,
Quand la beauté dans un tendre délire,
Ordonnera des chansons aux Amours.
Mais quelque rang que le sort me reserve,
Soit que je suive ou Thalie, ou Minerve,
Ecoute, Muse, & connois à quel prix

Je ſouffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.
Pour te guider vers la double colline,
De ces ſentiers previens-tu les hazards ?
L'illuſion faſcinant tes regards,
Peut t'égarer ſur la route voiſine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts :
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnaſſe on marchoit ſans dangers ;
Nul monſtre affreux n'infectoit les paſſages,
C'étoit l'Olympe & le Temple des Sages :
Là, ſur la Lyre, ou les Pipeaux legers,
De Philoméle égalant les ramages,
Ils allioient par de doux aſſemblages
L'eſprit des Dieux & les mœurs des Bergers ;
Connoiſſant peu la baſſe jalouſie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poiſon à la pure Ambroiſie ;
Et les Zéphirs de ces brillans côteaux,
Accoûtumés au doux ſon des guittares,
Par des accords infames ou barbares
N'avoient jamais reveillé les Echos ;
Quand, évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Stix deux Spectres abhorrés,
L'obſcénité, la noire calomnie

Oſant entrer dans ces lieux réverés,
Vinrent tenter des accens ignorés.
Au même inſtant les Lauriers ſe flétrirent,
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent;
Bien-tôt Phébus outré de ces revers,
Au bas du Mont de la docte Aonie
Précipitant ces Filles des Enfers,
Les réplongea dans leur ignominie
Et pour toujours inſtruiſit l'Univers,
Que la vertu, Reine de l'Harmonie,
A la décence, aux graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux Vers.
Pour retablir leur attente trompée,
Non loin de-là, leur adroite fureur
Sur les débris d'une roche eſcarpée,
Edifia dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnaſſe un phantôme impoſteur;
Là, pour groſſir leurs profanes Cabales,
Des Chaſtes Sœurs ces impures Rivales
L'encens en main, reçurent ſes Rimeurs
Proſcrits, exclus du Temple des Auteurs.
Ainſi jaloux des Abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs ſoins ont formé,
Le vil Frelon ſur des plantes immondes
Verſe ſans force un ſuc envenimé;
C'eſt-là qu'encor cent obſcurs Satyriques,

Cent Artiſans de fadaiſes lubriques ;
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le ſecret des plus ſombres réduits ;
Vont ſans témoins, forger ces folles rimes ;
Ces Vers groſſiers, ces monſtres anonymes ;
Tout ce fatras de Libelles pervers,
Dont le Batave infecte l'Univers.
O ! du Génie uſage trop funeſte !
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleſte
Fait pour chanter ſur des tons gracieux
Les Conquérans, les Belles & les Dieux ;
Chez une foule au Parnaſſe étrangere,
Soit ſi ſouvent le jargon de Mégére,
L'organe impur des plus lâches noirceurs ;
L'ame du crime, & la honte des mœurs !
Pourquoi faut-il que des pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même inſtant faſſent ſouvent éclore
Les ſucs mortels & les poiſons vengeurs !
Muſe, je ſçai que tu fuiras ſans peine
Les chants honteux de la licence obſcéne :
Faite à chanter ſans rougir de tes ſons,
Tu n'iras point chez cette infame Reine
Proſtituer tes naïves chanſons :
Mais de tout tems, un peu trop prompte à rire ;

Ton goût peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la Satyre ;
Ah ! loin de toi ces Cyniques excès !
Quelles douceurs en ſuivent les ſuccès,
Si, quand l'ouvrage a le ſceau de l'eſtime,
L'Auteur flétri, fugitif, déteſté,
Devient l'horreur de la ſociété ?

Je veux, qu'épris d'un nom plus légitime,
Que non content de ſe voir eſtimé,
Par ſon génie un Amant de la rime,
Emporte encor le plaiſir d'être aimé ;
Qu'aux régions à lui-même inconnues,
Où voleront ſes gracieux Ecrits,
A ce tableau de ſes mœurs ingénues,
Tous ſes Lecteurs deviennent ſes amis ;
Que diſſipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que ſans crime on peut plaire ;
Et réunir par un heureux lien
L'Auteur charmant & le vrai Citoyen.

En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvenal du ſiécle de LOUIS
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis,
Ce n'eſt point là que ma raiſon l'admire :
Et Deſpréaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les Autels du poëtique Empire

Ne ſeroit point au nombre de mes Dieux ;
Si de l'opprobre organe impitoyable ,
Toujours couvert d'une gloire coupable ,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets , des Cotins , des Pradons ;
Mânes plaintifs qui ſur le noir Rivage
Vont regrettant que ce Cenſeur ſauvage
Les enchaînant dans d'immortels accords ,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre écueil , Muſe , te reſte encore :
En évitant cet antre ténébreux
Où nourriſſant le feu qui la dévore
L'âpre Satyre épand ſon fiel affreux ,
Craint d'aborder à cette Plage aride ,
Où la louange au ton foible & timide ,
Aux yeux baiſſés , aux doucereux ſoûris ,
Vient chaque jour , ſous le titre inſipide
D'Odes aux Grands , de Bouquets aux Iris ,
A l'Univers préparer des ennuis.
Le Dieu du goût , au vrai toujours fidéle ,
N'exclut pas moins de ſa Cour immortelle
Le Complaiſant , le vil Adulateur
Que l'Envieux & le noir Impoſteur.
Pars , ç'en eſt fait ; que ce fil ſécourable
Te conduiſant au Lyrique ſéjour ,

Sauve tes pas du Dédale effroyable
Où mille Auteurs s'égarent ſans retour.
Dans ces vallons, ſi la troupe inviſible
Des froids Cenſeurs, des Zoïles ſecrets
Lance ſur toi ſes inutiles traits,
D'un cours égal pourſuis ton vol paiſible;
Par les fredons d'un Rimeur déſolé,
Que ton repos ne puiſſe être troublé;
Et ſans jamais t'avilir à répondre,
Laiſſe au mépris le ſoin de les confondre:
Rendre à leurs cris des ſons injurieux,
C'eſt ſe flétrir & ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidéle,
Devant tes yeux conſerve ce modéle:
Il eſt un Sage, un favori des Cieux,
Dont à l'envi tous les Arts, tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeuneſſe,
Et qui vainqueur du fuſeau rigoureux,
Poſſéde encor dans ſa mâle vieilleſſe
L'art d'être aimable & le don d'être heureux;
Long-tems la haine & la farouche envie,
En s'obſtinant à pourſuivre ſes pas,
Crurent troubler le calme de ſa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats:
Mais conſervant ſa douce indifférence,
Et retranché dans un noble ſilence,

De ſes Rivaux il trompa les projets ;
Pouvant les vaincre il leur laiſſa la Paix.
D'affreux Corbeaux lorſqu'un épais nuage
Trouble en paſſant le repos du Bocage,
Laiſſant les airs à leurs ſons glapiſſans,
Le Roſſignol interrompt ſes accens ;
Et pour reprendre une chanſon légére,
Seul il attend que le goſier touchant
D'une Dryade, ou de quelque Bergére
Réveille enfin ſa tendreſſe & ſon chant.
Prends le burin, & grave ces maximes :
Muſe, à ce prix je ſuis encor tes loix ;
A ce prix ſeul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des Sages & des Rois.
Toujours j'entends les Echos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Héliçon n'eſt plus qu'un vain tombeau ;
Que pour Phébus il n'eſt plus de Mécéne ;
Et qu'éloigné du Trône de la Seine,
En ſoupirant il éteint ſon flambeau.
Oui, je le ſçai, de profondes ténébres
Ont du Parnaſſe inveſti l'horiſon ;
Mais s'il languit ſous ces voiles funébres ;
Allons au vrai : quelle en eſt la raiſon ?
Peut-on compter qu'un Soleil plus propice

Ramenera ſur l'empire des Vers
Ces jours brillans nés ſous le doux auſpice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts ;
Quand ne ſuivant que des Muſes impies
Prenant la rage & le ton des Harpies,
Mille Rimeurs honteuſement rivaux,
Par leurs ſujets dégradent leurs travaux :
Ces noirs tranſports ſont-ils la Poëſie ?
Hé quoi ! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénéſie,
Et pour le Styx les lauriers ſont-ils faits !
N'accuſons point les aſtres de la France :
Pour ranimer leurs rayons éclatans,
Qu'au Mont ſacré, de nouveaux Habitans,
Rivaux amis, rendent d'intélligence
La vie aux mœurs, la nobleſſe aux talens ;
Ainſi bien-tôt nos rivages moins ſombres
D'un jour nouveau parés & réjouis,
Reverront fuir le ſommeil & les ombres
Où ſont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus ſçavantes Fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un Trône,
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roſes de la Paix,

Muſe, pour toi, dans l'union paiſible
De la ſageſſe & de la volupté,
Nymphe badine, ou Bergére ſenſible,
Viens quelquefois avec la liberté
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les ſuffrages
Que pour charmer ma ſage oiſiveté.

EPITRE
AU P. BOUGEANT,
JESUITE.

DE la paiſible ſolitude
Où, loin de toute ſervitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la Ville,
Si j'en voulois ſuivre le cours,
Et ſçavoir l'hiſtoire nouvelle
Du Domaine & des favoris
De la brillante bagatelle,
La Divinité de Paris,
Le dédale des avantures,
Les affiches & les brochures,
Les colifichets des Auteurs,
Et la gazette des couliſſes
Avec le Roman des Actrices,
Et les querelles des Rimeurs;

Je n'adreſſerois cette Epître
Qu'à l'un de ces oiſifs errans
Qui, chaque ſoir, ſur leur pupitre,
Rapportent tous les vers courans,
Et qui, dans le changeant empire
Des Amours & de la Satyre,
Acteurs, Spectateurs tour à tour,
Poſſédent toujours à merveille
L'hiſtoriette de la veille
Avec l'étiquette du jour.
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms ſublimes
Devant qui l'humble adulateur,
De ſes Muſes puſillanimes
Vient étaler la péſanteur,
Si je ſçavois louer en face,
Et dans un éloge impoſteur,
Au ton rampant de la fadeur
Faire deſcendre l'art d'Horace:
Mais du vrai ſeul trop partiſan,
Mon Apollon peu courtiſan,
Préfére l'entretien d'un ſage,
Et le ſimple nom d'un ami
Aux titres ainſi qu'au ſuffrage
D'un Grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que ſeroient mes foibles accens?

Ainſi que les Dieux qu'on adore,
Ils ſont au-deſſus de l'encens.
C'eſt donc vous ſeul que ſans contrainte,
Et ſans intérêt, & ſans feinte
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable Pere,
Vous, dont l'eſprit, le caractére
Et les airs ne ſont point montés
Sur le ton ſotement auſtére
De cent triſtes paternités
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légéreté,
Pour diſſimuler la miſére
D'un eſprit ſans aménité,
D'une ſageſſe minaudiére
Affichent la ſévérité;
Et ne ſortent de leur taniére
Que ſous la lugubre banniére
De la grave formalité;
Vous, dis-je, ce Pere vanté,
Vous, ce Philoſophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupille,
Et l'enfant de la liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet aſile,
Pour aller reprendre à la Ville
Les chaînes de la gravité?

Amant & Favori des Muſes,
Et pareſſeux conſéquemment ;
Je ne vous trouve point d'excuſes
Pour avoir fui ſi promptement,
Le déſir des bords de la Seine,
Soudain vous auroit-il repris ?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me perſuade ſans peine
Qu'on peut ſe paſſer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque Pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres Latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaiſes,
Immolant aux doctes fadaiſes
L'eſprit & la Félicité,
Partager avec privilége
Des Patriarches du Collége,
L'ennuyeuſe immortalité ?
Non, l'eſprit des aimables Sages
N'eſt point né pour les gros ouvrages
Souvent publics incognito ;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio :
Quoi ! ſur votre Philoſophie
Que les raïons de l'enjoûment

Faiſoient briller d'un feu charmant,
La prophane mélancolie
Auroit-elle malgré les Jeux,
Porté ſes nuages affreux ?
Martyr de la Miſantropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agrémens,
Qui nous fait ſupporter la vie,
Les entretiens où tout ſe plie
Au naturel des ſentimens,
Les doux tranſports de l'harmonie,
Et les jeux de la Poëſie,
Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie ;
Et par quelle bizarrerie
Anachoréte Cazanier,
Pour aller encore eſſuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois & de Pomar !
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le Sage & l'Heureux,
Pour vous condamner au ſilence
Loin de ces biens & de ces jeux
Dont la tranquille jouiſſance
Proſcrite chez le peuple ſot,

Diſtingue le mortel qui penſe,
De l'Automate & du Cagot ;
Et quand l'eſprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philoſophique
Verſer le poiſon létargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'allégreſſe
Que le bandeau de la triſteſſe
Se fût répandu ſur vos yeux ;
Mais pourquoi donner au myſtére,
Pourquoi reprocher au hazard
De ce prompt & triſte départ
La cauſe trop involontaire ?
Oui, vous ſeriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque Belle,
Je lui dirois peut-être auſſi
Que depuis ſa fuite cruelle
Les Oiſeaux languiſſent ici ;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile,
Qu'on n'entend plus les chalumeaux,
Qu'on ne connoît plus les échos ;
Enfin la longue kyrielle
De tout le Phebus ancien :
Et ſans doute il n'en ſeroit rien ;

Tous les moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions :
Sans chagrines reflexions
Les Amours songeroient à plaire ;
Mirtyle toujours plus heureux
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa Bergére,
Et les ruisseaux, apparemment,
Entre les fleurs & la fougére
N'en iroient pas plus lentement ;
Mais, sans ces fadeurs de l'Idile,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vû d'Automne plus charmant.
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaisir avec chaque Aurore
Renaît sur ces vallons chéris ;
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris ;
Et pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût, guidé par la finesse,
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.

Tour à tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuſeaux, le pinceau docile
Avec l'aiguille de Pallas;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres pareſſeux avec moi
Font un ſermon contre l'ouvrage:
Où, ſans projet, ſans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou foux à l'uniſſon,
Joignent la flute à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le ſublime à la chanſon.
Hors la louange & la Satyre,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la Lyre
Juſqu'aux ſoupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine
Juſqu'au folâtre Triolet.
Que l'inſipide ſimétrie
Regle la Ville qu'elle ennuye;
Que les tems y ſoient concertés,
Et les plaiſirs même comptés,
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie

Ne

Ne ſont point les Dieux des hameaux ;
Au poids de la triſte Satyre
On n'y péſe point tous les mots,
Et ſi l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos ;
Tout y fait des plaiſirs nouveaux,
Le hazard, l'inſtant les décide,
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole ſoudain ;
Et ſans prévoir le lendemain,
Dans ce ſilence ſolitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déja le noir Sagittaire,
Couronné de triſtes frimats,
Vient bannir Flore déſolée,
Et qu'avec Pomone exilée
L'Aſtre du jour fuit nos climats ;
Oui, malgré ces métamorphoſes,
Nos bois ſemblent encor naiſſans ;
Zéphir n'a point quitté nos champs :
Nos jardins ont encor des roſes ;
Où regnent les amuſemens
Il eſt toujours des fleurs écloſes,
Et les plaiſirs ſont le Printems.
Echappé de votre hermitage,
Et ſur ce fortuné rivage

Porté par les ſonges légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embelliſſent ces Vergers; *
Eleve ici de la nature,
L'Art lui prêtant ſes ſoins brillans,
Y forme un Temple de verdure
A la Déeſſe des Talens.
Sortez du ſein des Violettes,
Croiſſez, feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes ſécrettes
Aux plus doux accords deſtinés!
Ma Muſe pour vous attendrie
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les valons, les montagnes,
Toute la Scène des campagnes
Prend une ame, & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout eſt mort, tout eſt ſolitaire;
Un bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
Un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire;
Les Zephirs ne font que du bruit,
Aux yeux que Calliope éclaire,

* *Boſquet de Minerve, récemment ajouté aux Jardins de C** deſſinés par le célébre Le Nôtre.*

Tout brille, tout penſe, tout vit;
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives,
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un Berger;
Ces fougéres ſont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des Belles transformées;
Ces Papillons ſont des amours.
Mais pourquoi ma raiſon oiſive
D'une Muſe qui la captive,
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle ſur cette rive
Des objets au Sage étrangers,
Sans fixer ſa vûe attentive
Sur l'exemple de ces Bergers?
Si dans l'impoſture éternelle
De nos menſonges enchanteurs,
Il reſte encor quelqu'étincelle
De la nature dans nos cœurs;
Sauvés du ſéjour des preſtiges,
Et cherchant ici les veſtiges
De l'antique ſimplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons ſi ce que nous ſommes
Vaut ce que nous avons été;
Et ſi, malgré leur douceur pure,

Ces biens pour toujours ſont perdus,
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'eſt plus.
Oui, chez ces Bergers, ſous ces hêtres,
J'ai vû dans la frugalité,
Les dépoſitaires, les maîtres
De la douce félicité;
J'ai vû dans les fêtes champêtres,
J'ai vû la pure volupté
Deſcendre ici ſur les cabanes,
Y répandre un air de gaité,
De douceur & de vérité,
Que n'ont point les plaiſirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Parmi le faſte & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ſes plus beaux jours,
Avec de l'eſprit & des graces,
S'ennuye au milieu des amours;
Ici j'ai vû la tendre Liſe,
A peine en ſon quinziéme Eté,
Sans autre eſpoir que la franchiſe,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuſe, plus ſatisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux ſons d'une muſette;

Et parmi les plus ſimples jeux,
Portant le plaiſir dans ſes yeux,
Ecrit des mains de la nature,
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'impoſture,
A l'œil trompeur & concerté
D'une Coquette faſtueuſe
Qui, par un ſourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître être heureuſe,
Et jouer la vivacité.
Qu'on cenſure ou qu'on favoriſe
Ce goût d'un bonheur innocent;
Pour répondre à qui le mépriſe,
Qu'il nous ſuffiſe que ſouvent
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Liſe,
Et voler du ſein des grandeurs
Sur un lit de mouſſe & de fleurs.
Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux! monument durable
De la pauvreté reſpectable
Et des amours de leurs ayeux;
O toi! qui depuis la durée
De trente luſtres révolus,
Couvre de ton ombre ſacrée
Leurs danſes, leurs jeux ingénus;

Sur ces bords depuis ta jeuneſſe
Juſqu'à cette verte vieilleſſe,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité premiére
Fuir devant la fauſſe lumiére
De mille brillantes erreurs ?
Non, chez cette race fidéle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle,
Lorſque tu n'étois qu'arbriſſeau :
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur hiſtoire
Les mœurs de leur poſtérité.
Triomphe regne ſur les âges,
Echappé toujours aux ravages
D'Eole, du fer & des ans,
Fleuri juſqu'au dernier printems ;
Et dure autant que ces rivages ;
Au chêne, au cédre faſtueux
Laiſſe les triſtes avantages
D'orner des Palais ſomptueux :
Les lambris couvrent les faux ſages,
Tes rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'inſtruit par la droiture
Et par la ſimple vérité,

Mon esprit toujours enchanté,
Pénétre au sein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté;
Helas! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le plaisir vole, le tems fuit;
Et bien-tôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les Jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit!
Trop tôt, hélas! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asile,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux cahos de la Ville;
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable,
Sujet de gêne & de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié!
Mais outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes,
Et de la Ville & de la Cour,
Il est un fatal appanage

De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux,
Le funeſte Apollon ménage
A ſes Eleves malheureux!
Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés ſont l'idole,
Déja je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie,
Par l'importune Poëſie
Malgré moi-même un peu connu;
Déja j'entends les périodes,
Et les queſtions incommodes,
De ces Furets de Vers nouveaux,
De ces Copiſtes généraux,
Qui, perſuadés que l'étude
Me tient abſent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma ſolitude
A l'oiſiveté de leur voix:
Hé bien! me dit l'un, dont l'Idile
Enchante l'eſprit doucereux,
„ Sans doute, éléve de Virgile,
„ Sur des pipeaux harmonieux,
„ De Licidas & d'Amarile
" Vous aurez ſoupiré les feux?
„ Vous aurez chanté les beaux yeux,
„ Les premiers ſoupirs de Silvie,

„ Et des bouquets de la prairie
„ Vous aurez orné ſes cheveux ;
„ Qu'apportez-vous ? point de myſtere ;
(Me vient dire avec un ſouris
Quelque Suivant de beaux-eſprits ?
Inſecte & tyran du Parterre)
„ L'ouvrage eſt-il pour Thomaſſin ;
„ Pour Peliſſier ou pour Goſſin ?
Je fuis, j'échappe à la pourſuite
De ces Colporteurs trop communs ;
Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
D'autres lieux, d'autres importuns
„ Enfin, dit-on, de votre abſence
„ Revenez-vous un peu changé ?
„ Du ſommeil de la négligence
„ Votre eſprit enfin dégagé
„ Immolera-t'il l'indolence
„ Aux ſuccès d'un travail rangé ?
Ainſi déclame ſans juſteſſe
Contre les droits de la pareſſe
Un froid Cenſeur qui ne ſent pas
Que, ſans cet air de douce aiſance,
Mes Vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs pareſſeux de France
Les ſeuls Juges dont je fais cas.

Par l'étude, par l'art ſuprême
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits ;
Pour moi, dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes eſprits :
On n'eſt jamais bien que ſoi-même ;
Et me voilà tel que je ſuis.
Imprimés, affichés ſans ceſſe,
Et s'entrechaſſant de la Preſſe,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits ſtériles
Et d'opuſcules puériles
Auſquels ſans doute ils ſurvivront ;
A cette abondance cruelle,
Je veux toujours en vérité
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la ſtérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuiſe en rameaux ſuperflus,
Que ce myrthe tendre & docile
Qui croiſſant ſous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit négligemment,
Et ſe couronne lentement.
Il eſt vrai qu'en quittant la Ville,
J'avois promis que, plus tranquille

Et dans moi-même enſeveli,
Je ſçaurois, diſciple d'Horace,
Unir les Nymphes du Parnaſſe
Aux Bergéres de Tivoli;
J'avois promis, mais tu t'abuſes,
Si tu comptes ſur nos diſcours,
Cher ami, ſes ſermens des Muſes
Reſſemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du Philoſophe & du Berger,
Trois mois j'ai vécu ſans ſonger
Qu'Apollon fût encore au monde,
Et je t'avoue ingénûment
Que trés-peu fait à voir l'Aurore
Que j'apperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclorre
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon ſerment.
Toi, dont la ſageſſe riante
Souffre & ſeconde nos chanſons,
Ami, ſur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux ſons:
Dès qu'entraînés par l'habitude,
Au ſéjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,

Chez un Eleve d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambroiſie,
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie,
Que la bonne Philoſophie
Permet à ſes vrais Nourriſſons:
Cette Anacréontique Orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie & du ſentiment,
Ne ſera point aſſurément
De ces fêtes ſombres & graves,
Où périt la vivacité,
Où les agrémens ſont eſclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la péſante autorité;
Nous n'y choiſirons point pour guide
Cette raiſon froide & timide,
Qui toiſe impitoyablement
Et la penſée & le langage,
Et qui, ſur les pas de l'uſage,
Rampe géométriquement:
Loin du myſtére & de la gêne,
Penſant tout haut & ſans effort,
Admettant la raiſon ſans peine
Et la ſaillie avec tranſport:

D'une Ville tumultueuſe
Nous adoucirons le dégoût,
La raiſon eſt par-tout heureuſe ;
Le bonheur du ſage eſt par-tout ;
Et puiſqu'il faut du ton ſtoïque
Egayer la ſévérité,
La Ville, malgré ma critique
Et l'éloge du ſort ruſtique
Reverra mon cœur enchanté ;
Dans ſes caprices agréables,
Et dans ſon brillant le plus faux ;
Paris a des charmes ſemblables
A ces Coquettes adorables,
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi ! tandis que ma penſée,
Plus légére que le Zéphir,
Folâtre à la fois & ſenſée,
Vole ſur l'aîle du plaiſir,
Dieux ! Quelle nouvelle ſemée
Subitement dans l'Univers
Vient glacer mon ame allarmée ;
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre ſur mes Vers ?
Sur un char funébre portée,
Des graces en deuil eſcortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,

Sur les triſtes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des Mortels le plus adorable,
L'Ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le Dieu même du ſentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi, mon guide & mon modéle,
Durable objet de ma douleur,
Toi, qui malgré la mort cruelle,
Reſpires encor dans mon cœur,
Illuſtre Ariſte, ombre immortelle,
Ah! ſi du ſéjour de nos Dieux,
Si de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les ombres ſatisfaites
Des Sévignés, des La-Fayetes,
Des Vendômes & des Chaulieux,
Tu daignes, ſenſible à nos Rimes,
Abaiſſer tes regards ſublimes
Sur le deuil de ces triſtes lieux;
Et ſi de l'éternel ſilence
Traverſant le vaſte ſéjour,
Un Dieu te porte dans ce jour,
La voix de ma reconnoiſſance,

* *L'Evêque de Lucon.*

Pardonne au légitime effroi,
Au ſombre ennui qui fond ſur moi,
Si dans les faſtes de mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
Des Vers immortels comme toi :
Moi qui voudrois en traits de flâme
Graver aux yeux de l'avenir,
Ma tendreſſe & ton ſouvenir,
Comme ils reſteront dans mon ame
Gravés juſqu'au dernier ſoupir ;
J'irois dans le temple des Graces
Laiſſer d'inéfaçables traces
De cette ſenſible bonté,
L'amour, le charme de notre âge ;
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'humanité ;
Mais, à travers ces voiles ſombres,
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le ſilence du tombeau,
Puis-je ſoutenir le pinceau ?
Que les beaux Arts, que le Portique,
Que tout l'empire Poëtique,
Où ſouvent tu dictas des loix,
Avec la Seine inconſolable,
Pleurent une ſeconde fois
La perte trop irréparable
D'Ariſtippe, d'Anacréon,

D'Atticus & de Fénelon ;
Pour moi, de ma douleur profonde,
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter.
Sur l'Urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printems je veux répandre
Le tribut des premiéres fleurs ;
Et puiſqu'enfin je perds le Maître
Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les myſtéres les plus ſecrets,
Je vais à tes ſombres Ciprès,
Suſpendre ma lyre, & peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

EPITRE
A MA SŒUR,
SUR MA CONVALESCENCE.

TOi que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du ſein de ta Patrie ;
Et qui portant encor dans ton ame attendrie
Du ſpectacle de mon malheur
La douloureuſe rêverie,
Après mon péril même en conſerve l'horreur ;
Renais, rappelle la douceur
De ton allégreſſe chérie,
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
Mais quoi ! ſuis-je encor fait pour nommer l'allégreſſe,
Et pour en chanter les appas,
Moi, qui depuis deux mois de mortelle triſteſſe
Ai vû ſur ma demeure éteinceler ſans ceſſe
La faux ſanglante du Trépas ?
Par les ſonges du ſombre Empire,
Enfans tumultueux du bizarre délire,

Ce ſeroit déployer ſur la naiſſante Aurore
Du ſoir d'un jour obſcur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une Couronne de Ciprès.
Qu'attens-tu cependant ? Tu veux que ma mémoire,
Retournant ſur des jours d'allarmes & d'ennuis,
T'en faſſe la pénible hiſtoire ;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête ?
C'eſt rappeller mon ame aux portes de la mort.
J'y conſens, mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le Port.
Sur ſes rameaux briſés & ſemés ſur la terre,
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naiſſans,
Et relevé des coups d'Eole & du tonnerre,
Il compte de nouveaux printems.
Le jour a reparu. Rien n'eſt long-tems extrême.
Tel étoit mon affreux tourment ;
J'ai ſouffert plus de maux au bord du monument
Que n'en apporte la mort même ;
La douleur eſt un ſiécle, & la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le ſein des arts & des amours,
De la ſanté la plus brillante
Je vis en un inſtant s'éteindre les beaux jours.

Ainſi d'un ruiſſeau pur la Nayade éplorée
Dans une froide nuit par le fougueux Borée
Dans ſes plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtriére
Comptant les pas du tems trop lents aux malheureux,
Quarante fois de la lumiére
J'ai vû diſparoître les feux,
Quarante fois dans ſa carriére
J'ai vû rentrer l'Aſtre des Cieux:
Et dans un ſi long intervale,
La Parque d'une main fatale,
Arrachant de mes yeux les paiſibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos:
Par le ſouffle brûlant de la fiévre indomptée,
Chaque jour ma force emportée
Renaiſſoit chaque jour pour des tourmens nouveaux;
Dans la Fable de Prométhée
Tu vois l'hiſtoire de mes maux.
Après l'effroi qui ſuit l'attente du ſupplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auſpice,
Où de l'humanité j'épuiſai les douleurs,
Couché ſur un bucher & l'Autel & le Trône
D'Eſculape & de Tiſiphone,
Courbé ſous le pouvoir de leurs Prêtres cruels,
J'ai vû couler mon ſang ſous les couteaux mortels;

Mon ame s'avança vers les rivages ſombres ;
Mais quel rayon lancé du ſein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des Ombres,
Vint ranimer mes ſens ſur ces ſanglans Autels!
Je crus ſortir du noir abîme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré;
Je trompai le trépas, ainſi qu'une victime
Que frappe un bras mal aſſuré;
Inutilement pourſuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les reſtes de ſa vie
Aux coups du Sacrificateur.
Il eſt une jeune Déeſſe,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus,
Elle écarte les maux, les langueurs, la foibleſſe;
Sans elle la beauté n'eſt plus;
Les Amours, Bacchus & Morphée
La ſoutiennent ſur un trophée
De myrthe & de pampres orné,
Tandis qu'à ſes pieds abattue
Rampe l'inutile ſtatue
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'Univers, charme de nos années,
Heureuſe & tranquille SANTE'!
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon eſprit ſa plus vive clarté,
Quand prodigue des dons d'une courte jeuneſſe,

Ne portant que la honte & d'amères douleurs
A la précoce veilleſſe,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs,
Je vais ſacrifier dans ton Temple champêtre,
Loin des Cités & de l'ennui,
Tout nous appelle aux champs; le Printems va
renaître
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la ſageſſe & du plaiſir,
Avec quel goût je vais cueillir
La premiére épine fleurie,
Et de Philoméle attendrie
Recevoir le premier ſoupir!
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque inſtant va s'embellir,
Mon ame trop long-tems flétrie,
Va de nouveaux s'épanouir,
Et loin de toute rêverie,
Voltiger avec le Zéphir.
Occupé tout entier du ſoin, du plaiſir d'être,
Au ſortir du néant affreux,
Je ne ſongerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mouſſe & ces fougéres
Qui ſeront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres Bergéres.

Et l'autel des heureux Amours.
O jours de la Convaleſcence!
Jours d'une pure volupté!
C'eſt une nouvelle naiſſance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaiſirs ont volé dans mon ame;
J'adore avec tranſport le céleſte flambeau;
Tout m'intéreſſe, tout m'enflâmme,
Pour moi l'Univers eſt nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'exiſtence;
A l'heureuſe Convaleſcence
Pour de nouveaux plaiſirs donne de nouveaux ſens;
A ſes regards impatiens
Le cahos fuit; tout naît; la lumiere commence,
Tout brille des feux du printems;
Les plus ſimples objets, le chant d'une Fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraicheur d'une violette,
Mille ſpectacles, qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Tranſportent aujourd'hui, préſentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émouſſe dans l'habitude
L'Amour s'endort ſans volupté;
Las des mêmes plaiſirs, las de leur multitude;

Le

Le ſentiment n'eſt plus flatté ;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive Orgie,
L'eſprit ſans force & ſans clarté
Ne trouve que la léthargie
De l'inſipide oiſiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes & d'yvreſſe,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour,
Entre la Jeuneſſe & l'Amour,
Dans le néant de la moleſſe
Dort & végéte tour à tour.
Liſis depuis long-tems plongé dans les ténébres,
Entre Hypocrate & les ennuis,
Libre de leurs chaînes funébres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Obſerve-les tous deux dans une même fête :
Cléon n'y paroîtra que diſtrait ou glacé ;
Tout gliſſe ſur ſes ſens, nul plaiſir ne s'arrête
Au fond de ſon cœur émouſſé.
Tout charmera Liſis ; cette Nymphe eſt plus belle,
Cette Syréne a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle,
Ces Convives joyeux ſont la troupe immortelle ;
Cette Brume charmante eſt la Divinité,
Cléon eſt un Sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du ſentiment, des ardeurs, des tranſports ;
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des déſirs : infructueux efforts !

Mahomet eſt au rang des morts.
Liſis dans ſes ardeurs nouvelles
Eſt un voyageur de retour;
Eloigné des jeux & des Belles,
Le plus triſte Vaiſſeau fut long-tems ſon ſéjour:
Il touche le rivage; à l'inſtant tout l'invite,
Et pour Liſis dans ce beau jour
La premiere Philis des hameaux d'alentour,
Et la Sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.

EPITRE
A. M. ORRY,
CONTROLEUR GÉNÉRAL.

NOUVEL an, complimens nouveaux
Eternel cérémonie.
Inépuiſables Madrigaux,
Vers dont on endort ſon Héros,
Courſes à la Cour qu'on ennuye;
Faut-il qu'un Sage s'aſſocie
A la proceſſion des Sots?
Auſſi, bien moins pour ſatisfaire
Un uſage faſtidieux,
Que reconnoiſſant & ſincére
Pour un Miniſtre généreux,
J'aurois de la naiſſante année
Donné ſa premiére journée
A lui porter mes premiers vœux;
Si par la biſe impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fuſſe trouvé pris,

Et ſi, ſur l'avis déteſtable
D'un vieil Empirique pendable,
Je ne me fuſſe encor muni.
Des feux d'une fiévre effroyable,
Que je n'aurois point eu ſans lui.
Or, dans les chimères qu'inſpire
Un tranſport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
Je m'en ſouviens, j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres,
Par Hypocrate empoiſonné,
J'étois où giſſent nos Ancêtres.
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe,
Qui pour paſſer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occuppant peu, m'ennuyant fort,
Et ne ſçachant enfin que faire:
Car, que fait-on quand on eſt mort?
Je rappellois ma vie entiére,
Et ne reprochois rien au ſort;
Non, ſi par la Métempſicoſe,
Me diſois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux
Et que le choix ſuivit mes vœux,
Je ne ferois rien autre choſe
Que ce que m'avoient fait les Dieux;

Par un Miniſtre digne d'eux,
Sans projet, ſans inquiétude,
Libre de toute ſervitude,
Cherchant tour à tour & quittant
Et le monde & la ſolitude,
Entre les plaiſirs & l'étude
Je vivois obſcur & content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous qui recevez mon hommage,
D'un loiſir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité;
Ainſi gravée en traits de flâme
La gratitude de mon ſort,
Immortelle comme mon âme,
Me ſuivra juſqu'au ſombre bord.

VERS
SUR LA TRAGEDIE
D'ALZIRE.

QUELQUES ombres, quelques défauts
Ne déparent point une Belle ;
Trois fois j'ai vû la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agrémens nouveaux.
Aux regles, me dit-on, la Piece eſt peu fidelle,
Si mon eſprit contr'elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle ;
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le goût par-tout divers marche ſans regle sûre.
Le ſentiment ne va point au hazard :
On s'attendrit ſans impoſture ;
Le ſuffrage de la nature
L'emporte ſur celui de l'art.
En dépit du Zoïle & du Cenſeur auſtére,
Je compterai toujours ſur un plaiſir certain,
Lorſqu'on réunira la Muſe de Voltaire
Et les graces de la Gauſſin.

VERS
SUR LES TABLEAUX
Exposés à l'Académie Royale de Peinture. *

SI l'on croit les plaintes chagrines
De quelques Frondeurs décriés,
Et les Satyres clandeſtines
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le goût, les arts les plus brillans,
Tout meurt ſous des Dieux indolens;
Et, dévoués à l'opulence,
Nos jours raménent l'ignorance
Sur la ruine des talens.
Mais quelle lumiére nouvelle
Diſſipe le ſommeil des Arts!
De la divinité d'Apelle
Le Temple s'ouvre à mes regards!
Naiſſez, ſortez de vos ténébres,
Eléves de cet art charmant,
Qui de la nuit du monument,
Sauve les ſpectacles célébres,

* *Au mois de Septembre* 1737.

Et fixe la légéreté
De la fugitive beauté :
De vos Maîtres, que dans ce temple
La Patrie honore & contemple,
Diſtinguez, ſaiſiſſez les traits ;
Et, par le talent & l'exemple,
Elevés aux mêmes ſuccès,
D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux ;
C'eſt la ſeule gloire certaine,
Et l'avenir n'eſt rien pour nous.
Si dans cette illuſtre carriére,
La Peinture ſur ſes autels,
De Rigault ni de Largiliére,
N'offre point les traits immortels ;
A juſte titre elle a pû croire
Que c'étoit aſſez pour ſa gloire,
Aſſez pour enſeigner ſes loix,
D'offrir les Coypels, les de Troys ;
Et de conduire ſur ſes traces
Vanlo, le fils de la gaîté,
Le Peintre de la volupté,
Et Nattier l'éléve des graces,
Et le Peintre de la beauté.
Quel préſage pour Polhiminie !
La gloire des Dieux du pinceau,
A la Reine de l'harmonie

Annonce un triomphe nouveau ;
Après les exploits de Bellone,
Sous le regne du dernier Mars,
La même main guidoit au Trône
Les Racines & les Mignards ;
Vous donc, & l'Ame & le Mécène
Des progrès d'un Art fortuné,
Ouvrez des Muſes de la Seine
Le Sanctuaire abandonné :
Des Amans de la Poëſie
Qu'on y dépoſe les travaux,
Et que, ſans baſſe jalouſie,
Admirateurs de leurs rivaux,
Ils y partagent l'ambroſie :
Par de réciproques ſecours
Augmentant leur clarté féconde,
Les Aſtres éclairent le monde
Sans ſe combattre dans leur cours.
Crébillon, des Royaumes ſombres (*a*)
Nous peindra les plaintives ombres,
Et les célébres malheureux :
Voltaire du tendre Eliſée (*b*)
Peindra les Mânes généreux :
Et, deſcendu de l'Empirée,
Rouſſeau viendra peindre les Dieux : (*c*)
Quelques favoris de Thalie

(a) *La Tragédie.* (b) *Le Poëme Ep.* (c) *L'Ode.*

Sçauront avec légéreté
Crayonner l'erreur, la folie, (a)
L'hiſtoire de l'humanité.
Des fleurs, un myrthe, une Bergére
Seront les jeux de mes crayons;
Ou ſi Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ſes rayons,
J'offrirai l'image chérie
D'un Miniſtre à qui la Patrie,
Dans ſes combats & ſes ſuccès,
Dût l'abondance, l'induſtrie,
Et l'éclat des jours de la paix,
Et qui, protecteur du génie,
Va, dans le ſilence de Mars,
Rendre les beaux Arts à la vie,
Et rendre Colbert aux beaux Arts.

(a) *La Comédie.*

Ut Pictura Poëſis erit. Horat.

LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

PRECIEUX Jours dont fut ornée
La Jeuneſſe de l'Univers,
Par quelle triſte deſtinée
N'êtes-vous plus que dans nos Vers?

Votre douceur charmante & pure
Cauſe nos regrets ſuperflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'eſt plus.

La Terre, auſſi riche que belle,
Uniſſoit dans ces heureux tems
Les fruits d'une Automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel Printems.

Tout l'Univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient Bergers,
Les noms de Sujet & de Maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juſte indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages;
L'ombre des Saules leurs Lambris,
Les Temples étoient des bocages,
Les Autels des gazons fleuris.

Les Dieux deſcendoient ſur la terre,
Que ne ſouilloient aucuns forfaits,
Dieux moins connus par le tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point, dans ces années,
Vices, crimes tumultueux:
Les paſſions n'étoient point nées,
Les plaiſirs étoient vertueux.

Sophiſmes, erreurs, impoſture,
Rien n'avoit pris votre poiſon,
Aux lumiéres de la nature
Les Bergers bornoient leur raiſon.

Sur leur République champêtre
Regnoit l'ordre: image des Cieux,
L'homme étoit ce qu'il devoit être:
On penſoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'Aréopages,
Ni de Capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais ſages,
Puiſqu'ils étoient les vrais heureux?

Ils ignoroient les Arts pénibles
Et les travaux nés du beſoin;
Des Arts enjoués & paiſibles
La culture fit tout leur ſoin.

La tendre & touchante harmonie
A leurs jeux doit ſes premiers airs;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ſes premiers Vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains déſirs,
Les eſpérances inquiétes,
Les longs remords des courts plaiſirs.

L'intérêt, au ſein de la terre,
N'avoit point ravi les métaux,
Ni ſoufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins ſur les eaux.

Les Paſteurs dans leur héritage,
Coulant leurs jours juſqu'au tombeau,
Ne connoiſſoient que le rivage
Qui les avoient vûs au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Paſſoient leur jeuneſſe ſans vices,
Et leur vieilleſſe ſans regrets.

La mort, qui pour nous a des aîles,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des cauſes criminelles
Ne hâtoient ſes coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts,
Une Amante étoit la conquête,
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu Berger, alors modeſte,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeſte
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les crimes, les pâles allarmes
Ne marchoient point devant ſes pas,
Il n'étoit point ſuivi des larmes,
Ni du dégoût ni du trépas.

La Bergére aimable & fidéle
Ne ſe piquoit point de ſçavoir:
Elle ne ſçavoit qu'être belle,
Et ſuivre la loi du devoir.

La fougére étoit ſa toilette,
Son miroir le criſtal des eaux,
La jonquille & la violette
Etoient ſes atours les plus beaux.

On la voyoit dans ſa parure
Auſſi ſimple que ſes brébis,
De leur toiſon commode & pure
Elle ſe filoit des habits.

Elle occupoit ſon plus bel âge
Du ſoin d'un troupeau plein d'appas,
Et ſur la foi d'un chien volage,
Elle ne l'abandonnoit pas.

O règne heureux de la nature,
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours!
Juſtice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous regné toujours?

Sort des Bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce ſort ſi doux:
Un peuple vil de miſérables
Vit Paſteur ſans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimére?
Ce charmant ſiécle a-t'il été?
D'un Auteur, témoin oculaire,
En ſçait-on la réalité?

J'ouvre les faſtes : ſur cet âge
Partout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du Sang de ſon premier Berger ;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'eſt donc qu'une belle fable :
N'envions rien à nos Ayeux ;
En tout tems l'Homme fut coupable ;
En tout tems il fut malheureux.

ODE I.

AU ROY,

SUR LA GUERRE. *

AInſi les Héros de Solime
Reſpectoient le ſang des Humains ;
Ainſi, pour déſarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains :
A l'ombre des ſacrés Portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas ;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de ſanglantes funérailles,
Pouvoit ſeul conduire leurs pas.

Toujours l'Ange de la Victoire
Précédoit leurs fiers Bataillons,
Toujours les ailes de la Gloire
Repoſoient ſur leurs Pavillons ;
Tels ſont les exploits & les fêtes
Que l'Aurore de tes Conquêtes,

* *En 1733.*

GRAND ROY, préſage à tes beaux jours,
Des Princes, l'honneur de ſon Temple,
Le Ciel te voit ſuivre l'exemple,
Il te doit les mêmes ſecours.

Combattre & vaincre ſans juſtice,
De tous les Rois être ennemi,
C'eſt être Héros par caprice,
C'eſt n'être Héros qu'à demi:
Loin de nous ces vainqueurs biſarres,
Qui de leurs ſujets, Rois barbares,
Mépriſent les cris douloureux;
Loin cette gloire trop funébre,
Qui pour les jeux d'un fou célébre,
Fait un peuple de malheureux.

La France, exempte de ces craintes,
Souſcrit aux vœux de ta vertu,
Ses palmes ne ſeront point teintes
D'un ſang à regret répandu;
Inſtruite que tu dois tes armes
Au ſort du Monde, à ſes allarmes,
Aux égards d'un auguſte amour,
Sa fidélité s'intéreſſe
A cette Héroïque tendreſſe
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins ſenſibles aux conquêtes vaſtes

Qu'à l'heureux ſort de tes Sujets,
Tu faiſois écrire tes faſtes
Par la main ſeule de la Paix;
Mais le Souverain des Armées
Veut que tes mains plus renommées
De Lauriers chargent ſes Autels;
Prens la foudre, & montre à la Terre
Que ton cœur n'épargnoit la Guerre
Que pour épargner les Mortels.

Quels plus équitables Trophées
Que ceux que va dreſſer ton bras
Sur les diſcordes étouffées, *
Sur un reſte de cœurs ingrats?
En vain l'envie, au pas oblique,
D'une ſuprême République
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De ſécourir ſa liberté.

Tu ne paroîs dans la carriére
Que pour diſſiper ces complots,
Et lever l'injuſte barriére
Qui ferme un Trône à ſon Héros;
Secondés par d'heureux Miniſtres,

* *La Pologne.*

Tu brises ces trames sinistres ;
Qu'il régne, ce Roi vertueux !
Sa gloire étoit moins bien fondée
Et sa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipse légére
De son Empire étincelant,
Du sein de l'ombre passagére
L'Astre du jour sort plus brillant :
Tel vers les régions de l'Ourse
STANISLAS reprenant sa course,
Eclatte enfin dans tout son jour :
Nos cœurs s'envolent à sa suite :
Et jusqu'aux Chars errans du Scithe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suéde en vain désire, *
Si quelque soin touche les Morts,
Ombre que la Vistule admire :
Que ne reviens-tu sur ses Bords ?
Ton aspect, domptant la furie,
Dans les Antres de Sibérie
Replongeroit leurs Habitans ;
Mais tandis que je te rappelle,
STANISLAS, dans l'ombre éternelle,
A précipité ces Titans.

* *Charles XII.*

Il regne. Agile Renommée,
J'entens ta triomphante voix;
La Rebellion désarmée,
Tombe, & se range sous ses loix:
Que la brigue s'anéantisse!
Dissipe, céleste Justice,
Un Fantôme de Royauté;
Assure à son unique Maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un Trône deux fois mérité.

Noble Compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre Epoux,
Les Cieux t'appellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux;
Ton goût, tes vertus revérées,
Tes graces paroient nos contrées:
Tu vas emporter nos regrets:
Heureux, en perdant ta préſence,
Que l'Esther, qu'adore la France,
Te retrace dans ses attraits.

Ainsi, des Rois, ton Nom suprême,
Puissant LOUIS, est le soutien:
En défendant leur Diadéme,
Tu relèves l'éclat du tien:
Où sont ces Rivaux indomptables

Qui bravoient tes vœux équitables ?
Qu'ils paroiſſent à nos regards !
Mais quoi ! Leurs Cohortes craintives
Ont déja déſerté leurs Rives,
Et tu regnes ſur leurs Remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fut encor celui d'un Roy,
Qui ſçût impoſer à la terre
Un ſilence rempli d'effroy ?
France, ſi long-tems aſſoupie,
Va foudroyer leur ligne impie
En ſouveraine des combats :
Et compte encor ſur leurs murailles
Tes Triomphes par tes Batailles,
Et tes Héros par tes Soldats.

Mânes François, mânes illuſtres,
Vous vainquez dans vos nourriſſons :
Dans un loiſir de quatre luſtres
Vos faits ont été leurs leçons ;
Ils rentrent, héritiers fidéles
Dans ces altiéres Citadelles
Où la gloire porta vos loix ;
Au ſein des palmes de nos Peres,
De leurs fils les deſtins proſpéres
On fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favoriſa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Conſole tes flots en courroux;
De l'Eridan l'onde enchaînée
Va partager ta deſtinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'eſt la Victoire;
Il fut Héros, il l'eſt encor;
Un nouveau trait s'offre à l'hiſtoire;
Un Achile dans un Neſtor:
Sûr de remettre l'Aigle en fuite,
Fait à vaincre, il méne à ſa ſuite
Les Amours devenus guerriers;
Et les Ris, en caſques de roſes,
Dans ſon ſecond Printems écloſes,
Portent ſa foudre & ſes lauriers.

A ſa belliqueuſe allégreſſe
Les Vieux Vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaître leur jeuneſſe
Et leurs courages ranimés:
Sur leurs Chars, en chiffres durables,

Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEN & de DENAIN ;
Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux ſecours tardifs du Germain.

Amans des Vers, ô que de Fêtes
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaiſſantes conquêtes
Renaîtront nos ſons généreux,
Reprenons ces nobles guitares,
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'Univers ;
Fleuriſſez, guirlandes arides,
Toujours les ſiécles des Alcides
Furent les ſiécles des beaux Vers.

GRAND ROY, ſur ce brillant modéle,
Diſſipe le ſommeil des Arts ;
Ranime leur burin fidéle,
Par lui revivent les Céſars ;
Connoît-on ces Rois inſenſibles
Dont les Trônes inacceſſibles
Furent fermés aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles :
La mort plongea leurs noms ſtériles
Dans la populace des Rois.

Fais

Fais naître de nouveaux Orphées,
C'eſt le ſort des Héros parfaits;
Ils aſſureront tes Trophées
En éterniſant tes bienfaits:
De tes victoires perſonnelles
Puiſſent leur lyres immortelles
Entretenir les Nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphir, ſur ſes ailes fleuries,
Raménera les Alcions.

Alors les Muſes unanimes
Chanteront de nouveaux Condés;
Déja par leurs faits magnanimes,
Les tiens ont été ſecondés:
Les Graces briguent d'avantage
De chanter ſeules le courage
Du jeune Héros * de leur Cour;
Le Rhin l'eût pris à ſon audace,
Pour le Conquérant de la Trace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

* *Son A. S. Monſeigneur le Prince de Conti.*

ODE II.

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DANS cet azile ſolitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muſe, unique dépoſitaire
Des ennuis ſecrets de mon cœur:
Aux ris, aux jeux quand tout conſpire,
Pardonne ſi je prens ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets:
Plus ſenſible que Philoméle,
Je viens ſoupirer avec elle
Dans le ſilence des forêts.

En vain ſur cet aimable rive
La jeune Flore eſt de retour,
En vain Cérés long-tems captive
Ouvre ſon ſein au Dieu du jour;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chére Patrie

Rappelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du ſéjour que je regrette
J'ai déja vû quatre Printems,
Une inquiétude ſecrette
En a marqué tous les inſtans;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement;
Faut-il qu'un ſouvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigriſſe le ſentiment.

Mais que dis-je? forçant l'obſtacle
Qui me ſépare de ces lieux,
Mon eſprit ſe donne un ſpectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux;
Pourquoi m'en ferois-je une peine?
La douce erreur qui me ramène
Vers les objets de mes ſoupirs,
Eſt le ſeul plaiſir qui me reſte
Dans la privation funeſte
D'un bien qui manque à mes déſirs.

Soit inſtinct, ſoit reconnoiſſance,
L'homme par un penchant ſecret,
Chérit le lieu de ſa naiſſance,

Et ne le quitte qu'à regret :
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuſes contrées
Sçavent plaire à leurs habitans ;
Sur nos délicieux rivages
Tranſplantez ces peuples ſauvages,
Vous les y verrez moins contens.

Sans ce penchant qui nous domine,
Par un inviſible reſſort,
Le laboureur en ſa chaumine
Vivroit-il content de ſon ſort ?
Hélas ! au foyer de ſes Peres,
Triſte héritier de leurs miſéres,
Que pourroit-il trouver d'attraits ?
Si la naiſſance & l'habitude
Ne lui rendoient ſa ſolitude
Plus charmante que les Palais.

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice,
Ou notre curioſité ;
Mais ſous quelque beau Ciel qu'on erre,
Il eſt toujours une autre terre
D'où le Ciel nous paroît plus beau ;
Loin que ſa tendreſſe varie,
Cette eſtime de la Patrie

Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans ſa courſe déplorée
S'il ſuccombe au dernier ſommeil,
Sans revoir la douce contrée,
Où brilla ſon premier ſoleil,
Là ſon dernier ſoupir s'adreſſe,
Là ſon expirante tendreſſe
Veut que ſes os ſoient ramenés:
D'une région étrangére
La terre ſeroit moins légére
A ſes Mânes abandonnés.

Ainſi, par le jaloux Auguſte,
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuſte
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât ſur des bords inhumains:
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fût jointe aux cendres des Romains. *

Heureux, qui des mers Atlantiques,
Au toit paternel revenu,
Conſacre à ſes Dieux Domeſtiques
Un repos enfin obtenu;

* *Triſ. L. 3. E.*

Plus heureux le Mortel ſenſible
Qui reſte, Citoyen paiſible,
Où la Nature l'a placé,
Juſqu'à ce que ſa derniére heure
Ouvre la derniére demeure
Où ſes Ayeux l'ont devancé.

Ceux qu'un deſtin fixe & tranquile
Retient ſous leurs propres lambris,
Poſſédent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix:
Peut-être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguées,
Leur ame ignore ces douceurs:
Il ne faudroit qu'un an d'abſence
Pour leur apprendre la puiſſance
Que la Patrie a ſur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulyſſe,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypſo plus propice
Lui promet l'immortalité:
Peu touché d'une Iſle charmante,
A Pluton, malgré ſon Amante,
De ſes jours il ſoumet le fil,
Aimant mieux, dans ſa Cour déſerte,
Deſcendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits, qui peut méconnoître
L'Amour généreux & puiſſant
Dont le ſéjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naiſſant?
Ce noble Amour dans la diſgrace,
Nous arme d'une utile audace
Contre le ſort & le danger:
A ta fuite il prêta ſes ailes,
Toi qui * par des routes nouvelles,
Volas loin d'un Ciel étranger.

Cet amour, ſource de merveilles,
Ame des vertus & des arts,
Soutient l'Homére dans les veilles,
Et l'Achile dans les hazards;
Il a produit ces faits ſublimes,
Ces ſacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crûs,
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décie intrépide,
Et le dévoûment d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie
Traîna ces Stoïques errans
Qui, méconnoiſſant la Patrie,
Firent gloire d'en vivre abſens?
Du nom de citoyens du monde

* *Dédale.*

Envain leur ſecte vagabonde
Crut ſe faire un titre immortel,
L'erreur adora ces faux Sages,
La raiſon juſte en ſes hommages,
N'encenſa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en réclame :
Je ne connois point pour vertu
Un goût par qui je vois de l'ame
Le plus cher inſtinct combattu :
S'il faut t'immoler la Nature,
Je t'abhorre, ſageſſe dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
Inſenſé le Mortel ſauvage
Qui, pour avoir le nom de ſage,
Oſe ceſſer d'avoir un cœur.

Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un deſtin jaloux,
Que ne puis-je briſer les chaînes
Qui me retiennent loin de vous !
Que ne puis-je, exempt de contrainte,
Echapper de ce labyrinthe
Par un induſtrieux eſſor,
Et jouir enfin ſans allarmes
D'un ſéjour où régnent les charmes,
Et les vertus de l'âge d'or.

ODE III.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE S. AIGNAN,

Ambaſſadeur de France à Rome.

QUITTE ces bois, Muſe Bergère,
Vole vers une aimable Cour :
Tu n'y ſeras point étrangére,
Tes Sœurs habitent ce ſéjour.

Leur art divin, dans les beaux âges,
Charmoit les plus fiers Conquérans :
Il eſt encor l'amour des Sages ;
Mais il n'eſt plus l'amour des Grands.

Art chéri, ſi Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reſte un illuſtre aſile,
Un Parnaſſe à tes Favoris.

TAYLOR INST. OXFORD

De tes beautés arbitre juſte,
Un Héros chérit tes lauriers :

Tel Pollion, aux jours d'Auguſte,
Joignoit le goût aux ſoins guerriers.

Des Chantres vantés d'Auſonie,
Mécène fut le Protecteur:
Mais de leur ſublime harmonie
Il ne fut point l'Imitateur.

L'Ami des Chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal,
Au plaiſir d'être leur Mécène,
Le talent d'être leur rival.

Tu ſçais, Muſe, de quelle grace
Sa lyre anime une chanſon;
On croit entendre encor Horace,
Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la juſteſſe,
Du Grec l'Attiſcime charmant,
Comme eux il offre la ſageſſe
Sous les attraits de l'enjoûment.

Oſeras-tu de ta muſette
Lui repéter les ſimples airs?
Oſe: ta candeur, ta houlette
Excuſent tes foibles concerts.

On t'a dit ſous quel titre illuſtre
Le Tage autrefois l'admira :
A des ſuccès d'un plus grand luſtre
Bien-tôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton Héros :
Si tu peux, ſans être importune,
Oſe lui parler en ces mots.

Digne Fils d'un aimable Pere,
Héritier de ſes agrémens,
Imitateur d'un ſage Frere, *
Héritier de ſes ſentimens.

Chargé des droits de la Couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, ſans être né ſur le Thrône,
On peut penſer & vivre en Roi.

Quand votre eſprit tranquille & libre
Se permettra quelques loiſirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre,
Je vois quels ſeront vos plaiſirs.

* *M. le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry.*

Aux beaux Vers toujours favorable,
Toujours ſenſible aux tendres arts,
Vous raménerez l'âge aimable
Qu'ils dûrent aux premiers Céſars.

On n'y voit plus leur Cour antique,
Séjour des Héros de Phébus:
C'eſt encor Rome magnifique,
Mais Rome ſçavante n'eſt plus.

De tant de ſublimes Génies,
Il ne reſte chez leurs Neveux,
Que les champs où leurs ſymphonies
Charmoient l'oreille des Dieux.

Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monumens,
Où leur mémoire conſacrée
Survit à la fuite des tems.

Là de Ménandre, autre Lélie,
Reprénant l'Attique pinceau,
Vous traceréz l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimerez ces doux aſiles,
Ces bois où le chant renommé

Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguſte charmé.

Dans ces ſolitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des Poëtiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces,
Et ſur ce rivage charmant,
Vous vous direz, ici les graces
De Glycére inſpiroient l'Amant.

Là, du luth galant de Catulle,
Lesbie animoit les doux ſons:
Ici, Properce, ici, Tibulle
Soupiroient de tendres chanſons.

Aux tombeaux de ces morts célébres,
Vénus répand encor des pleurs:
L'Amour, ſur leurs Urnes funébres,
Attend encor leurs ſucceſſeurs.

Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'oſe toucher,
Et leurs hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne ſçait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque,
Il garde ce brillant flambeau,
Qui ſauva des nuits de la Parque
Les Conquérans du ſaint tombeau.

Muſes, Amour, ſechez vos larmes;
Bien-tôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos Diſciples regrettés.

Tivoli, Blanduſe, Albunée,
Noms immortels, ſacré ſéjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon raméne ſa Cour.

De n'entendre plus vos Orphées,
Dieux de ces bords conſolez-vous:
Un Favori des doctes Fées,
Dans lui ſeul vous les rendra tous.

ODE IV.

A M. L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

LOIN de moi, Déités frivoles,
Que la Fable invoque en ces Vers,
Muſes, Phébus, vaines Idoles,
Ne prophanez point mes concerts.
Verité, conſacre mes rimes,
Sur tes Autels, ſeuls légitimes,
On verra fumer mon encens:
Fille du Ciel, Vérité ſainte,
Deſcens de la céleſte enceinte,
Péſe à ton poids mes purs accens.

Les Vertus & non pas la Mitre
Font la grandeur des vrais Prélats;
C'eſt peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas;
Si la faſtueuſe indolence,
Fille de l'oiſive opulence,
Occupe ces Trônes ſacrés.

Où l'humble foi, mere du zéle,
Plaça dans un tems plus fidéle,
Des Pontifes plus révérés.

A cet auguſte caractére,
Un grand cœur répond autrement;
Il n'eſt le chef du Sanctuaire
Que pour en être l'ornement,
Pour éclairer la multitude,
Il puiſe dans l'active étude
Des immortelles vérités,
Cet eſprit, ces traits de lumiére,
Dont ſur une contrée entiére,
Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent dans l'Egliſe antique,
Dignes du Pontife immortel,
Ces Paſteurs d'un zéle héroïque,
Dont la cendre vit ſur l'Autel:
Aſſidus habitans des Temples,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faſte odieux;
Et leur humilité profonde
Leur aſſuroit l'encens du monde,
Et les premiers trônes des Cieux.

O, qui te rendra ces oracles,
Egliſe, immuable Sion!

Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidéle Nation ?
Comme une Veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu ſans défenſeur ?
Mais à tort j'en forme le doute ;
Ils vivent ; l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne ſucceſſeur.

D'un héritier de leur grande ame
RASTIGNAC t'offre tous les traits
Rempli du même eſprit de flâme,
Il tient les mêmes intérêts ;
Peuple, ſpectateur de ſa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de ſacrés travaux,
Où, dans une noble fatigue,
De ſoi-même on le voit prodigue,
En Pere, en Apôtre, en Héros.

Tout vit heureux ſous ſon Empire ;
L'équité prononce ſes loix,
Sur ſon front la douceur reſpire,
La bonté parle par ſa voix :
Du Pauvre il prévient la miſére,
Dans lui l'Orphelin trouve un Pere,
L'innocence y trouve un appui ;
Il protége l'humble mérite,

Et la vertu ſouvent proſcrite,
Triomphe toujours devant lui.

Il ſçait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs,
Quand il veut, nouveau Chriſoſtome,
Inſtruire & réformer les cœurs :
Son éloquence fructueuſe,
Par ſa force majeſtueuſe,
Maitriſe, entraine les eſprits :
Promenant les graces dociles
Sur les terres les plus ſtériles
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des ſciences ſublimes
Il joint celui des arts charmans ;
Il aime que l'appas des rimes
Embélliſſe les ſentimens :
Le beau ſeul a droit de lui plaire ;
Cenſeur délicat & ſincére,
Il en décide toujours bien :
Je croirai mes foibles Ouvrages
Sûrs des plus critiques ſuffrages,
S'ils peuvent enlever le ſien.

ODE V.

SUR LA CANONISATION

Des Saints Staniſlas Koſtka, & Louis de Gonzague.

QUEL Dieu, quelle nouvelle Aurore
Nous ouvre les portes du jour?
Un plus beau ſoleil vient d'éclore,
Et dévoile un brillant ſéjour:
Que vois-je? Ce n'eſt plus la terre:
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards ſurpris;
Un Temple brille au ſein des nues:
Là, ſur des ailes inconnues,
J'éléve mes libres eſprits.

De l'Eternel vois-je le trône?
Les Anges, ſaiſis de reſpect,
De la ſplendeur qui l'environne
Ne peuvent ſoutenir l'aſpect;
Mais quoi! vers ce trône terrible,
A tout mortel inacceſſible,
Dans un char plus brillant que l'or,

Par une route de lumiére,
Quittant la terreſtre carriére,
Deux Mortels vont prendre l'eſſor.

Volez vertus & ſur vos aîles
Enlevez leur char radieux,
Juſqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-Dieux;
Ils vont: la main de la Victoire
Les conduit au rang que la gloire
Au Ciel dès long-tems leur marqua;
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms ſublimes
Et de GONZAGUE & de KOSTKA.

Sur des harpes majeſtueuſes,
A l'envi les céleſtes Chœurs
Chantent les flâmes vertueuſes
Qui conſumérent ces beaux Cœurs;
Leur jeuneſſe ſanctifiée,
La fortune ſacrifiée,
Les ſceptres foulés ſous leurs pas:
Plus Héros que ceux de leur race,
A l'héroïſme de la grace
Ils conſacrérent leurs combats.

Tout le Ciel ému d'allégreſſe,
Chante ſes nouveaux habitans;

La Réligion s'intéreſſe
A leurs triomphes éclatans;
La vérité leur dreſſe un trône,
La candeur forme leur couronne
De myrthes ſaints toujours fleuris;
Et dans cette fête charmante,
Chaque vertu retrouve & vante
Ses plus fidéles favoris.

Qu'offrois-tu profane Elyſée?
Des plaiſirs ſans vivacité,
Dont la douceur bien-tôt uſée
Ne laiſſoit qu'une oiſiveté;
Vains ſonges de la Poëſie!
Le Ciel offre à l'ame choiſie
Un bonheur plus vif, plus conſtant,
Dans des délices éternelles,
Qui conſervent, toujours nouvelles,
Le charme du premier inſtant.

Là, goûtant de l'amour ſuprême
Les plus délicieux tranſports,
Les cœurs dans le ſein de Dieu même...
Mais quel bras ſuſpend mes accords?
Une ſecrette violence
Force ici ma lyre au ſilence,
Tous mes efforts ſont ſuperflus;

Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des élûs.

Nouveaux Saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos défirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos ſacrés plaiſirs:
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours eſt ravie
Sans vous coûter de vains regrets;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos ſouhaits.

Dans les céleſtes tabernacles,
Tranſmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoiſſent pas:
Que Dieu, par des loix glorieuſes,
Change en palmes victorieuſes
Les Cyprès de vos ſaints tombeaux,
Et que vos cendres illuſtrées,
De la Foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers Conquérans, Héros profanes,
Pendant vos jours, Dieux adorés,

Que peuvent vos coupables mânes ?
Vos ſépulchres ſont ignorés :
Par le noir abime engloutie,
Votre puiſſance anéantie
N'a pu ſurvivre à votre ſort,
Tandis que de leur ſépulture
Les Saints régiſſent la nature,
Et briſent les traits de la mort.

Tout change. Des divins Cantiques
Je n'entens plus les ſons pompeux ;
Le Ciel me voile ſes portiques
Dans un nuage lumineux :
Tout a diſparu comme un ſonge ;
Mais ce n'eſt point un vain menſonge
Qui trompe mes ſens éblouis :
Rome a parlé, tout doit l'en croire,
Son Oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.

Peuples, dans des fêtes conſtantes,
Renouvelez un ſi beau jour ;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres ſaints du céleſte Amour,
Répétez les chants de louanges,
Que l'unanime voix des Anges
Conſacre aux nouveaux Immortels ;

Et que, ſous ces voûtes ſacrées,
De fleurs, leurs images parées,
Prennent place ſur nos Autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable & tendre,
Formez un nuage d'encens,
Deux jeunes ſaints ont droit d'attendre
Vos hommages réconnoiſſans;
A leur héroique courage
L'Univers a vû que votre âge,
Capable d'illuſtres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Etre l'exemple de la Terre,
Et donner au Ciel des Héros.

ODE VI.

A UNE DAME,

*Sur la mort de ſa Fille, Religieuſe à A ****

UNE douleur obſtinée
Change en nuits vos plus beaux jours;
Près d'un tombeau proſternée,
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore,
Chaque jour avant l'Aurore,
Reveille vos ſoins amers;
La nuit vient, & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop juſtement attendrie,
Vous avez dû pour un tems,
Plaindre une Fille chérie,
Moiſſonnée en ſon printems;
Dans ces premiéres allarmes,
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur eſt jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

Mais c'eſt être trop conſtante
Dans de mortels déplaiſirs,
La nature ſe contente
D'un mois entier de ſoupirs:
Hélas! un chagrin ſi tendre
Sera-t'il ſçû de ta cendre,
Ombre, encor chére à nos cœurs?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amére
N'attendrit pas le deſtin,
Malgré les cris d'une mere,
La mort retient ſon butin;
Avide de funérailles,
Ce monſtre, né ſans entrailles,
Sans ceſſe armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuſe des tombeaux.

La mort, dans ſa vaſte courſe,
Voit des parens éplorés
Gémir, (trop foible reſſource!)
Sur des enfans expirés:
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,

Dans une tombe commune,
Et ſous les mêmes Cyprés.

Des enfers pâle Miniſtre,
L'affreux ennui, fier Vautour,
Les pourſuit d'un vol ſiniſtre,
Et les dévore à leur tour;
De leur tragique triſteſſe
N'imitez point la foibleſſe,
Victime de vos langueurs,
Bien-tôt à notre tendreſſe,
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coûtume,
Comme ces ſombres eſprits
Qui traînent, dans l'amertume,
La chaîne de leurs ennuis?
C'eſt à tort que le Portique
Avec le Parnaſſe antique
Tient qu'il eſt doux de gémir;
Un deüil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaiſir.

Dans l'horreur d'un bois ſauvage
La Tourterelle gémit;
Mais ſe faiſant un veuvage,
Son cœur enfin s'affermit:
Semblable à la Tourterelle,

En vain la douleur fidèlle
Veut conſerver ſon dégoût ;
Le tems triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bucher fumant,
Clytemneſtre déſolée
Veut la ſuivre au monument ;
Mais cette noire manie
Par d'autres ſoins fut bannie,
Le tems eſſuya ſes pleurs :
Tels de notre Iphigénie
Nous oublierons les malheurs.

Sur ſon aîle fugitive
Si le tems doit emporter
Cette triſteſſe plaintive
Que vous ſemblez reſpecter,
Sans attendre en ſervitude
Que de votre inquiétude
Il chaſſe le noir poiſon,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raiſon.

Une Grecque magnanime,
Dans un ſemblable malheur,
D'un chagrin puſillanime

Sçût ſauver ſon noble cœur :
A la Parque envain rebelle,
Pourquoi m'affliger, dit-elle,
J'y ſongeai dès ſon berceau :
J'élevois une mortelle
Soumiſe au fatal ciſeau.

Mais non, ſtoïques exemples,
Vous êtes d'un vain ſecours ;
Ce n'eſt que dans tes ſaints Temples,
Grand Dieu, qu'eſt notre recours !
Pour guérir ce coup funeſte
Il faut une main céleſte,
N'eſpérez rien des mortels,
Un conſolateur vous reſte,
Il vous attend aux Autels.

Portez donc au Sanctuaire,
Soumiſe aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mere
Chrétienne dans ſes regrets :
Adorez-y dans vos peines
Les volontés ſouveraines
Du diſpenſateur des jours ;
Il rompt nos plus tendres chaînes
Pour fixer ſeul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le sort,
Le Ciel vous l'avoit ravie
Par une premiere mort :
D'un monde que l'erreur vante,
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins,
Pour Dieu seule encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La Victime, Dieu propice,
A l'Autel, * alloit marcher,
Déja pour le sacrifice
L'Amour saint dresse un bucher :
L'encens, les fleurs, tout s'apprête,
Bien-tôt ta jeune conquête.....
Mais, quels cris ! Qu'entens-je ? Helas !
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose
Que frappe un souffle mortel ;
On la cueille à peine éclose
Pour en parer un Autel :
Depuis l'aube matinale

* *Elle étoit sur le point de faire Profession. Elle prononça ses Vœux avant d'expirer.*

La douce odeur qu'elle exhale,
Parfume un Temple enchanté ;
Le jour fuit, la nuit fatale
Enſevelit ſa beauté.

Ciel ! nous plaignons ſa jeuneſſe
Dont tes loix tranchent le cours ;
Mais aux yeux de ta ſageſſe
Elle avoit aſſez de jours ;
Ce n'eſt point par la durée
Que doit être meſurée
La courſe de tes Elûs,
La mort n'eſt prématurée
Que pour qui meurt ſans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes,
Ne pleurez point ſon bonheur,
Par ces ſolides maximes
Rafermiſſez votre cœur :
Que l'arbitre des années,
Dieu, qui voit nos deſtinées
Eclôre & s'évanoüir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir.

ODE VII.

SUR L'INGRATITUDE.

QUELLE furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein:
L'insensible oubli, l'insolence,
Les sourdes haines; en silence,
Entourent ce monstre effronté,
Et tour à tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus?
Trop long-tems tu fus épargnée,
Sur toi, de ma Muse indignée
Je veux lancer les premiers traits;
Heureux, même en souillant mes rimes,
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrés.

Naiſſons-nous injuſtes & traîtres ?
L'homme eſt ingrat dès le berceau ;
Jeune, ſçait-il aimer ſes Maîtres ?
Leurs bienfaits lui ſont un fardeau :
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Préſomptueux dans tout état ;
Vieux enfin, rendez-lui ſervice,
Selon lui, c'eſt une juſtice,
Il vit ſuperbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on fuit,
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice ſans douceur & ſans fruit ?
Reconnoiſſance officieuſe,
Pour garder ta loi précieuſe,
En coûte-t'il tant à nos cœurs ?
Es-tu de ces vertus ſévéres,
Qui, par des régles trop auſtéres,
Tyrannifent leurs ſectateurs ?

Sans doute il eſt une autre cauſe
De ce lâche oubli des bienfaits :
L'Amour propre en ſecret s'oppoſe
A de reconnoiſſans effets ;
Par un ambitieux délire

Croyant lui-même ſe ſuffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnoiſſance
Un témoin de ſon impuiſſance,
Et du beſoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaiſante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux ſe préſente
Sous le manteau de l'amitié:
Il rampe, adulateur ſervile;
Vous penſez, à ſes vœux facile,
Que vous allez faire un ami;
Triſte retour d'un noble zéle!
Vous n'avez fait qu'un infidéle,
Peut-être même un ennemi.

Déja ſon œil fuit votre approche;
Votre préſence eſt ſon bourreau
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre tombeau.
Monſtre des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche;
Vous ſentez le bien qu'on vous fait;
Seul, des monſtres le plus ſauvage,
L'ingrat trouve un ſujet de rage
Dans le ſouvenir d'un bienfait.

Mais n'eſt-ce point une chimére,
Un fantôme que je combats ?
Fût-il jamais un caractére
Marqué par des crimes ſi bas ?
O Ciel ! que n'eſt-ce une impoſture !
A la honte de la nature
Je vois que je n'ai rien outré,
Je connois des cœurs que j'abhorre
Dont la noirceur ſurpaſſe encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t'il, mortels bienfaiſans,
Que vos mains déſormais ſtériles
Ne répandent plus leurs préſens ?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire,
Il vaut mieux, d'un ſoin généreux,
Servir une foule coupable,
Que manquer un ſeul miſérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples,
Dans vos dons déſintéreſſés,
Aucun n'eſt exclus de leurs Temples ;
Leurs bienfaits ſur tous ſont verſés :
Le Soleil, qui dans ſa carriére,

Prête au vertueux ſa lumiére,
Luit auſſi pour le ſcélerat ;
Le Ciel ceſſeroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juſte Thémis contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix ?
Que l'ingrat n'eſt-il ta victime
Ainſi qu'il le fut autrefois !
Que ne reprens-tu dans notre âge
De ton antique aréopage
L'équitable ſévérité ;
L'ingratitude étoit flétrie,
Et ſouffroit, loin de la Patrie,
Un oſtraciſme mérité.

Mais pourquoi te vantai-je, Athènes ;
Sur la juſtice de tes loix,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits ?
Que de proſcriptions ingrates ?
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triſte ſort ;
La méconnoiſſance & l'envie
Leur font de leur illuſtre vie
Un crime digne de la mort.

Ainſi parloit, fuyant ſa Ville,
Thémiſtocle aux Athéniens,
» Tel qu'un palmier qui ſert d'azile,
» J'en ſers à mes Concitoyens;
» Pendant le tonnerre & l'orage,
» Sous mon impénétrable ombrage
» La peur des foudres les conduit;
» L'orage ceſſe, on m'abandonne,
» Et long-tems avant mon automne
» La foule ingrate abat mon fruit.

D'un cœur né droit, noble & ſenſible,
Rien n'enflâme tant le courroux,
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui ſe doit à nous;
Sous vingt poignards (fin trop fatale!)
Le triomphateur de Pharſale
Voit ſes jours vainqueurs abatus:
Mais de tant de coups le plus rude
Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames ſordides,
Que mes ſons puiſſent vous fléchir!
Ou ſi de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux ſoient vos maîtres:

O honte ! ces ſtupides êtres
Sçavent-ils mieux l'art d'être humains ?
Oui, que Sénéque * vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'aréne
De l'amphithéâtre Romain.

Un lion s'élance, on l'anime
Contre un eſclave condamné ;
Mais à l'aſpect de ſa victime
Il recule, il tombe étonné ;
Sa cruauté ſe change en joye :
On lance ſur la même proye
D'autres lions plus en courroux :
Le premier, d'un cœur indomptable,
Se range au parti du coupable,
Et ſeul le défend contre tous.

Autrefois, du rivage More
Cet eſclave avoit fui les fers,
Trouvant ce lion jeune encore
Abandonné dans les déſerts,
Il avoit nourri ſa jeuneſſe ;
L'animal ému de tendreſſe,
Reconnoît ſon cher bienfaiteur :
Un inſtinct de réconnoiſſance
Arme, couronne ſa défenſe,
Il ſauve ſon libérateur.

* *Lib. II. Benef. Cap. XIX.*

ODE VIII.

AU ROY STANISLAS.

FRIVOLE yvreſſe, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants ?
Sans vos écarts l'aimable lyre
N'a-t'elle point d'accords touchans ?
Fuyez ; mais vous, guidez mes traces ;
Sœurs des amours, naïves graces,
Que le goût marche ſur vos pas,
N'approuvez point ces ſons ſtériles,
Ni ces fougues trop puériles,
Que la raiſon n'approuve pas.

Près d'un Héros chantez ſans craindre,
Mêlez des fleurs à ſes lauriers ;
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ſes faits guérriers,
Mars effrayeroit vos voix timides :
Laiſſez ces vertus intrépides
Aux accens du Dieu de Claros :
Chantez ſur des tons plus paiſibles
Ces vertus douces & ſenſibles,
Qui nous font aimer les Héros.

Tracez l'aimable caractére
D'un Prince formé de vos mains :
STANISLAS ... ce nom doit vous plaire ;
Rappellez ſes premiers deſtins :
Je vous vois, brillantes Déeſſes,
Combler ſon cœur de vos largeſſes ;
Il ſçaura gagner tous les cœurs.
De ſa jeuneſſe fortunée
Vous avez fait la deſtinée,
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux Potentats ſon ſang l'égale,
Pourquoi n'en a-t'il pas les droits ?
Il poſſéde une ame royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois ?
Graces, c'eſt à votre puiſſance
De ſuppléer à la naiſſance
Ce qu'a manqué l'aveugle ſort ;
Allez, recueillez les ſuffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.

Mais déja l'alégreſſe éclate ;
Il paroît, il eſt couronné,
Il charme l'auſtére Sarmate
Au pied du trône proſterné ;
Pour m'unir d'un brillant auſpice

Ce choix dicté par la juſtice,
La victoire y mêle la voix
D'un jeune arbitre des Couronnes, *
Moins jaloux d'occuper des trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'Univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits ſublimes,
Un tems les voit victorieux ;
Mais quelle ſoudaine diſgrace !
Charles tombe, ſon nom s'efface :
Son pouvoir eſt évanoui.
O Conquêtes ! ô ſort fragile !
Il avoit vécu comme Achile,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes Provinces !
Quand la Suede pleure ſon Roy,
Pologne le plus doux des Princes
Ceſſe auſſi de regner ſur toi.
Il t'en reſte encor l'eſpérance...
Sois ſon aſile, heureuſe France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs ;
S'il perd des Sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages.

* *Charles XII.*

Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

Sous une Couronne héritée
Souvent un Roi vit ſans ſplendeur ;
Une Couronne méritée
Fait la véritable grandeur :
Que Bellone enſuite, ou les Trames ;
La raviſſent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité,
Loin de perdre rien de ſon luſtre,
Leur grand cœur, d'un malheur illuſtre,
Tire une nouvelle clarté.

Oüi, ta fuite, injuſte fortune,
N'enleve rien à la vertu :
Qu'elle abatte une ame commune,
STANISLAS n'eſt point abattu :
Senſible à ſa valeur ſublime,
Reviens & répare ton crime ;
Le Ciel t'en ouvre les chemins :
De ſon héroïque Famille,
Dans le ſein d'une auguſte Fille,
Il éterniſe les deſtins.

Ainſi, par d'heureux avantages,
Le ſang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au ſang des Héros Bourbons.

Cette ſource illuſtre & féconde
Donnera des vainqueurs au monde,
Et des Maîtres à nos neveux ;
Et les ſouverains de la France
Compteront avec complaiſance
STANISLAS entre leurs Ayeux.

Nymphes, dont les flots tributaires
Aiment à couler ſous ſes loix,
Redis aux Nymphes étrangeres
Son nom, ſes graces, ſes exploits.
Conſerve ſur tes vertes rives
Ces beautés champêtres & vives
Par qui ſes yeux ſont réjouis ;
Sans doute le fier Boriſthéne
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces Vers, & pour les lire,
GRAND ROY, reprens cette douceur
Qui me permit de les écrire
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'eſt flatté dans ma peinture,
Du fade encens, de l'impoſture
Ton goût fut toujours ennemi ;
Ma voix n'eſt dans ce chant lyrique
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a repété qu'à demi.

ODE IX.

SUR LA CONVALESCENCE DU ROI.

Compagne des Bourbons, brillante Renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon Roi,
Souffre dans ce beau jour qu'à la France charmée
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux ſont remplis, tu m'ouvre la barriére ;
Ta lumiére immortelle a pénétré mes ſens,
Et des Cieux avec toi je franchis la carriére
Sur les aîles des Vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre,
Des Alpes à l'Eſcaut, & du Rhin aux deux Mers,
Je vois ces Champs heureux, cet Empire célébre,
L'honneur de l'Univers.

Tu parles : je les vois ces fidelles Provinces
S'attendrir, s'embellir à ton brillant récit ;
Par-tout du plus grand Roi, du plus chéri des Princes
L'heureux nom rétentit.

„ Qu'il régne ! que tout céde à la préſence auguſte
„ D'un Roi forcé de vaincre & d'inſtruire les Tems.
„ Qu'il auroit pû paſſer du Trône d'un Roi juſte,
„ Au Char des Conquérans.

„ Moins ſenſible au renom que lui fait la Victoire,
„ Qu'au repos des humains, au bien de ſes Sujets,
„ Du deſtin des vainqueurs il ne veut que la gloire
„ D'Arbitre de la Paix.

„ Qu'il vive ! Que ſon régne, & célébre & paiſible,
„ Paſſe l'âge & l'éclat des régnes les plus beaux,
„ Ainſi que ſa ſageſſe & ſon cœur né ſenſible
„ Surpaſſent les Héros ?

A ces vœux redoublés que cent concerts ſécondent ;
Le vaſte ſein des airs répond de toutes parts,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil & de jeux & de fêtes !
Les arts, peuple brillant, ſervent tous tes déſirs ;
Ta vaillance commande au deſtin des conquêtes,
Et ton goût, aux plaiſirs.

O Ciel quel changement ! Nimphe immortelle arrête !
Quel coup de foudre annonce un orage imprévû ?
Tes rayons ſont éteints ; tout cède à la tempête ;
Le jour a diſparu.

Aux acclamations des fêtes renaiſſantes
Quel ſilence profond fait ſuccéder l'horreur ?
Il ceſſe : le tumulte & des voix gémiſſantes
Redoublent la terreur.

Quelque fleau ſubit frappe-t'il la Patrie ?
Le cri de ſa douleur s'éléve dans les airs,
Tel qu'il part d'un vaiſſeau, que les vents en furie
Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténébres :
Quel ſpectacle ! Quel deuil, citoyens & guerriers,
Tout gémit, tout friſſonne, & des ombres funébres
Entourent nos lauriers.

Quel ſombre égarement! où court ce peuple en larmes
Que vois-je! un tombeau s'ouvre! ô douleur je frémis!
Quel tombeau. Je ſuccombe aux plus vives allarmes,
Il eſt près de LOUIS.

Ciel! peux-tu l'ordonner! eh quels ſont donc les crimes,
Pour frapper d'un ſeul coup cet amas de victimes
D'un peuple humain, fidéle aux vertus cõme aux loix
Qui t'adreſſe ſa voix ?

Occupé de LOUIS plus que du Diadême,
L'Etat n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs
Près d'un Pere expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.

De l'Empire des Lys tutelaire génie,
Viens, ſuſpens tes lauriers, fruit d'un tems plus ſerain;
Un ſiècle de ſuccés nous eſt moins que la vie
Du plus cher Souverain.

Tu veillois sur ses jours quand son ardeur guerriére,
Sous les foudres de Mars, l'exposoit en soldat :
Sauve ces mêmes jours, le trésor, la lumiére,
Et l'ame de l'Etat !

O bonheur ! Quelle aurore a dissipé les ombres ?
L'espérance descend vers ce peuple abbattu ;
Le plus beau jour succéde aux voiles les plus sombres
LOUIS nous est rendu.

Respirez, renaissez, Provinces allarmées,
Couronnez-vous de fleurs, signalez vos transports ;
Employez vos clairons, triomphantes Armées,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France,
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix ;
Le cri d'un Peuple heureux est la seule éloquence
Qui fait parler des Rois.

S'il falloit, ô destin, cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé ;
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidéle,
Quel Roi fut plus aimé ?

Réduits au froid bonheur de l'austére Puissance,
Les Maîtres des humains, au sommet des Grandeurs
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.

S'ils ſçavent être aimés, ſuivis de la contrainte,
Ont-ils de ce bonheur la douce fureté?
L'eſclavage, au-tour d'eux, établiſſant la feinte,
Chaſſa la vérité.

Ainſi toujours glacés, toujours inacceſſibles
Au premier des plaiſirs pour qui l'homme eſt formé,
Ils meurent ſans aimer, & ſans être ſenſibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur pouſſiére,
Leur fin expoſe au jour les cœurs de leurs Sujets,
Le flambeau de la mort eſt la ſeule lumiére
Qui ne trompe jamais.

Vous jouiſſez, grand Roi, d'un plus heureux partage;
L'inſtant qui juge tout & qui ne flate rien,
A dévoilé pour vous & l'ame & le langage
De chaque citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous ſuivre ſans ceſſe,
Don plus ſatisfaiſant, plus cher que la grandeur,
Pour un Roy qui connoît le charme & la tendreſſe
Des ſentimens du cœur.

Vous ſçaviez que dans vous tout reſpectoit le maître,
Que par-tout le Héros alloit être admiré;
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme eſt adoré.

ODE

ODE X.

SUR

LA MÉDIOCRITÉ.

SOUVERAINE de mes penſées,
Tes loix ſont-elles effacées ?
Toi qui ſeule regnois ſur les premiers mortels,
Dans cette race miſérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuſe Liberté, n'as-tu donc plus d'Autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, eſclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'eſpoir des faux biens ;
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de ſacrées,
Par-tout je vois des fers & des triſtes liens.

N'eſt-il plus un cœur vraiment libre
Qui, gardant un juſte équilibre,
Vive, maître de ſoi, ſans aſſervir ſes jours ?
S'il en eſt, montre moi ce Sage,
Lui ſeul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur ſous ſa loi ſe range pour toujours.

Tu m'exauces, Nymphe ingénue :
Dans une contrée inconnue,
Sur des aîles de feu je me ſens enlevé ;
Quel Ciel pur ! quel paiſible Empire !
Chante toi-même, prens ma lyre,
Et décris ce ſéjour par tes ſoins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuſe,
Où la fortune impérieuſe
Porte & briſe à ſon gré de ſuperbes vaiſſeaux,
Il eſt un port sûr & tranquile
Qui maintient dans un doux aſile
Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces ſolitaires rivages
D'où l'œil, ſpectateur des naufrages,
S'applaudit en ſecret de ſa ſécurité,
Dans un temple ſimple & ruſtique,
De la nature ouvrage antique,
Le climat voit régner la Médiocrité.

Là, conduite par la Sageſſe,
Tu te fixas, humble Déeſſe,
Loin des Palais brillans du faſtueux Plutus :
Là ſous tes loix & ſous ton culte,
Tu raſſemblas, loin du tumulte,
Le vrai, les plaiſirs purs, les ſincéres vertus.

Séduits par d'aveugles idoles
Du bonheur, fantômes frivoles,
Le vulgaire & les Grands ne te ſuivirent pas :
Tu n'eus pour ſujets que ces ſages
Qui doivent l'eſtime des âges
A la ſageſſe, acquiſe en marchant ſur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles & tendres Poëtes,
Dont la voix n'eût jamais formé de ſons brillans,
Si le fracas de la fortune,
Ou ſi l'indigence importune
Eût troublé leur ſilence, ou caché leurs talens.

Mais en vain tu fuyois la gloire :
La renommée & la victoire
Vinrent dans tes déſerts ſe choiſir des Héros ;
Mieux formés par tes loix ſtoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la moleſſe, & l'orgueil des faiſceaux.

Pour Mars tu formois loin des Villes
Les Fabrices & les Camilles,
Et ces ſages Vainqueurs, Philoſophes Guerriers
Qui, du char de la Dictature,
Deſcendant à l'agriculture,
Sur ces ſecrets autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, Déité paisible,
Le mortel sagement sensible
Qui jamais loin de toi n'a porté ses désirs,
Par sa douce mélancolie,
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers, que l'ormeau des valons.

Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-delà de leur foible horison:
Quelques bruits que la foule en sème,
Il est satisfait de lui-même,
S'il a sçu mériter l'aveu de la raison.

Il rit du sort, quand les conquêtes
Promènent de têtes en têtes
Les Couronnes du Nord, ou celles du Midi:
Rien n'altére sa paix profonde,
Et les derniers instans du monde
N'épouvanteroient point son cœur en[illegible] hardi.

Amitié, charmante immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidéle
Peu d'amis, mais constans, vertueux comme lui :
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.

Ami des frugales demeures,
Sommeil pendant les sombres heures,
Tu répans sur ses yeux tes songes favoris ;
Ecartant ces songes funébres
Qui, parmi l'effroi des ténébres,
Vont réveiller les Grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime
Que le modeste Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon :
Plus libre dans un sort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne sçût l'être
Sur le Trône éclatant des Ayeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques
Par ces plaisirs philosophiques
Que tu sçais, cher R ***, remplir d'utiles jours ;
Dans ce Tivoli solitaire,
Où le Chef de son onde claire
Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidéle à ce ſage ſiſtême,
Là, dans l'étude de toi-même,
Chaque ſoleil te voit occuper tes loiſirs :
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaiſirs.

ODE XI.

A VIRGILE,

SUR LA POESIE CHAMPESTRE.

SUSPENS tes flots, heureuſe Loire,
Dans ces Valons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire,
Et des côteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula ſous de ſi beaux Cieux.

Ingénieuſes rêveries,
Songes rians, ſages loiſirs,
Venez ſous ces ombres chéries,
Vous ſuffirez à mes déſirs ;
Plaiſirs brillans, troublez les Villes,
Plaiſirs champêtres & tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaiſirs.

Mais pourquoi ce triſte ſilence ?
Ces lieux charmans ſont-ils déſerts ?
Quelle fatale violence

En éloigne les doux concerts ?
Sur ces gazons & ſous ces hêtres,
D'une troupe d'Amans champêtres
Que n'entens-je les libres airs ?

Quel ſon me frappe ? Une voix tendre
Sort de ces bocages ſecrets ;
On ſoupire ; pour mieux entendre
Entrons ſous ces ombrages frais ;
J'y vois une Nymphe affligée,
Sa beauté languit négligée,
Et ſa Couronne eſt un Cyprès.

Seuls confidens de ſa retraite,
Les amours conſolent ſes maux ;
L'un lui préſente la houlette,
L'autre aſſemble des chalumeaux :
Foibles ſecours ! Rien ne la touche,
Des pleurs coulent ; ſa belle bouche
M'en apprend la cauſe en ces mots.

D'Euterpe tu reçois les larmes ;
Je vais quitter ces beaux Vergers ;
Aux champs François perdant mes charmes,
Je fuis ſur des bords étrangers,
Tu n'entens point dans ces prairies
Les chants vantés des Bergéries,
C'eſt qu'il n'eſt plus de vrais Bergers.

Dès qu'une frivole harmonie
Aſſerviſſant mes libres ſons,
Eut de la moderne (a) Auſonie
Banni mes premiéres chanſons :
De ces plaines dégénérées,
France, je viens dans tes contrées,
J'eſperois mieux de tes leçons.

Alcidor (b) ſçût calmer ma peine
Par ſes airs naïfs & touchans,
Galantes Nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant il laiſſa ſa muſette
Au jeune amant de Tymaréte (c)
Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paiſible Eliſée
Poſſeda Racan & Segrais,
Lorſque leur flute fût briſée,
L'Idylle perdit ſes attraits :
A peine la Muſe fleurie

(a) *On reproche les* Concerti, *& les penſées trop recherchées aux Bergers Italiens*, du Guarini, du Bonarelli, du Cavalier Marin, *&c.*

(b) *Auteur des Bergeries de M. le Marquis de Racan, né en Touraine.*

(c) *Bergére des Idylles de M. de Segrais née à Caën.*

D'un nouveau Berger de Neuſtrie (d)
En fauva-t'elle quelques traits ?

Bien-tôt Flore vit diſparoître
Cette heureuſe naïveté,
Qui de mon empire champêtre
Faiſoit la premiére beauté :
N'entendant plus aucun Tyrire,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'Echo ſe tût épouvanté.

La Bergére, outrant ſa parure,
N'eut plus que de faux agrémens,
Le Berger quittant la nature,
N'eut plus que de faux ſentimens :
Et ce qu'on appelle l'Eglogue,
Ne fut plus qu'un froid Dialogue
D'Acteurs dérobés aux Romans.

Leur voix contrainte ou doucereuſe
Mit les Dryades aux abois,
Leur guittarre trop langoureuſe
Endormit les oiſeaux des bois ;
Les amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma ſuite
La perte des premiers hautbois.

(d) *M. de F * * *.*

Tendres Muſes de cet empire,
O! ſi ſortant de chez les morts,
Virgile, pour qui je ſoupire,
Ranimoit ſa voix ſur vos bords?
S'il quittoit ſa langue étrangére,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords.

A ces mots la Déeſſe agile
Fuit à travers des bois naiſſans ...
Viens donc, parois, heureux Virgile,
De vingt ſiécles reçois l'encens:
Chez les Nymphes de ce rivage,
Berger François, gagne un ſuffrage
Qui manque encore à tes accens.

Sous quelque langue qu'elle chante,
Ta Muſe aura ſon air charmant;
Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît ſous tout habillement;
Tout lui ſied bien, rien ne l'efface,
Pour elle une nouvelle grace
N'ait d'un nouvel ajuſtement.

Viens ſur les Tyrſis de Mantouë
Reformer ceux de ce ſéjour:
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avouë,
Guidé par toi, l'Enfant amour

Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes,
Comme il parle aux Nymphes de Cour.

Affranchis l'Eglogue captive,
Tire-la des chaînes de l'art,
Qu'elle ſoit tendre, mais naïve,
Belle ſans ſoin, vive ſans fard;
Que dans des routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.

En induſtrieuſe Bergére
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais ſur une toile légére
Sans des coloris indiſcrets,
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.

La nature, ſur chaque image,
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un païſage,
Des jeux, des fêtes ſous l'ormeau:
L'œil eſt choqué s'il voit réluire
Les Palais, l'Or & le Porphire
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des Grottes, des Fontaines,
Des Pampres, des sillons dorés,
Des Prés fleuris, des vertes Plaines,
Des Bois, des Lointains azurés:
Sur ce mêlange de spectacles,
Ses regards volent sans obstacles,
Agréablement égarés.

Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un Dédale de canaux,
Et qu'avec faste & violence
Une Siréne au Ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette Scéne toute inculte,
Mais par la plus charmante aux yeux,
On aime à voir loin du tumulte,
Un peuple de Bergers heureux;
Le cœur, sur l'aile de l'Idylle
Porté loin du bruit de la Ville,
Vient être Berger avec eux.

Là, ses passions en silence
Laissent parler la vérité,
A la suite de l'innocence,
Là voltige la liberté.

Là, rapproché de la nature,
Il voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.

Oui la vertu vit ſolitaire
Chez les Bergers ſes favoris,
Fuyant le faſte & l'air auſtère,
Elle y badine avec les ris :
Farouche vertu du Portique,
De ton mérite ſophiſtique
Pourrions-nous être encore épris ?

Aux vrais biens par un doux menſonge,
L'Eglogue rend ainſi les cœurs :
La raiſon ſçait que c'eſt un ſonge,
Mais elle en ſaiſit les douceurs :
Elle a beſoin de ces fantômes,
Preſque tous les plaiſirs des hommes
Ne ſont que de douces erreurs.

AVERTISSEMENT SUR LES EGLOGUES DE VIRGILE.

Nec verbum verbo curabis reddere. *Hor.*

CET Ouvrage eſt moins une exacte traduction, qu'une Imitation hardie des Eglogues de Virgile; l'exactitude Claſſique & Littérale ne ſert qu'à rabaiſſer l'eſſor Poëtique; l'Auteur a cru devoir en ſecouer le joug, intimidé & averti par le peu de ſuccès de quelques Traducteurs de différens Poëtes, Traducteurs craintifs & ſcrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail, que celui de prouver au Public qu'ils ſçavoient expliquer mot pour mot leur Auteur: mérite de Pédans ou d'Ecolier. Pour trop vouloir conſerver l'air Latin à leur Original, ils l'ont ſouvent privé des beautés que la Langue Françoiſe devoit lui prêter! ils ont pris beaucoup de peine; il en falloit moins pour mieux faire: le vrai goût demande qu'on marche à côté de ſon Auteur, ſans le ſuivre en rampant, & ſans baiſer humblement tous ſes pas; on doit le naturaliſer dans nos mœurs, oublier ſes tours, ſes expreſſions, ſon ſtile étranger au nôtre, ne lui laiſſer enfin que ſes penſées, & les exprimer comme il l'auroit dû faire lui-même, s'il avoit parlé notre Langue. Le caractére libre de la Poëſie Françoiſe ne ſe plie point volontiers à la préciſion du Vers Latin; ainſi on s'eſt mis au large; ſans s'enchaîner aux termes, on

ne s'eſt étudié qu'à conſerver le fond des choſes ; on a quelquefois reſſerré, quelquefois étendu les penſées du Poëte, ſelon le beſoin des tranſitions & les contraintes de la Rime : on ne doit montrer ſon Auteur que par les endroits avantageux. Tous le ſont à peu près pour Virgile ; cependant on a cru devoir décharger le ſtile de certaines circonſtances qui ne pourroient être rendues heureuſement ; il eſt des traits que les graces accompagnent dans le Texte, & qu'elles abandonneroient dans la Verſion ; par exemple : la circonſtance des murs d'Eglé, dans la ſixiéme Eglogue, & la joüe enluminée du Dieu Pan, dans la dixiéme, n'ont rien de bas dans le Latin : ce ſont des ſituations naïves que la délicateſſe de l'expreſſion reléve ; mais elles ne préſenteroient en François qu'une idée baſſe & burleſque ; ces légers retranchemens ſont rachetés & remplacés par un peu plus d'étendue dans les endroits riians & favorables. Il n'eſt pas beſoin de juſtifier quelques changemens dans les noms des Bergers : choſe fort indifferente, & qui n'ôte rien au ſujet ni à la conduite du Poëme. On s'eſt permis une liberté plus conſidérable, mais qu'on a cru néceſſaire à nos mœurs & à notre goût ; c'eſt le changement de quelques noms de Bergers en des noms de Bergéres : par-là les ſentimens ſont ramenés dans l'ordre, l'Amour ſe trouve dans la nature, & le voile eſt tiré ſur des images odieuſes & déteſtées, qui pouvoient cependant plaire au ſiécle dépravé du Poëte. C'eſt par ces mêmes égards qu'on a riſqué la métamorphoſe de L'ALEXIS. Quelques perſonnes d'un goût délicat & d'une critique éclairée, ont enhardi l'Auteur à ce changement. Il étoit difficile d'aſſez bien différencier les expreſſions de cette amitié d'avec celle de l'amour même ; le préjugé reçû contre les mœurs de Virgile ſe ſeroit toujours maintenu, & auroit rendu aux ſentimens de Córydon toute la vivacité paſſionnée qu'on auroit taché d'adoucir & de colorer.

EGLOGUES DE VIRGILE.

EGLOGUE I.

TITYRE.

MELIBE'E, TITYRE.

MELIBE'E.

TRanquile, cher Tityre, à lombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois Champêtre,
Vous chantez, mais pour nous, infortunés Bergers,

La Pere de Virgile, sous le nom de Tityre, chante les louanges, & les bienfaits d'Octavien César qui, dans le partage des Campagnes de Mantouë, lui conservoit une paisible possession de sa Métairie d'Andés; sous le nom de Mélibée, un Berger du Mantoüan, banni de sa Patrie, déplore ses disgraces.

Nous gémirons bien-tôt sur des bords étrangers ;
Nous fuyons, exilés d'une aimable Patrie,
Seul vous ne quittez point cette terre chérie,
Et quand tout rétentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, cher Mélibée, appui de ma foiblesse,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse :
Oui, je mets ce Héros au rang des immortels,
Le sang de mes agneaux rougira ses autels ;
Si mon troupeau tranquille erre encor sur ces rives,
Quand le sort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs déserts.
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'est un bienfait de ce Dieu secourable,
C'est à lui que je dois ce destin favorable.

MELIBEE.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux !
Que je suis étonné de trouver un heureux !
Je fuis, traînant à peine en cet exil funeste
De mes nombreux troupeaux le déplorable reste :
Cette triste brebis, l'espoir de mon troupeau ;

Dans ſa fuite a perdu ſon languiſſant agneau :
Déja, dans ma douleur, j'ai briſé ma muſette ;
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette ?
Hélas ! ſouvent le Ciel irrité contre nous,
Par des ſignes trop sûrs m'annonçoit ſon courroux ;
Trois fois, il m'en ſouvient, dans la forêt prochaine,
Le tonnerre à mes yeux eſt tombé ſur un chêne,
De ſiniſtres oiſeaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs :
Mais pourquoi rappeller ces douloureux préſages....
Berger, quel eſt ce Dieu qui reçoit vos hommages ?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient ſa Cour ;
Sa préſence embellit un plus noble ſéjour ;
Rome eſt ce lieu charmant : autrefois, je l'avouë,
Je ne croyois point Rome au-deſſus de Mantouë ;
Quelle étoit mon erreur ! ſur ces bords enchantés
Le Tybre voit briller la Reine des Cités :
Rome l'emporte autant ſur le reſte des Villes,
Que le plus haut Cyprès ſur les buiſſons ſtériles.

MELIBE'E.

Quel eſpoir vous porta vers ces aimables lieux ?

TITYRE.

La liberté, Berger, s'y montroit à mes vœux,
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices :
Mantouë à mes désirs refusoit ce bonheur,
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur ;
Sans aucun fruit pour moi, ces fréquens sacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de génisses :
Vainement j'implorois l'heureuse liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette divinité.
J'osai porter ma plainte au Souverain du Tybre :
Pétois alors esclave ; il parla : je fus libre.

MELIBE'E.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement ;
Pendant ces sombres jours, la jeune Galathée
Du plus tendre chagrin me parut agitée,
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour ;
Sa plainte attendrissoit les Nymphes d'alentour ;
Les échos des vallons, les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépérissoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur Berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triſte ſolitude,
Je ſouffrirois encor la même ſervitude :
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours,
Et ſes Dieux pouvoient ſeuls me faire d'heureux jours :
Là, j'ai vû ce Heros, que chante ma tendreſſe,
Il eſt dans le printems d'une belle jeuneſſe ;
Allez, Bergers, dit-il, conſervez en repos
Votre ſéjour natal, vos champs & vos troupeaux.
Bien-tôt, par un retour d'hommages l'égitimes,
Je lui ſacrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ſes autels recevront mon encens.

MELIBE'E.

Ainſi donc, cher Tityre, exempt de nos miſéres,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos peres,
Vos troupeaux reſpectés du barbare vainqueur
Demeureront ici ſous leur premier Paſteur ;
Ils ne ſortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres ſauvages :
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des ſaules & du thin ;

Nos champs abandonnés vont reſter inutiles,
Les vôtres par vos ſoins ſeront toujours fertiles,
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris:
Les amoureux ſoupirs des Roſſignols fidelles,
Les doux gémiſſemens des tendres Tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du ſommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du ſoleil.

TITYRE.

L'Amour ſçaura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un ſi doux avantage:
Le Cerf d'un vol hardi traverſera les airs,
Les habitans des eaux fuiront dans les déſerts,
La Saône ira ſe joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me faſſe une ame ingrate,

MELIBE'E.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les ſons de mes triſtes pipeaux!
Nos Paſteurs pleurent tous une même diſgrace,
Nous fuyons, diſperſés; les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux ſous ces affreux climats
Qu'un éternel hyver couvre d'âpres frimats.

D'autres vont habiter une contrée aride,
& les déſerts voiſins de la Zone Torride ;
Compagnon de leurs maux, & banni pour tous jours,
Sous un ciel inconnu je traînerai mes jours ;
Quoi ! je ne verrai plus ces campagnes ſi chéres,
Ni ce ruſtique toit hérité de mes peres !
O Mantouë ! ô du moins, ſi ces riches ſillons
Devoient m'être rendus après quelques moiſſons !
Non je ne verrai plus ces forêts verdoyantes,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes,
D'avides étrangers, des ſoldats inhumains
Déſoleront ce champ cultivé de mes mains ;
Etoit-ce donc, grands Dieux ! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne ?
C'en eſt fait ; pour toujours recevez mes adieux,
Bords ſi chers à mon cœur & ſi beaux à mes yeux.
O Guerre ! ô triſte effet des diſcordes civiles !
Champs on vous ſacrifie à l'intérêt des Villes :
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un ſort bien rigoureux ;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir ſur la verdure :
Suivez moi foible reſte, infortunés moutons,
Pour la derniére fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la premiere aurore.
Regagnons le hameau : Berger, ſuivez mes pas.
Theſtile nous apprête un champêtre repas ;
Le jour fuit, hâtons-nous, du ſommet des collines
L'ombre deſcend déja dans ces plaines voiſines,
Les oiſeaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'éleve ſur les airs.

EGLOGUE II.

IRIS.

TAYLOR INST. - OXFORD

L'ASTRE brûlant du jour, ſur nos paiſibles rives
Répandoit du midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon errant dans l'horreur des forêts,
Aux déſerts attendris confia ſes regrets.
Il adoroit Iris : d'une plaine étrangére
Il vouloit dans ſon champ attirer la Bergére :
Iris étoit promiſe aux feux d'un autre Amant,
Et plaignoit Coridon ſans calmer ſon tourment.
Cet Amoureux Berger fuyoit les Jeux champêtres,
Solitaire il venoit ſe cacher ſous des hêtres ;
C'eſt là qu'ayant conduit ſes troupeaux languiſſans,
Il ſoupiroit un jour ces douloureux accens.
Hâtez-vous, ſombres jours d'une odieuſe vie ;
Puiſque toute éſpérance à mes vœux eſt ravie,
Puiſqu'un autre Berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des jours?

Coridon ſe plaint de l'inſenſibilité d'Iris, Bergére d'un Hameau étranger, il veut inutilement l'attirer dans ſes Campagnes.

Du moins plaignez les maux que ma langueur me
cauſe ;
Il eſt l'heure du jour où tout ici repoſe :
Le Moiſſonneur tranquille, à l'abri du ſoleil,
Repare ſa vigueur dans le ſein du ſommeil ;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage ſom-
bre,
Sylvie & ſon Berger goûtent le frais de l'ombre ;
Privé de ces loiſirs, & bravant la chaleur,
Je proméne en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémiſſemens l'écho paroît ſenſible,
Tout me plaint, votre cœur reſte ſeul inflexible.
Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux !
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux !
Leurs graces, il eſt vrai, n'égalent point vos char-
mes ;
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins
de larmes.
Ah ! ne comptez point tant ſur vos belles cou-
leurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs ;
La beauté n'eſt qu'un lys, l'aurore l'a vû naître,
L'aurore à ſon retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous ? J'ai de nombreux trou-
peaux
Dans les champs qu'Aréthuſe * enrichit de ſes eaux.

* *Fontaine de Sicile.*

En lait délicieux mes brebis sont fécondes ;
Lors même que l'hyver glace & l'air & les ondes :
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens souvent le prix des champêtres concerts ;
Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flateuse image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce cristal immobile,
Mon air ne céde rien aux graces de Myrtile.

Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits :
Les sincéres amours peu connus dans les Villes,
Sous nos tranquilles toits ont choisi des asiles ;
Souvent, joignant nos voix aux chansons des oiseaux :
Nous irons éveiller les folâtres échos :
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des airs dont le Dieu Pan sçait charmer l'Arcadie : *
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former sur la flûte un son harmonieux ;
Pan regne sur nos bois, il aime nos prairies,

* *Belle Contrée du Péloponéze, consacrée autrefois aux Déités champêtres, & dont les Habitans, tous Pasteurs, passoient pour les Maîtres de la Poëtie Bucolique.*

C'eſt le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez ſous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au ſon du chalumeau :
Cette bouche charmante & des graces chérie
Touchera nos pipeaux ſans en être flétrie :
Je vous garde un hautbois qui ſemble fait pour vous :
La douceur de ſes ſons rend les oiſeaux jaloux :
Tirſis, prêt d'expirer ſur ce triſte rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage :
Je joindrai pour vous plaire, à ce don de Tirſis,
Une belle houlette & des agneaux choiſis :
Je vous deſtine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je ſauvai l'autre jour du ſein d'une fontaine :
Laure en ſera jalouſe ; elle aimoit ces chevreaux,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons ſont trop beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore ſur votre route aſſemble ſes compagnes,
D'une moiſſon de fleurs les chemins ſont ſemés,
De l'encens du Printems les airs ſont parfumés :
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, & remplit ſa corbeille,
Sa main ſçait aſſortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la roſe au jeune & tendre lys ;

Des fruits de mon verger vous aurez les prémices
De la jeune Amarille ils feroient les délices :
Ces fruits sont colorés d'un éclat vif & doux,
Ils seront plus charmans quand ils seront à vous :
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure éternelle
Est le symbole heureux d'une chaîne fidelle :
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verds,
J'en consacre souvent au Dieu des tendres vers.
Mais que dis-je ; insensé ! formé par la tristesse ;
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse ?
J'étois libre autrefois, & mon paisible cœur
N'avoit jamais connu cette sombre langueur :
Content de mon troupeau, je vivois sans envie,
Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie ;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours :
Ainsi l'Aquilon trouble un ruisseau dans son cours.
Ingrate ! estimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux Bergers ont chanté sous nos hêtres,
Les Déesses souvent ont touché nos pipeaux ;
Diane, d'un Pasteur a gardé les troupeaux :
Que la fiére Pallas aime le bruit des Villes,
Venus préfere au bruit nos cabannes tranquilles.
Tout suit de son penchant l'impérieux attrait,
Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret,
Le loup cherche sa proie autour des Bergeries,

Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries :
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets ! vœux perdus ! trop stérile tendresse !
Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse ?
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois :
A de moins tristes airs consacre ton hautbois ;
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisse sur l'ormeau tes vignes imparfaites ;
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un Pasteur.
Revenez chers moutons, quittez ces lieux sauvages :
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages ;
Puisque mes vœux sont vains : de l'insensible Iris,
Allons près de Climéne oublier les mépris.

EGLOGUE III.

PALEMON.

COMBAT PASTORAL.

PALEMON, MENALQUE, DAMETE.

MENALQUE.

APPRENEZ-MOI, Damete, à qui sont les troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux?

DAMETE.

Je suis le Conducteur, Lycas en est le maître;
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MENALQUE.

O Bercail malheureux! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climéne est conduit par l'amour,
Oubliant ses moutons & ne songeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'a ceux de sa Bergére:

Deux Bergers, chantant tour à tour des couplets égaux, se disputent une victoire champêtre: Palemon est le Juge de ce combat Amebée.

Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux ;
Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous ;
Ce Pasteur mercénaire, auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la Bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret :
On vous connoît, Menalque, on sçait certain secret ;
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte....
D'un plus ample détail je vous sauve la honte ;
Vous m'entendez : alors les Déesses des eaux
Rentrerent en riant au fond de leurs roseaux.

MENALQUE.

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas & sa vigne nouvelle ?

DAMETE.

Quel Berger ne sçait point que, sous ces vieux ormeaux,
Menalque, d'Eurylas brisa les chalumeaux ?
Rival de ce Pasteur, jaloux de sa victoire,
Votre cœur indigné ne pût souffrir sa gloire :
Vous seriez mort enfin d'envie & de fureur ;
Si vous n'aviez pû nuire à ce Berger vainqueur.

MENALQUE.

Qu'entens-je ? sur quel ton me parleroit un Maître ?

Si ce Pâtre à tel point oſe ſe méconnaître ?
Quand Damon l'autre jour laiſſa ſeul ſon troupeau,
Ne vous ai-je point vû lui ſurprendre un chevreau ?

DAMETE.

De ce prétendu vol Damon ne peut ſe plaindre ;
Oüi, j'ai pris ce chevreau j'en conviendrai ſans craindre,
Puiſqu'il étoit le Prix d'un combat Paſtoral,
Où j'étois demeuré vainqueur de mon Rival.

MENALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ? D'une flûte champêtre
Daméte dans nos bois s'eſt-il jamais vû Maître ?
Lui, dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne ſçait que déchirer des airs faits par autrui,

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine diſpute,
J'oſe vous défier au combat de la flûte,
Ou, ſi vous l'aimez-mieux, à l'ombre des buiſſons,
Eſprouvons un combat de vers & de chanſons ;
Si le Dieu de Délos eſt pour vous plus propice,
Je vous donne à choiſir la plus tendre Geniſſe :
Quel prix riſquerez-vous contre un gage ſi beau ?

MENALQUE.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau :
S'il manquoit un mouton, j'essuirois la colere
D'une Marâtre injuste, & d'un Pere sevére ;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet se trouve à mon retour :
Mais je puis hazarder deux beaux vases de hêtre :
On voit ramper autour une vigne champêtre ;
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits,
Du célébre Conon, * l'un ranime les traits,
L'autre peint ce Mortel, ¶ dont l'adresse féconde
A décrit les saisons & mésuré le monde :
Ces coupes sont encor dans leur premier éclat,
J'en ferai volontiers le gage du Combat.

DAMETE.

J'ai deux vases pareils, revêtus d'un feuillage ;
Du même Alcimédon ce présent est l'ouvrage ;
Le Chantre de la Thrace est peint sur les dehors,
Il est suivi des bois qu'entraînent ses accords.

MENALQUE.

Palémon vient à nous : qu'il régle la victoire ;
Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

* *Géométre fameux, de l'Isle de Samos.*
¶ *Archiméde de Siracuse.*

DAMETE.

Je conſens qu'il nous juge, & malgré vos mépris,
Je ſçaurai me défendre & balancer le prix:
Ma Muſe en ces combats ne fut jamais craintive;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALEMON.

Chantez, dignes Rivaux: la nouvelle ſaiſon
Invite à des concerts ſur ce naiſſant gazon,
Le Printems de retour rajeunit la nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure;
Philoméle réprend ſes airs doux & plaintifs,
L'Amant des fleurs ſuccéde aux Aquilons captifs:
Tout charme ici les yeux; chaque inſtant voit éclôre:
Dans ces Prés émaillés, de nouveaux dons de Flore,
A chanter tour à tour préparez donc vos voix,
Ces combats ſont chéris de la Muſe des bois.

DAMETE.

Muſes! donnez au Maître du tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chanſons:
Il eſt tout, il remplit les Cieux, l'onde, la terre;
Il diſpenſe à nos champs les jours & les moiſſons.

MENALQUE.

Du jeune Dieu, que le Permeſſe adore,
Muſes! chantons les honneurs immortels:

Des premiers feux du jour quand l'Orient se dore,
D'un feſton de lauriers je pare ſes autels.

DAMETE.

Quand je ſuis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais, endormi,
Glycére me réveille; & d'une courſe agile
Elle fuit dans un antre, & s'y cache à demi.

MENALQUE.

Phylis, prés de ma bergerie,
Vient chaque jour cueillir des fleurs:
Nos troupeaux réunis paiſſent dans la Prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour:
Ce couple heureux d'oiſeaux fidéles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MENALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris:
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycere!

Zéphirs qui l'écoutez dans ces momens si doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergére,
Des plaisirs si charmans rendroient le Ciel jaloux.

MENALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
Cloris, quand vous chassez dans les routes des bois;
Souvent Endimion vit Diane à la chasse,
Souvent de la Déesse il porta le carquois.

DAMETE.

Je célébre bien-tôt le jour de ma naissance:
Venez, belle Glycére, honorer ce beau jour;
Vous ferez l'ornement des concerts, de la danse,
Votre chant & vos pas sont conduits par l'Amour.

MENALQUE.

Cloris seule a mon cœur, seule elle a tous les charmes:
Ciel! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux,
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes,
Ah! quand pourrai-je, amour, revoir de si beaux yeux.

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycére,
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups,
Qu'un Laboureur, veillant sur une moisson chére,
Craint le souffle fougeux des Aquilons jaloux.

MENALQUE.

Ma Cloris eſt pour moi ce que l'herbe naiſſante
Au lever de l'Aurore eſt pour un jeune agneau,
Et ce qu'eſt à la terre aride & languiſſante
Une féconde pluye, ou le cours d'un ruiſſeau.

DAMETE.

Puiſque Pollion * veut bien être
Le protecteur de mes chanſons,
Muſes, ſur le hautbois champêtre,
Que ſon nom ſoit chanté dans vos ſacrés valons.

MENALQUE.

Pollion lui-même avec grace
Ecrit des vers d'un goût nouveau :
Sçavantes Nymphes du Parnaſſe,
A ce Héros ſçavant offrez un fier Taureau.

DAMETE.

Illuſtre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur;
Que dans ſon champ fécond, que ſur les buiſſons même
Le miel & les parfums naiſſent en ſa faveur.

MENALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la Muſe de Bathille,

* *Il étoit alors Conſul, l'an 714. de Rome.*

Du fade Mevius, qu'il aime auſſi les vers :
Qu'il aſſerviſſe au joug le Renard indocile,
Qu'il préfére aux zéphirs les vents des noirs hyvers.

DAMETE.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs :
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée,
Un ſerpent eſt caché ſous ces belles couleurs.

MENALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chers moutons,
Allez, un verd naiſſant couronne ces prairies ;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage,
Cependant je les vois dépérir chaque jour :
Moi-même je languis au printems de mon âge,
Tout languit dans nos champs ſous les fers de l'Amour.

MENALQUE.

L'Amour ne me nuit point ; j'ignore ſes allarmes ;
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languiſſans :
Mais un ſombre enchanteur, par ſes funeſtes charmes
Fait périr ſans pitié mes agneaux innocens.

DAMETE.

De ce douteux débat, la palme vous eſt dûë;
Si vous ſçavez m'expliquer en quels lieux*
L'œil ne peut découvrir que ſix pieds d'étenduë
de ce vaſte horiſon qui termine les Cieux.

MENALQUE.

Au prix de vos chanſons je ſouſcris ſans murmure;
Et ſur Cloris je vous cede mes droits;
Si vous ſçavez me dire en quel lieu la nature
Sur de naiſſantes fleurs grave le nom des Rois.

PALEMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux, en emporte la gloire;
Et tout Berger qui peut égaler vos beaux ſons,
Mérite, comme vous, la palme des chanſons.
Renouvellez ſouvent en cadences égales
Le paiſible combat de vos Muſes rivales;
Et quand vous formerez ces gracieux récits:
Que toujours, entre vous, le prix reſte indécis.

* *Le fond d'un Puits.*

† *La Jacinthe, fleur ſur laquelle on s'imaginoit lire les deux premiéres lettres du nom d'Ajax, fils de Telamon, Roy de Salamine: Ajax, ſelon la Fable, fut métamorphoſé en Jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les Armes d'Achile.*

EGLOGUE IV.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS, FILS D'OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE.

EGLOGUE HEROIQUE.

MUSES, pour ce beau jour, ceſſez d'être Bergéres;
Oſez porter vos voix au-deſſus des fougéres,
Un Conſul, * à vos jeux s'intéreſſe aujourd'hui:
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes de lui.
Cieux! Où ſuis-je enlevé! Quels ſuperbes ſpectacles!
Un Dieu par mes accens va rendre ſes Oracles.
Je vois éclôre enfin ce nouvel Univers
Qu'a chanté la Sybille en prophétiques vers;
Je vois un nouveau Peuple orner cette contrée;

Ce ne ſont point des Bergers qui parlent dans cette Piéce; c'eſt le Poëte lui-même, à qui des tons plus élevés ſont permis. Quelques-uns le blâment d'avoir mis au rang des Eglogues un ſujet ſi pompeux, & qui paroît plûtôt du reſſort de l'Ode: ſi Virgile eût été du ſentiment de ſes Cenſeurs, nous y euſſions perdu une de ſes plus belles Eglogues.

* Pollion.

Du sein des Cieux, Themis descend avec Astrée,
Saturne sur nos champs revient regner encor,
Et raméne aux Mortels les jours de l'âge d'Or.
Il est né ce Héros, pour qui les destinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'années:
Tendre Divinité, compagne des Amours,
Lucine, à son enfance accordez vos secours,
Descendez sur ces bords, Apollon votre frere
Des Graces & des Arts y tient le Sanctuaire.
Illustre Pollion, ton brillant Consulat
Va des siécles dorés voir renaître l'éclat,
Les vertus de retour par d'aimables prodiges,
Des antiques forfaits effacent les vestiges:
Jupiter nous promet un heureux avenir,
Il ne lui reste plus de crimes à punir.
Un jour, dans cet enfant d'immortelle origine,
Revivront les Héros de sa race Divine,
Sur l'Univers paisible * il regnera comme eux;
Il tiendra même rang dans le conseil des Dieux.
Aimable Marcellus, la Reine de la Terre
Vient déja vous offrir l'achante & le lierre,

* *Cette prédiction pouvoit-elle se faire d'un Fils de Pollion, dont plusieurs Interprétes soutiennent que Virgile chante ici la naissance? Elle ne convenoit sans doute qu'à l'Héritier présomptif de l'Empire, au seul Marcellus, Neveu d'Auguste, & adopté par cet Empereur qui n'avoit point de Fils.*

Elle pare son front des plus vives couleurs
Et vous forme un berceau de verdure & de fleurs.
Le lait coule à grands flots dans chaque Bergerie,
On voit naître en tous lieux les parfums d'Assyrie;
Les bois ne portent plus les funestes poisons,
Le loup moins affamé laisse en paix nos moutons.
C'est peu : d'autres bienfaits enrichiront le monde;
Les fruits seront plus beaux, la moisson plus féconde
Lorsque vous apprendrez de vos Ayeux vainqueurs
L'héroïsme guerrier, & la loi des grands cœurs:
Chaque Nayade alors versera de son urne
Des flots de pur Nectar, comme aux jours de Saturne;
Une riche vendange, après d'amples moissons,
Offrira des raisins jusques sur les buissons.
C'est ainsi qu'aux mortels les faveurs destinées
S'accroîtront par dégrés & suivront vos années.
Pendant ces premiers tems d'un plus bel Univers,
Des vaisseaux couvriront encor les vastes mers,
Nos campagnes encor se verront labourées,
Nos Villes de remparts resteront entourées,
Peut-être un autre Argo, sous un nouveau Tiphis,
Portera des guerriers sur les champs de Thétis.
Peut-être verra-t'on les murs d'un autre Troye

Au fer d'un autre Achile abandonnés en proye. *
Mais ces reſtes légers de nos malheurs paſſés
Diſparoîtront enfin, pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeuneſſe illuſtre
La Parque filera votre cinquiéme luſtre,
Et quand, paſſant des jeux aux ſoins de votre rang,
Vous marcherez égal aux Dieux de votre ſang.
Rien ne manquera plus au bonheur de la terre :
La Paix au fond du Stix replongera la Guerre,
Féconde également pour tous ſes Citoyens,
La terre en tous climats produira tous les biens.
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher ſur des plages lointaines ;
Sans exiger nos ſoins, les côteaux, les guérets,
Fixeront en tous tems & Bachus & Cerès,
Les arts laborieux deviendront inutiles ;
Les moutons, en paiſſant ſur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs,

* *Les quatre vers précédens ſont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la Flotte qu'équipoient les Triumvirs, Octavien & Antoine pour attaquer Sexte Pompée, Fils du grand Pompée, qui ſoutenoit en Sicile les reſtes du parti republicain. Il fut défait dans un combat naval. Syracuſe fut cette ſeconde Troye ; Octavien Céſar fut ce nouvel Achile. Ces applications ſont pleines de beautés. nous en devons la découverte au ſçavant Pere Catrou.*

Sur eux la pourpre & l'or formeront mille fleurs,
L'induſtrieux travail de la ſimple nature,
Sans les ſecours de l'art, produira leur parure.
Ils ſeront ces beaux jours. Du Temple des deſtins
Une voix me tranſmet ces augures certains.
Déja pour accomplir ces fortunés préſages,
Les trois fatales Sœurs, Souveraines des âges,
Ont adouci leurs loix, & Clotho prend encor
Le fuſeau qui ſervit à filer l'âge d'Or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carriére.
Sans attendre le tems, franchiſſez la barriére;
Partez, ſuivez la gloire, enfans chéris des cieux,
Du beau ſang de Venus * rejetton précieux
Aux honneurs de vos ans tout ſe montre ſenſible,
Le Ciel eſt plus riant, Neptune eſt plus paiſible,
L'univers aſſuré d'un ſiécle de bonheur,
Applaudit au berceau de ſon Reſtaurateur.
O jours! ô tems heureux! ô ſi les deſtinées
Etendoient juſques-là le fil de mes journées!
Auguſte Marcellus, à chanter vos exploits,
Je voudrois conſacrer les reſtes de ma voix:
Pour ces pompeux ſujets ma muſe rajeunie
Vaincroit tous les concerts des fils de Polimnie;
Pan même, à mes accords s'il comparoit ſes ſons,

* *La fable romaine des Céſars de Venus par faiſoit deſcendre la famille Enée, Fils de cette Déeſſe.*

Pan même s'avoueroit vaincu par mes Chanſons.
Commencez, heureux Fils d'une Mere charmante,
Commencez de répondre à ſa plus douce attente,
Par de juſtes retours comblez ſes tendres vœux,
Que vos premiers ſouris s'adreſſent à ſes yeux.
Pour vous l'Amour éleve une jeune Déeſſe *
Dont il vous offrira la main & la tendreſſe;
Vivez, & que vos ans égaux à nos déſirs,
Soient remplis & filés par la main des plaiſirs.

* *Julie, fille d'Auguſte. Marcellus épouſa cette Princeſſe. Les prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce Prince aimable, l'eſpoir & les délices de l'Empire Romain, mourut à la fleur de ſon âge. Le ſixiéme Livre de l'Enéide finit par une plainte très-tendre ſur la mort prématurée de ce jeune Héros.*

EGLOGUE V.

DAPHNIS.

MENALQUE, MOPSUS.

MENALQUE.

PROFITONS, cher Mopſus, des momens précieux
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux ;
Je chante, vous jouez du hautbois avec grace :
Eſſayons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je ſuis prêt, cher Menalque, à chanter avec vous,
Vos accens ont pour moi les charmes les plus doux ;
Des Zéphirs du couchant les folâtres haleines
Balancent de ces bois les ombres incertaines,
Chantons ſous ce feüillage, ou, ſi vous l'aimez mieux,
Dans cette grotte où regne un frais délicieux :

La Mort d'un Frere de Virgile, nommé Flaccus Maro, & repréſenté ſous le nom de Daphnis, fait le ſujet de ce Poëme. Mopſus Eleve du Poëte, pleure Daphnis : Virgile, ſous le nom de Menalque, en fait l'Apothéoſe.

Une vigne ſauvage en décore l'entrée,
A Faune de tout tems elle fut conſacrée ;
J'y conduirai vos pas, là vos nobles chanſons
M'offriront un plaiſir & d'utiles leçons.
Si mes vers ſont moins beaux, pardonnez à ma Muſe
Ce défaut d'agrémens que ma jeuneſſe excuſe.

MENALQUE.

Non, je ſçai qu'Amyntas oſe ſeul dans nos bois
Vous diſputer le prix du chant & du hautbois.

MOPSUS.

N'en ſoyez point ſurpris : dans ſon orgueil extrême,
Ce Berger défieroit le Dieu des vers lui-même.

MENALQUE.

De vos champêtres airs repétez les plus beaux,
En notre abſence Egon gardera nos troupeaux,
Chantez-Codrus * mourant pour ſauver ſa patrie,
Chantez du tendre Alcon ¶ la pieuſe induſtrie,
Quand il perça d'un trait heureuſement lancé
Le ſerpent qui tenoit ſon fils entrelacé.

* *Dernier Roy d'Athénes.*

¶ *Servius écrit qu'Alcon étoit fils de cette Ericthée, que Minerve éleva elle-même à la campagne, & qu'elle donna enſuite aux Athéniens pour leur Roy.*

Ou

Ou plaignez dans vos chants cette Amante * célébre
Qui pour Démophoon mourut aux bords de l'Hebre.

MOPSUS.

Souffrez qu'à d'autres jours je reſerve ces chants:
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchans,
J'ai fait de nouveaux vers: ils vous plairont peut-être:
Ils ſont déja gravés ſur l'écorce d'un hêtre.
Lorſque j'aurai chanté, que mon rival jaloux
Nous montre auſſi ſes vers: qu'il chante, & jugez-nous.

MENALQUE.

De vos chants & des ſiens je ſçai la différence:
Près de vous Amyntas, malgré ſon arrogance,
Eſt comme un ſaule obſcur près d'un brillant roſier,
Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

MOPSUS.

Si mes premiers eſſais m'ont acquis quelque gloire,
Je la dois à vos ſoins, j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter;
La douleur fit les vers que je vais repéter.

* *Philis, fille de Licurgue, Roy de Thrace. Son Amant Démophoon, fils de Theſée, fut rappellé à Athénes par des raiſons d'Etat: ſon abſence fut longue; Philis le crut infidéle, elle ſe donna la mort.*

Je les ai conſacrés au Berger plein de charmes,
dont le trépas récent demande encor nos larmes.

MENALQUE.

L'Agneau négligera le citize fleuri,
Quand nous perdrons l'amour d'un Berger ſi chéri.

MOPSUS.

Daphnis n'eſt plus, en vain nos Muſes le regretent,
Les pleurs ſont ſuperflus :
Je le demande aux bois, & les bois me repétent ;
Il n'eſt plus ! Il n'eſt plus !
Deſtins trop rigoureux, inéxorable Parque,
Quels injuſtes arrêts
Précipitent ſi-tôt dans la fatale barque
Ce Berger plein d'attraits ?
Je vois ſes yeux éteints : ſa Mere inconſolable
Les arroſe de pleurs,
Et ſes cris vont apprendre au Ciel impitoyable
Ses améres douleurs.
Infortuné Daphnis ! L'avide Proſerpine
T'enleve avant le tems :
Ainſi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans ſon premier printems.
O jour trois fois cruel ! Quel deüil dans la nature!
Nous vîmes en ces bois
Le ſoleil ſans clarté, la terre ſans verdure,
Et les oiſeaux ſans voix.

Les ruiſſeaux, effrayés du bruit de nos allarmes,
Murmuroient des ſanglots :
L'horreur d'un triſte bord, & les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots.
On entendit gémir les jeunes Oréades,
A cet inſtant fatal,
Et de leurs belles eaux les ſenſibles Naïades
Troublerent le criſtal.
Aux longs gémiſſemens des Nymphes fugitives,
Les échos attendris
Renvoyerent, du fond des cavernes plaintives,
De lamentables cris.
Alors aucun Paſteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languiſſans,
La flûte étoit muette, on ne rendoit qu'à peine
De douloureux accens.
Il n'eſt plus de beaux jours, Berger depuis ta perte,
Plus de fêtes pour nous,
Palès * ne chérit plus cette rive déſerte,
Elle fuit en courroux.
Nos Prés ſont défleuris, de plantes infertiles
Nos ſillons ſont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces ſtériles
A la place des lis.
Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris.

* *Déeſſe champêtre.*

Telle, aux raiſins brillans dont elle eſt colorée,
La vigne doit ſon prix.
Daphnis, dans nos cantons accrédita l'Orgie
Et le Thyrſe Divin,
Il chanta le premier en vers pleins d'énergie,
Le puiſſant Dieu du vin.
Il étoit les amours & la gloire premiére
Des bois & des hameaux,
Faut-il qu'il ne ſoit plus, en perdant la lumiére,
Que l'objet de nos maux!
Dans l'oiſive langueur de nos douleurs extrêmes
Ceſſons de nous plonger,
Allons rendre l'honneur & les devoirs ſuprêmes
Aux mânes du Berger.
Paſteurs, raſſemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs,
Paroiſſez, apportez de funébres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez ſans chalumeaux, renverſez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès,
Sur ces autels jonchés de pâles violettes
Conſacrez vos regrets.
Elevez le tombeau du Berger que je chante,
Près de ces antres verds,
Et pour éterniſer ſa mémoire touchante,
Inſcrivez-y ces vers.

Sous ce froid monument le beau Daphnis repose,
Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose,
Il étoit le Pasteur d'une aimable troupeau,
Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
Bergéres, qui passez dans ce bocage sombre,
Donnez des larmes à son ombre,
Donnez des fleurs à son tombeau.

MENALQUE.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride Voyageur,
Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde claire,
Et pour se délasser, une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour :
Il m'aimoit, je lui dois ce fidéle retour ;
Je ne mets point sa perte au rang de nos désastres,
Daphnis déifié * regne au séjour des astres,
Ses graces, ses vertus triomphent de la mort :
S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble sort.
Du sombre deuil tristes compagnes,
Plaintes, fuyez de nos campagnes :

* *L'Apothéose seroit un peu outrée, si le Poëte n'en faisoit un Dieu Champêtre. Virgile a suivi l'exemple des Poëtes Grecs qui avoient ainsi divinisé Daphnis de Sicile.*

Bergéres & Bergers reprenez vos hautbois;
Du beau Daphnis chantez la gloire,
Il n'a point paſſé l'onde noire,
Il eſt au rang des Dieux protecteurs de vos bois.
Il peut, porté ſur les étoiles,
Contempler ſans nuit & ſans voiles
La marche & les clartés des céleſtes flambeaux;
Sous ſes pieds il voit les nuages,
Les tonneres & les orages,
Et les mondes divers & l'empire des eaux.
Revenez jeux, Plaiſirs, Naïades,
Flore, Cérès, Amours, Dryades,
Que tout au Dieu Daphnis applaudit dans ces lieux;
Qu'il ſoit chanté ſur la muſette,
Qu'une foule d'échos repéte:
Daphnis n'eſt plus mortel, il eſt au rang des Dieux.
Déja ſous ſon naiſſant empire,
A notre bonheur tout conſpire;
Tout éprouve déja les faveurs de Daphnis:
Le loup devenu moins avide,
L'agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondiſſent réunis.
Si nos hameaux ont ſçu te plaire,
Sois, Daphnis, leur Dieu Tutelaire:
Ne porte pas tes ſoins ſur des bords étrangers,
Procure-nous des jours tranquiles,
De belles nuits, des champs fertiles,

Sois le Dieu des troupeaux & le Roi des Bergers,
Tu recevras sur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage
Que reçoivent de nous les premiers immortels;
Suivi d'une fidéle troupe,
J'irai verser à pleine coupe
Et le lait & le vin sur tes nouveaux autels.
Dans les festins, dans l'alégresse,
Echauffés d'une douce yvresse,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux,
Les Bergers unis aux Bergéres
Formeront des danses legéres,
Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.
Tant que l'abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'Aurore,
Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront:
On égalera tes louanges
A celles du Dieu des vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

MOPSUS.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
Ou d'un Zéphir naissant, ou d'une source pure:
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
des plus tendres oiseaux, des plus doctes Pasteurs,
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
Aux vers dont votre Muse a charmé mon oreille:
Quel don peut égaler tant d'égards complaisans?

MENALQUE.

Mon amitié, Berger, préviendra vos préſens ;
Recevez ce hautbois, il fut fait en Sicile,
Il eſt d'un bois choiſi, d'un ſon doux & facile,
Avec lui j'ai chanté des champêtres appas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats.

MOPSUS.

Nul don ne m'eſt plus cher qu'une telle muſette ;
Agréez de ma main cette belle houlette :
Sur ſon airain brillant nos chiffres ſont tracés ;
J'y vais joindre un feſton de myrthes enlacés :
Antigênes s'attend que je l'en ferai maître ;
Mais mon cœur en décide, & Menalque doit l'être.

EGLOGUE VI.

SILENE.

PREMIER imitateur du Berger, * dont la Muſe
Eſt l'honneur immortel des champs de Syracuſe,
Dans un heureux loiſir, je repéte en ce bois
Les airs que les amours jouoient ſur ſon hautbois.
Pour chanter les combats & le Dieu de la Thrace,
J'allois rêver un jour au ſommet du Parnaſſe :

Silene inſtruit deux Bergers, il leur chante l'origine & la formation de l'Univers, né du concours fortuit des Atômes, ſelon le ſiſtême d'Epicure. Il leur raconte enſuite differens traits de l'hiſtoire des ſiécles fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore ici Virgile, & prétendent que la matiére de ce Poëme eſt trop élevée pour l'Eglogue, d'autres juſtifient le Poëte, & penſent qu'aucun ſujet n'eſt au-deſſus de la Poëſie Bucolique, quand il eſt préſenté aux yeux ſous un voile Paſtoral; je me rangerois volontiers à ce dernier ſentiment, ſur-tout pour le SILENE. *Cette Piéce ne renferme rien qui ne ſoit à la portée des Bergers, qu'on doit ſuppoſer cultivés, polis, & d'une imagination exercée aux idées Poëtiques, tendres & riantes.*

* *Théocrite*

Apollon, * peu facile à ces hardis projets,
M'ordonna de traiter de plus ſimples ſujets :
Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes
Des chants accoutumés aux ſoupirs des muſettes,
Si je chante aujourd'hui ſur ces paiſibles bords,
Muſes, ne m'inſpirez que d'aimables accords.
Que d'autres, ô Varus, ¶ plus chers aux doctes Fées;
Au temple de mémoire érigent vos trophées,
Ma voix trop foible encor pour chanter les héros
Apprendra ſeulement votre nom aux échos.
Mais ſi ce qu'aujourd'hui j'écris ſans impoſtures:
Vainquant la nuit des tems, paſſe aux races futures,
On lira que Varus & ſes brillans honneurs
Etoient même connus au ſéjour des Paſteurs.
Dans un antre champêtre orné par la nature,
Sous des pampres fleuris, ſur un lit de verdure,
Silene, de Morphée éprouvant la douceur,

* *Auguſte avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre Paſtoral... Ce Prince aimoit à ſe voir déſigné ſous le nom & les attributs du Dieu de la Poëſie.*

¶ *Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les Armes au tems que Virgile écrivoit ce Poëme. Il fut enſuite célébre par ſes malheurs & par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne, & qu'Arminius défit dans la forêt de Teutberg.*

A des ſonges rians abandonnoit ſon cœur :
On voyoit près de lui ſa couronne & ſon verre
Renverſés ſur un Tyrſe entourré de lierre ,
Un doux jus , bû la veille aux fêtes de Bacchus ,
Tenoit encor ſes ſens aſſoupis & vaincus ,
Quand deux jeunes Bergers , Silvanire & Mnaſile ,
Troublerent à deſſein la paix de cet aſile.
Depuis long-tems Silene , oracle de ces lieux ,
Leur promettoit envain des chants myſtérieux :
Il avoit juſqu'alors éludé leur pourſuite ;
Mais leurs efforts enfin empêcherent ſa fuite.
La jeune Eglé ſurvint , & ſe joint aux Paſteurs
Pour former au Vieillard une chaîne de Fleurs.
Captif en ces liens , Silene ſe reveille :
On voit naître les ris ſur ſa bouche vermeille ;
Vous l'emportez , dit-il , & je ſuis arrêté :
Je vois bien à quel prix on met ma liberté ;
Vous voulez que des tems je vous chante les faſtes ;
Un jour ne peut ſuffire à des ſujets ſi vaſtes :
Commençons cependant , contentons vos deſirs :
Pour vous , je vous reſerve , Eglé , d'autres plaiſirs ;
Rompez , jeunes Paſteurs , cette chaîne inutile ,
Et comptez ſur la foi de ma Muſe docile.
Il dit. Tout , à l'envi , s'apprête à l'écouter :
Ses liens ſont briſés ; il commence à chanter.
Aux ſublimes accens de l'immortel Silene ,
Les vents au loin chaſſés ne troubloient point la plaine

Les ruiſſeaux s'arrêtoient & n'oſoient s'agiter ;
Les échos admiroient & n'oſoient repéter,
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables
danſes,
Suivoient d'un pas léger ces brillantes cadences ;
Le rivage d'Amphrize & les bois d'Hélicon,
Furent ſouvent charmés par le chant d'Apollon,
Le ſombre Roy du Stix, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Euridice :
Mais la voix du Vieillard, cher au Dieu des raiſins,
Charma bien plus encor les rivages voiſins.
Il décrivoit d'abord la naiſſance du monde.
Rien n'exiſtoit encor ; une maſſe inféconde
Formoit un vaſte amas d'Atômes confondus,
Dans les déſerts du vuide au hazard répandus ;
Ce néant eut ſa fin ; l'Univers reçût l'être,
Des Atômes unis le concours fit tout naître,
Il fit les Elemens, qui, par d'heureux accords,
Formerent à leur tour tous les lieux, tous les corps ;
Les plaines de Cybelle & les champs de Nérée
Occuperent leurs rangs ſous la Sphére éthérée,
Et ſur ces ſombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ſes pâles légions.
Quel ſpectacle pompeux ! Du monde jeune encore
Quel fut l'étonnement, quand la naiſſante aurore
Pour la premiére fois, ouvrant un Ciel vermeil,
Fit luire, aux yeux charmés, l'empire du ſoleil ;

Bien-tôt ce Dieu fécond, ame de la nature,
Du monde obſcur ſans lui, fit briller la ſtructure.
Et donna de ſon char élevé ſur les airs,
Du jour & des couleurs à tant d'êtres divers.
La terre, à ſon aſpect riche & fertiliſée,
Des plus précieux dons ſe vit favoriſée,
Elle enfanta les fleurs, les premiéres moiſſons;
La vigne, les vergers, les bois & les buiſſons:
Un peuple d'animaux erra dans les montagnes,
Les troupeaux moins craintifs peuplerent les campagnes,
L'air eût ſes citoyens, l'onde ſes habitans;
Ainſi, pourſuit Silene, on vit naître les tems.
Les humains vertueux, ſous le ſceptre de Rhée,
Virent du ſiécle d'or la trop courte durée,
Les coupables enfans de ces premiers mortels
Altérerent les mœurs, foulerent les Autels,
La vertu fugitive, aux jours de Promethée,
Reprit ſon vol aux cieux d'une aile enſanglantée;
Par le Dieu du trident l'Olympe fut vangé,
La mer fut le tombeau du monde ſubmergé,
L'Epoux ſeul de Pyrrha, dans cette nuit profonde,
Survêcut avec elle aux ruines du monde,
De la terre en ſilence, il peupla les deſerts
Sur les vaſtes débris du premier Univers.
Ainſi chante Silene: Ainſi ſa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle race;

Par Mnémoſine inſtruit des faits de tous les tems ;
Il en peint aux Bergers mâle traits éclatans.
Il plaint le jeune Hilas long-tems pleuré d'Alcide :
Une Nymphe l'entraîne en ſa grotte liquide :
Alcide en vain l'appelle au rives d'alentour,
Hilas ne répond plus, ſa perte eſt ſans retour.
L'éloquent Demi-Dieu chante enſuite & déteſte
Du Monſtre des Crétois la naiſſance funeſte ;
Il chante cette Reine Epouſe de Minos,
Heureuſe, ſi jamais on n'eût vû de troupeaux :
Des Filles * de Prétus les fureurs ſont connuës,
Leurs vains mugiſſemens inſulterent les nuës ;
Mais leur délire ardent, leurs ſtupides fureurs
N'ont jamais de la Créte égalé les horreurs.
O honte ! ô crime affreux ! Quels feux brûlent tes veines,
Folle Paſiphaé, qu'attens-tu dans ces plaines ?
Le Taureau que tu ſuis, ne comprend point tes pleurs,
Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs,
Et toujours inſenſible à tes flâmes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des Rivales.
Chaſtes Nymphes d'Ida, ſortez de vos forêts,

* *Lyſippe, Ipponoé & Cyrianeſſe, fille de Prétus & de Sténobée, ſe vanterent d'être plus belles que Junon. La Déeſſe, jalouſe & irritée, les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphoſées en Vaches.*

Que ce Taureau fatal expire ſous vos traits,
S'il ne s'offre à vos coups ſur la rive voiſine,
Volez, ſuivez ſes pas juſqu'aux murs de Gortine;
Sacrifiez ce monſtre, & vengez en ce jour
Les loix de la nature & l'honneur de l'Amour.
Pour égayer ſes vers, l'ingénieux Silene
Peint le triomphe heureux du galant Hyppomene,
Il décrit les fruits d'or, dont l'éclat enchanteur
Sçût ſoumettre Atalante à ce jeune vainqueur.
Des Sœurs de Phaëton il chante la tendreſſe:
Il chante auſſi Gallus des rives du Permeſſe
Conduit par une Muſe à la Cour d'Apollon,
Et reçû par ce Dieu dans le ſacré vallon.
A le combler d'honneurs tout ſe plaît, tout conſpire;
Linus, ce beau Berger, inventeur de la lire,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au-devant de Gallus s'avance le premier:
Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre,
Le Paſteur Héſiode en fut le premier maître:
Avec elle il chanta les immortelles ſœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs;
Attirés par ſes ſons, du ſommet des montagnes,
Les Cédres deſcendoient au milieu des campagnes,
Pour charmer, comme lui, ce ſéjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce hautbois révéré,
Des bois ſacrés du Pinde oſez chanter la gloire,

* *Cornelius Gallus, Poëte ami de Virgile.*

Ils en feront plus chers aux Filles de mémoire.
Silene chante auſſi ce parricide amour
Qui ravit à Niſus la couronne & le jour.
Il peint cette Silla, dont les monſtres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémiſſans, & les triſtes vaiſſeaux
D'Uliſſe pourſuivis par le Tiran des eaux.
Du barbare Térée il décrit la diſgrace,
Il décrit les horreurs & le dueil de la Thrace,
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De ſon pere coupable eut le ſein pour tombeau :
Pour fuir ces lieux ſanglans, Philoméle vengée
Prend un nouvel eſſor, en Roſſignol changée,
Et le funeſte auteur de tant de noirs forfaits
S'envole, & traîne au loin d'inutiles regrets.
Qui pourroit bien louer la voix divine & tendre
Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit entendre ?
Du Souverain des vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas * arrêté ſur ſes bords,
Inſtruiſit les échos à redire la plainte
Que Phébus adreſſoit à l'ombre d'Hyacinthe.
Ainſi mille Zéphirs portoient juſques aux Cieux
Du Maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit terminant ce beau jour avec peine,
Sépara les Paſteurs de l'aimable Siléne.

* *Fleuve voiſin de Lacédémone.*

EGLOGUE VII.

MELIBÉE.

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS.

MELIBÉE.

SOus de frais Aliſiers Daphnis étoit aſſis ;
Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrſis,
Gardoient, tranquillement couchés ſur des feuillages,
Leurs troupeaux réunis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux,
Ils alloient commencer leur diſpute incertaine :
Le hazard m'amena vers le lieu de la Scéne :
(Je cherchois mon Bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrthes loin des vents,)
„ Venez, me dit Daphnis, j'ai vû dans cette route
„ Un Bélier vagabond, que vous cherchez ſans doute :
„ Soyez moins inquiet, il ſuivra les troupeaux
„ Que le ſoir va conduire aux ſources de ces eaux ;

„ Partagez avec nous, ſur ces rives fécondes,
„ Le plaiſir d'un concert, & la fraîcheur des ondes;
„ Ce beau fleuve, * en baignant ce bocage ſecret,
„ Coule plus lentement, & s'éloigne à regret;
„ A nos yeux enchantés ſon criſtal repréſente
„ D'un Ciel riant & pur la peinture flotante,
„ Là le bruit de l'abeille errante ſur les fleurs,
„ Joint au chants des oiſeaux des ſons doux & flateurs.

Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre?
D'autres ſoins m'appelloient, mais il fallut me rendre:
Déja l'heure approchoit de fermer mon bercail,
En faveur des Bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes loix des Muſes Paſtorales,
Tour à tour ils formoient des cadences égales;
Dans ſes chanſons, Tyrſis parut trop plein d'aigreur,
Le Chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus, ¶ Déités d'Hypocrêne,
Formez auſſi mon goût aux plus aimables vers,

* *Le Mincio, Riviére du Mantouan, aujourd'hui le Menzo.*

¶ *Boileau illuſtre, ami & comtemporain de Virgile. Ses ouvrages ne nous ont point été conſervés.*

Je ſuſpens pour toujours ma flûte à ce vieux frêne,
S'il ne m'eſt point donné d'égaler ſes beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux vers donne l'ame & la vie,
D'un lierre immortel, Muſe, parez mon front:
Que le pâle Codrus en expire d'envie,
Que pour lui mes honneurs ſoient un mortel affront.

CORYDON.

Déeſſe des Chaſſeurs, agréez mon hommage,
D'un Cerf ſur votre Autel j'ai ſuſpendu le bois,
D'un Porphire brillant j'ornerai votre image,
Si Phébus votre frere anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans, d'un lait pur une coupe t'eſt dûe,
Priape, c'eſt aſſez pour un Dieu tel que toi,
Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta ſtatue,
Et dans tous nos Jardins nous cherirons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galatée, aimable Néréïde,
Toi, dont le plus beau Cigne envieroit la blancheur,

Si tu maimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du soir avec moi viens goûter la fraicheur.

TYRSIS.

Nymphes que je chéris, que ton cœur me dédaigne
Qu'il rejette mes soins, mes vœux & mes présens :
Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sardaigne, *
Si les jours, loin de toi ne me semblent des ans.

CORYDON.

Le printems est fini : les troupeaux, aux lieux sombres,
Déja cherchent à fuir les premiéres chaleurs :
Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres ;
Ruisseaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

TYRSIS.

Quand l'hyver revenu nous chasse des bruyéres ;
Mon foyer me défend du soufflé des Autans ;
Je les crains aussi peu qu'un loup craint des Bergéres.

* *L'Isle de Sardaigne portoit une herbe fort singuliére. Ceux qui en avoient mangé, mouroient en riant malgré eux. C'est de-là qu'on appelle un ris forcé, Ris Sardonien.*

Et j'attens que Progné m'annonce le printems.

CORYDON.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes ;
Iphis est parmi nous, les jeux sont avec lui ;
Mais si ce beau Berger sortoit de nos montagnes,
Fleurs, fontaines, ruisseaux, tout sécheroit d'ennui.

TYRSIS.

Tout languit dans nos champs, quand Phylis est absente,
L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le Soleil ;
Dès que Phylis revient, la terre est plus riante,
Le Soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'ormeau plaît au Dieu Pan, le pampre au Dieu d'Automne,
Le laurier à Phébus, & le myrthe à Cypris ;
Mais le verd coudrier pare mieux ma Couronne ;
Il plaît à ma Bergére, il mérite le prix.

TYRSIS.

L'Arbre * chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le chêne une forêt, le tilleul un jardin ;

* *Le Peuplier. Hercule s'en couronna lorsqu'il descendit aux Enfers.*

Mais la jeune Phylis les orne davantage,
Quand elle y vient cueillir les préſens du matin.

MELIBE'E.

Des deux Bergers rivaux telle fut la diſpute,
Ils joignirent aux vers les accords de la flûte :
En vain le fier Tyrſis jugea ſon chant vainqueur,
Corydon enleva mon ſuffrage & mon cœur.

EGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON, ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

AMOUR, Dieu des Bergers, toi qui regles leurs ſons,
De Damon & d'Atis redis-moi les chanſons :
Quels airs formoient leur voix, lorſque, pour les entendre,
Les troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre,
Les Tigres adoucis venoient les admirer,
Les ruiſſeaux arrêtés craignoient de murmurer.
Soutiens mes foibles chants, ô toi * que la Victoire
Raméne à nos déſirs ſur l'aile de la gloire,
Jéune Triomphateur, quand viendra l'heureux tems
Où je ſçaurai chanter les exploits éclatans ?
Prêt à quitter pour toi la ruſtique muſette,
Déja j'oſe eſſayer l'héroïque trompette :
Sous tes yeux autrefois ma Muſe jeune encor,

* *Octavien Céſar ; il venoit de la Bataille de Philippes, dans laquelle il avoit défait l'Armée de Brutus & de Caſſius, meurtriers de Jules Céſar.*

Vers le double côteau prit ſon premier eſſor ;
Elle oſa de ſes chants te vouer les prémices ,
Elle veut les finir ſous tes brillans auſpices :
Mais avant que ſa voix , ſur de plus nobles airs ,*
Du Chantre d'Ilion imitant les beaux Vers ,
Te marque au rang des Dieux de l'heureuſe Italie ,
Souffre encor ces chanſons que me dicte Thaſie ,
Et permets que la main des timides Paſteurs
Uniſſe à tes lauriers un lierre & des fleurs.
La nuit diſparoiſſoit ; l'Amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive Orientale ,
La diligente Abeille arrivoit ſur le thin ,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin ;
Quand le triſte Damon , panché ſur ſa houlette ,
Fit retentir au loin ſa plaintive muſette.
Un beau jour commençoit ; mais un cœur plein d'ennui
Goûte-t'il les beaux jours ? Il n'en eſt plus pour lui.

DAMON.

Parois , s'écrioit-il , ranime ta lumiére ,
Du ſoleil renaiſſant trop lente avant-couriére ,
Etoile , que chérit la mere des Amours ,
Brille aux cieux , ouvre enfin le dernier de mes jours!
Victime des rigueurs d'une Amante infidelle :

* *Il annonce l'Enéide. J'ai cru pouvoir mettre ici Homere , au lieu de Sophocle , que porte le Texte.*

Pour

Pour la derniére fois je viens me plaindre d'elle :
Ciel, je m'en plains à toi ! Souffrez-vous, Immortels,
Qu'on trahiſſe un Amour juré ſur vos Autels ?
Muſe, prête au chagrin qui va finir ma vie,
Les triſtes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Pour fuir le Dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'utiles roſeaux :
Pan embraſſoit les joncs qui cachoient ſa Bergére
Il tira des ſoupirs de leur tige légére ;
Du Ménale, à l'inſtant, les fidéles échos
Répetérent les ſons des premiers chalumeaux.
Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Le croirai-je, Grands Dieux ! Quoi pour d'autres Amours.
Daphné quitte Damon ! Je la perds pour toujours !
Trop crédules Amans, fiez-vous aux Bergéres,
Idolâtrez encor ces beautés menſongéres !
Daphné chérit Mopſus ! quelle étrange union !
Ainſi que la brebis s'uniſſe au vieux lion,
Que les chiens de Diane & les biches craintives
Viennent bondir enſemble, & boire aux mêmes rives ;
Après l'affreux Hymen qui cauſe mon trépas,
Ces monſtrueux accords ne me ſurprendront pas :

Prépare, heureux rival, cette charmante Fête,
Aux autels de Vénus va mener ta conquête,
Triomphe, & par tes vœux hâte la fin du jour,
L'instant du Sacrifice, & l'heure de l'Amour.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie,
Quel caprice! quel choix! pour cet indigne Epoux;
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux!
Le Ciel protége-t'il les Bergéres perfides?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides?
Ah! si les Dieux cruels autorisent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Ingrate, souviens-toi de nos jeunes plaisirs:
Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs;
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence:
Ta naissante beauté sçavoit déja charmer,
Mon cœur déja sensible apprenoit à t'aimer:
Je n'avois pas douze ans; aux beaux jours de l'Automne
Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone,
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux:

Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes :
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes ?
Ta chaîne seule, Hymen, manquoit pour nous unir ;
Devois-tu naître, Amour, si tu devois finir ?
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Dans ma jeunesse, Amour, je t'avois mal connu,
Hélas ! je te croyois un enfant ingénu,
Mais cruel, tu n'es point, non j'en crois mes disgraces,
Ni le Fils de Vénus, ni le Frere des Graces,
Paphos ne t'a point vû naître au Printems nouveau,
Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau,
Dans le sein d'Alecton, monstre, tu pris naissance
Une horrible lionne allaita ton enfance,
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimats,
Et les Schytes au meurtre instruisirent ton bras.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Livrée à tes fureurs, impitoyable Amour,
Une Mere à ses Fils a pû ravir le jour ;
Méconnois-tu ton sang dans ces chéres victimes,
Implacable Médée ? Amour, voilà tes crimes !
Si ses Fils ont péri par un coup inhumain,

Dans leur flanc innocent tu conduiſois ſa main.
Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
C'en eſt donc fait ! Daphné s'eſt unie à Mopſus !
Que tout change ; non rien ne m'étonnera plus :
Que Flore aime l'hyver, que les Hiboux funébres
Chantent mieux que le Cygne, & craignent les ténébres,
Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion,
Que ſa lyre aux Dauphins rende un autre Arion.
Muſe, c'eſt trop gémir, ceſſe une vaine plainte,
Mon cœur déja flétri ſent ſa mortelle atteinte ;
Croiſſez, belles forêts ; adieu, charmans déſerts ;
Je choiſis pour tombeau le vaſte ſein des Mers :
Muſe, apprens-le à Daphné ; pars, vole à la cruelle :
Que mon dernier ſoupir ſoit porté ſur ton aile.
Quels airs chantoit Atis ? Euterpe, apprenez-nous
Les fiers enchantemens d'une Amante en courroux ;
Atis, d'un bois voiſin, avoit vû le myſtére :
Il repéta ces vers * qu'avoit dit la Bergére.

* *Cette Piéce a beaucoup de l'air de la ſeconde Idylle de Théocrite, où Simethée, abandonnée auſſi de ſon Amant, pratique dans un Sacrifice nocturne les mêmes cérémonies à peu près que la Magicienne de Virgile.*

ATIS.

Commençons, chére Iſis, préſente aux Immortels
Cette coupe ſacrée, & dreſſe trois autels,
Aux ſecrets de mon art unis ton aſſiſtance;
Fixons du beau Daphnis la volage inconſtance,
Brûle ſur ce bucher la vervaine & l'encens,
Ma voix va proférer de ſuprêmes accens.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger ou chaſſez ma tendreſſe.
Tout ſubit de mon art l'inévitable loi,
Vainqueur de la nature, il la remplit d'effroi,
A mon gré le Ciel tonne, & la terre tremblante
Voit deſcendre le char de la Lune ſanglante;
Circé retint, par l'art des magiques accords,
Les Compagnons d'Ulyſſe enchantés ſur ſes bords.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Iſis, ſois attentive au myſtére ſecrét,
De Daphnis fugitif place ici le portrait;
Je le dois couronner de ces trois bandelettes,
J'y ſuſpens en feſtons trois rangs de violettes,
Je le porte trois fois autour des trois autels,
Ce nombre fut toujours chéri des Immortels.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Forme trois nœuds, Iſis, & chante en les formant,

„ Que Vénus ſoit propice à ce lien charmant.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers,
La cire s'attendrit près des mêmes braſiers;
Ainſi, que pour moi ſeule attendri, doux, ſincére,
Daphnis ſoit endurci pour toute autre Bergére.
Cieux, Enfers, uniſſez vos ſecours à mes vœux;
Et toi, puiſſant Amour, porte-lui tous tes feux.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Non, non: perdons l'ingrat. Qu'il éprouve à ſon tour
Le tourment de m'aimer, ſans me donner d'amour:
Qu'il ſouffre, ſans me voir ſenſible à ſon ſupplice,
Ce que ſouffre un Taureau que fuit une Géniſſe,
Quand, las de la pourſuivre, il tombe au bord des eaux,
Et ne peut vers la nuit réjoindre les troupeaux.
J'en jure ces autels, s'il réſiſte à mes charmes,
Ses jours ſont devoués à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ſes dons autrefois ſi chéris?
Il n'a plus de tendreſſe, elle en faiſoit le prix:
De la foi des Amans trompeurs & foibles gages,
Que ſert votre ſecours contre des cœurs volages?
Brûlez, diſparoiſſez, chers & triſtes préſens,

Puiſque je perds un cœur dont vous m'étiez garans,
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Un ſçavant enchanteur aux rives de Colchos,
M'a cueilli ces poiſons nés du ſein des tombeaux:
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrens les Déïtés ſuperbes;
Par leurs ſecours vainqueurs l'Amante de Jaſon
Conquit à ſon Héros la brillante toiſon.
Souvent au fond des bois, par leur vertu ſuprême,
J'ai vû Mœris en loup ſe transformer lui-même:
Dans l'horreur de la nuit, autour des monumens,
Herre, il ſoumet tout à ſes enchantemens.
Des portes du trépas, & des Royaumes ſombres
Aux ordres de ſa voix, j'ai vû ſortir les ombres,
Vers leurs ſources j'ai vû les fleuves remontés,
Et dans d'autres guerets les Epis tranſplantés.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Le cruel ne vient point! Que ſervent mes accens?
Un Dieu plus fort rend-il mes efforts impuiſſans?
Tentons un dernier charme: Iſis, prens cette cendre,
Dans le ruiſſeau voiſin nous devons la répandre;
Repans-la loin de toi, ſans y porter les yeux.
Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.
Charmes Impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

Que vois-je ! Dieux du Stix, seriez-vous moins
cruels ?
Quel préſage brillant embellit ces autels ?
La cendre de ces fleurs ſe ranime elle-même :
Dois-je m'en croire ? Helas ! on croit tout quand on
aime :
Non, ce n'eſt point l'erreur d'un trop crédule
amour,
Le chien de mon Berger m'annonce ſon retour.
Aux charmes infernaux d'un magique myſtére
Fais ſuccéder, Amour, les charmes de Cithére.

EGLOGUE IX.

MŒRIS.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

QUEL ſujet, cher Mœris, vous conduit à la Ville ? *.

MŒRIS.

Hélas ! ici bien-tôt je n'aurai plus d'aſile.
Ciel ! à tant de malheurs ſi j'étois reſervé,
A des ans ſi nombreux pourquoi ſuis-je arrivé ?
» Fuis, m'a dit un cruel, fuis, cherche une autre terre,
» Ton champ devient le mien par les loix de la guerre.

Cette Eglogue nous rappelle la première. Le Pere de Virgile ne pût long-tems jouir en repos du bienfait de Céſar, ni du privilége dont il eſt parlé dans le TYTIRE. *Il fut chaſſé de ſa Terre par Arius, Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris, il raconte ici ſon infortune au Berger Lycidas. tandis que Virgile ſon fils, parti pour Rome, eſt allé porter ſa plainte à ſes Protecteurs, ſur cette nouvelle violence.*

* Mantouë.

Berger, tel eſt mon ſort; vous voyez ces chevreaux;
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux;
Mais plaiſe aux Dieux Paſteurs, Souverain des prairies,
Que ce préſent forcé nuiſe à ſes Bergéries.

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux Vers,
Par votre fils Ménalque, * au Dieu de Rome offerts,
On vous laiſſoit un champ depuis cette colline
Juſqu'à ce plan d'ormeaux que le fleuve termine.

MŒRIS.

Il eſt vrai; mais tout change, & nos Vers ſont perdus,
Les paiſibles hautbois ne ſont plus entendus,
Le ſon tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les Muſes des bois craintives & muettes.
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alentour,
Comme fuit la Colombe à l'aſpect de l'Autour.
Pour moi, ſi, profitant des préſages céleſtes,
Je n'avois prévenu des malheurs plus funeſtes,
J'aurois déja ſubi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même ſort.

* *Virgile.*

LYCIDAS.

Ô Dieu ! Mais, cher Mœris, cet étranger feroce
L'eût-il assez été pour ce forfait atroce ?
Menalque, cher Pasteur, délices de nos champs
Ah ! si tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants ?
Qui loueroit comme toi les Nymphes bocagéres,
Les amours des Bergers, les attraits des Bergéres ?
Quel autre chanteroit des Vers en ce séjour
Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le Dieu recueillit tes Muses fugitives.
Mais insensiblement mon troupeau reste au loin :
Jusques à mon retour, Tityre, ayez-en soin :
Quand vous le conduirez au bord de la riviére,
Evitez du bélier la corne meurtriére.

MŒRIS.

Les beaux Vers qu'en partant Menalque vous a lús
Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus. *
Je veux t'offrir des Vers que Phébus même avouë
Varus, si nous restons dans nos champs de Mantouë,
O déplorable Ville ! O champs abandonnés !
Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés ?

* *C'est le même dont il est parlé dans la sixiéme Eglogue.*

Vous ſeriez moins en proye aux horreurs de Bellone ;
Si vous étiez, helas ! moins voiſins de Cremone. *

LYCIDAS.

De votre docte fils j'aime toujours les Vers,
De grace, apprenez-moi quelqu'un de ſes beaux airs ;
Ainſi, du plus doux miel que vos ruches ſoient pleines,
Que toujours vos brebis ſoient fécondes & ſaines !
Chantez ; moi-même auſſi j'ai fait quelques chanſons.
Les Muſes quelquefois m'ont donné des leçons,
Nos Bergéres ſouvent ont vanté ma muſette ;
Mais je n'oſe me dire ou me croire Poëte :
Je ſçai que pour prétendre à ce nom glorieux,
Il faut pouvoir chanter les Céſars & les Dieux.
Timide admirateur des Cygnes du Parnaſſe,
A les ſuivre de loin je borne mon audace.

MŒRIS.

Des chanſons de Menalque écoutez quelques Vers ;

* *Après la Victoire remportée ſur Caſſius & Brutus, les Triumvirs diſtribuerent à leurs Soldats les territoires des Villes qui avoient ſuivi le parti des Meurtriers de Jules Céſar ; Cremone étoit de ce nombre : ſes campagnes ne ſuffiſant pas, on étendit le partage des terres juſqu'aux Villes voiſines, celles même qui n'étoient point coupables ; Mantoue en ſouffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le Triumvirat.*

Un Paſteur y rappelle une Nimphe des mers.

Des Grottes d'Amphitrite,
Climéne, entens ma voix,
Le mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois:
Sur ces Rives fécondes,
Quand Flore eſt de retour,
Quel charme ſous les Ondes
Fixe encor ton ſéjour.

De l'Alcion tranquile
Zéphir, au ſein des Airs,
Soutient d'une aile agile
Le Berceau ſur les Mers:
Cette jeune Fougére,
Où paiſſent mes Moutons,
A plus droit de te plaire
Que l'antre des Tritons.

Sous ces ombres nouvelles
Tout conſpire aux beaux jours;
Des nuits encor plus belles
Conſpirent aux Amours.
Des Grottes d'Amphitrite,
Climéne, entens ma voix,
Le mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois.

EGLOGUE IX.

LYCIDAS.

Un ſoir, dans ces vallons, ſur des tons plus ſublimes,
Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'Univers.
Je n'en ſçai que le chant, rappellez-m'en les Vers.

MŒRIS.

Des Aſtres trop connus n'obſervons plus les routes,
L'ame du Grand Céſar, * *Aſtre plus radieux,*
Répand ſes feux brillans ſur les celeſtes Voûtes,
Et la fécondité ſur ces aimables lieux.

Sous l'aſpect bienfaiſant de ce Signe propice,
Nos côteaux s'orneront de raiſins plus nombreux,
Et les Arbres plantez ſous ſon fertile auſpice,
Auront encor des fruits pour nos derniers Neveux!

Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage,
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge.
Des Muſes, jeune encor, quand je ſuivois la Cour,
Je ſçavois aſſez d'airs pour chanter tout le jour:
Ce bel âge n'eſt plus, tout céde à la vieilleſſe,
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeuneſſe;
Dans ces gracieux jours, ſous mes doigts plus légers,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs;

* *Après la mort de Jules Céſar, une Comète parut au Ciel. Le Peuple crédule la prit pour l'Ame de Céſar.*

Mais par le froid des ans ma main trop engourdie
N'eſt plus propre à former de vive mélodie.
Des Vers que je ſçavois le ſouvenir m'a fui,
Au retour de mon Fils vous le ſçaurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'eſt de vous que je veux les entendre:
Je ſçai que votre chant eſt encor vif & tendre;
Le ſilence des vents endormis dans ces bois,
Et le calme des eaux favoriſent nos voix;
Repoſons-nous ici, chantons ſous ce feuillage,
Nous avons déja fait la moitié du voyage,
Déja de Bianor * j'apperçois le tombeau;
Des Bergers, pour l'orner, dépouillent un ormeau:
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'améne avec la nuit quelque ſubit orage,
Cédez-moi ce fardeau, ¶ chantez même en marchant,
L'ennui du Voyageur ſe charme par le chant.

MŒRIS.

Ceſſez de m'arrêter, arrivons à la Ville
Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille,
Il va finir ſa courſe, & ſon char plus panchant
Semble déja toucher aux portes du Couchant.

* *Fondateur de Mantouë.*

¶ *Les Chevreaux dont Maris a parlé.*

EGLOGUE X.

GALLUS.

NYMPHE, autrefois propice au Paſteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux ſoupirs de Gallus mêlons de triſtes airs,
De ma Muſe Champêtre il exige des Vers :
Puis-je les refuſer ? Il les veut d'un goût tendre
Et tels que Lycoris ſe plaiſe à les entendre.
Commencez, conſolez de funeſtes amours,
Aréthuſe, & pour prix de vos heureux ſecours,
Dans les champs d'Amphitrite & des ondes amères,
Que vos Ondes toujours coulent douces & claires :
Puiſſiez-vous ſans mêlange au ſein des vaſtes flots,

Le Poëte, ſous des images Paſtorales, déplore l'opiniâtre paſſion de Gallus pour Cytheris, Actrice fameuſe du Théâtre Romain, qui avoit beaucoup d'eſprit & de goût. Elle eſt ici appellée Lycoris, nom ſous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ſes Elégies. Pour ajuſter ſon ſujet au génie de l'Eglogue, Virgile fait un Berger de ſon ami. Il feint que Gallus s'eſt retiré dans les bois de l'Arcadie, où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidèle Cythéris.

A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.
Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives
Semblent s'intéreſſer à mes chanſons plaintives ;
L'Amante de Narciſſe, oubliant ſes malheurs,
Dans ces antres profonds redira nos douleurs.
Des ſecrets de Phébus, Nymphes dépoſitaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois ſolitaires,
Quand l'aimable Gallus, prêt à perdre le jour,
Dans un triſte déſert exhaloit ſon amour.
Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux triſtement fugitives,
Vous euſſiez reconnu dans le ſacré Vallon
Que tout plaignoit le ſort d'un ami d'Apollon.
Les lauriers languiſſoient ſous leurs tiges flétries,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries,
Et des bois d'Hélicon les ſenſibles échos,
En ſons entrecoupés répétoient des ſanglots.
Seul, & de Lycoris pleurant la perfidie,
Gallus ſçut émouvoir les rochers d'Arcadie :
Un troupeau, près de lui languiſſamment errant,
Partageoit la douleur de ſon Berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre, ingénieux Poëte :
Amphion, Adonis ont porté la houlette.)
Aux antres du Lycée, * attirés par tes pleurs,
Des hameaux d'alentour vinrent mille Paſteurs ;
Par des ſoins complaiſans, cette troupe attriſtée

* *Montagne de l'Arcadie.*

Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
Inutiles efforts ; Phébus même attendri
Eut peine à consoler son premier favori.
Cher Gallus, dit le Dieu, quel fol amour t'enchante?
Ta Lycoris te fuit ; cette volage amante,
Fidéle à ton Rival, brave en d'autres climats,
Les périls de la guerre, & l'horreur des frimats.
Avec Faune & Sylvain, Pan, le Dieu des campagnes,
Pour soulager Gallus, vint du fond des montagnes :
Quel désespoir, dit-il, Berger infortuné !
A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné ?
L'Amour n'est point sensible à tes vives allarmes,
C'est un enfant cruel, il se plaît dans les larmes.
Nos malheurs sont ses jeux, nos peines ses plaisirs,
L'Abeille vit de fleurs, l'Amour vit de soupirs.
De sa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin, un lugubre silence,
D'une voix presque éteinte, il dit en soupirant :
Derniers témoins des maux d'un Berger expirant,
Pasteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres,
Bien-tôt vous donnerez un asile à mes cendres ;
Mon ombre chez les morts descendra sans regrets,
Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas ! de mon destin que nai-je été le maître,
Sous vos paisibles toits, si le Ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encor le lieu de mon berceau.

Dans vos champs où l'Amour a creuſé mon tombeau,
Occupé parmi vous aux ſoins des bergeries,
Heureux, j'euſſe trouvé dans vos plaines chéries
Des plus fidéles cœurs, des plaiſirs plus conſtans :
Et pour moy Lachéſis eût filé plus long-tems.
J'aurois aimé ſans crainte une ſimple Bergére,
Par ſa naïve ardeur elle auroit ſçû me plaire,
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mouſſe & les fleurs, ſouvent aſſis près d'elle,
J'aurois fait chaque jour quelque chanſon nouvelle,
Son nom dans tous mes airs auroit été vanté,
Le mien par elle-même auroit été chanté.
Que n'es-tu Lycoris, ſur ces charmans rivages ?
Les ris au vol léger peuplent ces verds bocages,
Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'univers entier ne feroit rien pour moi.
Vains ſouhaits ? Tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre !
Aux fureurs des combats faut-il que je me livre ?
Faut-il ... Quel ſouvenir réveille mon chagrin !
Près des Alpes, cruelle, aux bords glacés du Rhin,
Loin du plus tendre Amant & loin de ta patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie,
Reſpectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimats,
N'empêchez point les fleurs d'éclôre ſous ſes pas,
Et vous Zéphirs, Amours, ſuivez-la ſur ces rives,

Des chaînes de l'hyver tirez leurs eaux captives,
Que la riante Flore établiſſe ſa cour
Par-tout où Lycoris fixéra ſon ſéjour.
Pour moi, traînant par-tout ma triſte léthargie,
Je conſacre ma flûte aux ſons de l'Elégie :
Que ne puis-je me fuir ? Dans les antres des ours
Allons enſevelir & ma flamme & mes jours.
Là, cachant (puiſqu'enfin l'ingrate m'eſt ravie)
Le reſte infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de ſon tourment fera ſon ſeul emploi,
Je chercherai des bois auſſi triſtes que moi :
J'aimerai votre horreur, ſolitaires vallées,
Que jamais nul troupeau, nul Berger n'a foulées,
Mes larmes groſſiront vos torrens fugitifs,
J'apprendrai des ſoupirs à vos échos plaintifs ;
Sur vos jeunes Cyprès du fer de ma houlette,
J'écrirai les amours que ma Muſe regrette ;
Chaque jour vous croîtrez, infortunés Cyprès,
Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets :
Mes diſgraces vivront ſur les arbres tracées,
Elles vivront bien plus dans mes ſombres penſées.
Mais que veux-je ? Pourquoi changer mes jours en nuits ?
Fuyons la ſolitude, empire des ennuis :
Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades,
Suivons plûtôt Diane & les vives Dryades,
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts,

Le Chevreuil égaré tombera ſous mes traits :
J'y cours... J'erre déja dans des routes ſauvages,
Un Cerf part, il s'élance à travers ces feuillages...
J'entens les ſons du cor joints aux voix des Chaſſeurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs :
Viens, ſuis-moi, Lycoris... Ah, Ciel ! que dis-je encore ?
Quel nom m'échappe ? Amour, en vain donc je t'abhorre :
Dieu cruel ! n'eſt-il plus d'aſile ſous les Cieux,
Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux ?
Par-tout je te retrouve aux antres des montagnes,
Sous les drapeaux de Mars, dans la paix des campagnes ;
Fuyez, portez ailleurs vos charmes ſuperflus,
Bergers, Chaſſeurs, Guerriers, vous ne me charmez plus ;
J'eſſuirois vos travaux & vos courſes pénibles,
Sans ramener mon cœur à des jours plus paiſibles :
En vain je voguerois ſur l'Hébre impétueux.
Ses flots lents & glacés n'éteindroient point mes feux.
Quand, paſteur d'un troupeau de l'ardente Lybie,
Dans ſes ſables brûlans j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers & mille maux ſoufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ſes fers.
Amour tient tous les cœurs ſous une même chaîne,

Aimons donc, rendons-nous à ſa loi ſouveraine.
Bornons ici nos airs; Muſes, ſortons des bois,
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en ſa faveur m'inſpire:
Volez, portez auſſi mes vers à Lycoris;
Ils plairont à Gallus, ſi d'elle ils ſont chéris.
Que par eux cet Amant conſole ſa triſteſſe,
Qu'il en péſe le prix au poids de ma tendreſſe:
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout tems.
Tel un Tilleul fleuri croît à chaque Printems.
Retournons au Bercail; c'eſt trop chanter à l'ombre:
Partez, moutons; déja la campagne eſt plus ſombre,
Les heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
Et la nuit fend les airs ſur l'aîle du ſommeil.

Fin du premier Volume.

TABLE.

Des Pieces contenues dans ce Volume.

LETTRES de M. Rouſſeau à M. de Laſſeré, & au R. P. Brumoy, Jéſuite.

EPITRES à M. Greſſet.

VER-VERT, Poëme, à Madame l'Abbeſſe de ***

CHANT I. page 1

CHANT II. 8

CHANT III. 15

CHANT IV. 21

VERS adreſſés à M. l'Evêque de Luçon, 29

ADIEUX aux Jéſuites, 31

LE CARESME in-promptu, 33

LE LUTRIN VIVANT, 41

LA CHARTREUSE, 49

LES OMBRES, 76

ENVOI de l'Epitre à ma Muſe, 89

EPITRE à ma Muſe, 91

EPITRE au P. Bougeant, 113

EPITRE à ma Sœur, 137

EPITRE à M. Orry, 147

VERS ſur la Tragédie d'Alzire, 150

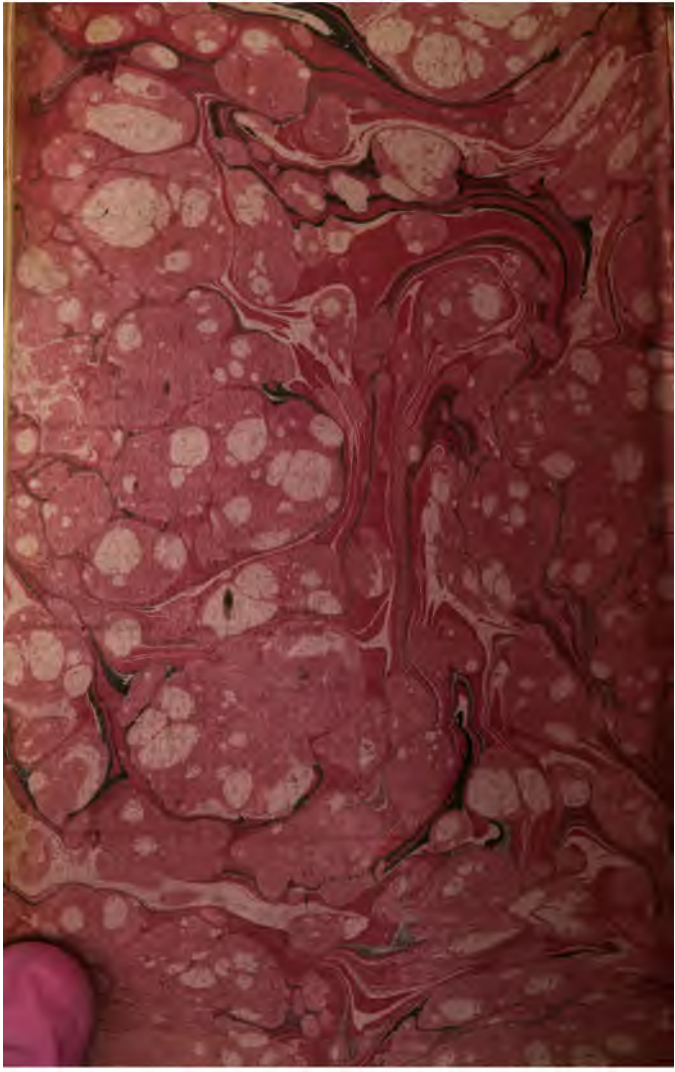
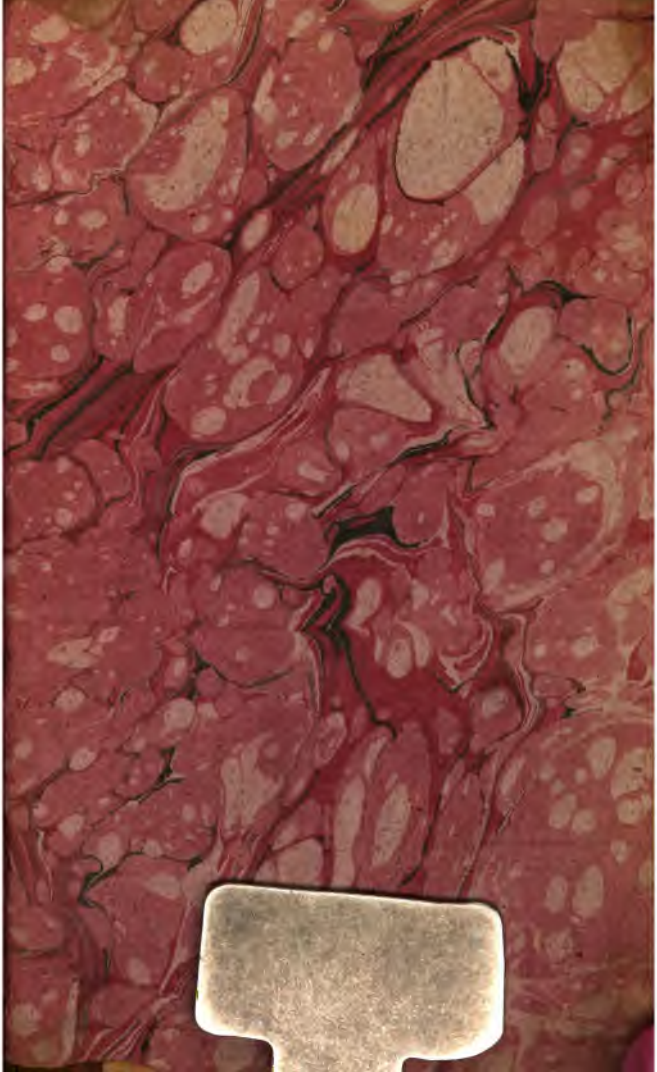
VERS ſur des Tableaux, 151

LE SIECLE Paſtoral, Idylle, 155

TABLE.

ODE I. au Roy, sur la guerre, 162
ODE II. sur l'amour de la Patrie, 170
ODE III. à M. le Duc de St. Aignan, 177
ODE IV. à M. l'Archevêque de Tours, 183
ODE V. sur la Canonisation des SS. Stanislas Kostka, & Louis de Gonzague, 187
ODE VI. à une Dame sur la mort de sa Fille, 193
ODE VII. sur l'Ingratitude, 200
ODE VIII. au Roy Stanislas, 207
ODE IX. sur la Convalescence du Roy, 212
ODE X. sur la Médiocrité, 217
ODE XI. sur la Poësie Champêtre, 223

EGLOGUE I. Tityre, 233
EGLOGUE II. Iris, 241
EGLOGUE III. Palemon, 247
EGLOGUE IV. l'Horoscope de Marcellus, 257
EGLOGUE V. Daphnis, 263
EGLOGUE VI. Siléne, 273
EGLOGUE VII. Mélibée, 281
EGLOGUE VIII. les Regrets de Damon, 287
EGLOGUE IX. Mœris, 297
EGLOGUE X. Gallus, 304

Fin de la Table.

70714281